

Alphonse de Lamartine

Nouvelles confidences

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

Nouvelles confidences



Apprenez et enseignez

le français


avec TV5MONDE

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : apprendre.tv5monde.com

Pour les enseignants : enseigner.tv5monde.com

 www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise

 EnseignerTV5 et ApprendreTV5

TV5MONDE

Alphonse de Lamartine

Nouvelles confidences

Livre deuxième



Je vécus de cette vie de campagne et de famille qui me rafraîchissait ma douleur, comme l'air froid rafraîchit une brûlure à la main, jusqu'à l'automne. La monotonie recueillie, voluptueuse de ma vie n'était interrompue que par une correspondance rare, mais intime et palpitante, que j'avais avec Saluce. Saluce était le nom d'un ami dont je n'ai pas encore parlé. Voici comment nous nous étions connus et aimés.

Il y avait, dans le corps de la maison militaire du roi, où mon père m'avait fait servir quelques années, un jeune Breton dont la beauté, la jeunesse et la cordialité forte et naïve, caractère de cette noble race, m'avaient attiré. Il s'était senti de même attiré instinctivement vers moi. Nous étions tous deux à cette époque de la vie où les amitiés se font vite ; on ne raisonne pas ses attraits. On se voit, on se plaît, on se parle, on se confie réciproquement ses pensées ; si elles sont conformes, on s'isole ensemble dans la foule, on se quitte avec peine, on se retrouve avec bonheur, on se cherche, on s'attache, on est deux. C'est ainsi que je m'étais lié fraternellement avec ce camarade de vie. Nous avons les mêmes goûts militaires et littéraires, le même sentiment de la poésie, les mêmes entraînements vers le peu de solitude que nous permettait la vie de garnison en province ou de caserne à Paris, les mêmes habitudes de famille, les mêmes opinions de naissance. Il me parlait de sa mer, je lui parlais de mes montagnes. En sortant de la manœuvre, nous faisons ensemble de longues promenades rêveuses dans les vallées vertes, ombragées et monotones de la triviale Picardie. En quelques mois nous étions frères ; il savait tous mes secrets, moi tous les siens. Je n'aurais pas été étranger dans sa famille si j'avais été conduit par le hasard à sa porte ; il aurait reconnu mon père, ma mère et toutes mes sœurs, aux portraits que j'avais faits de notre maison.

Le père de Saluce avait émigré en Angleterre avec sa femme, son fils et sa fille au berceau, après les premiers revers de

la Vendée. Ses biens avaient été confisqués. Un grand-oncle ecclésiastique, âgé, riche et pourvu d'un emploi important à Rome dans la chancellerie du Vatican, avait appelé en Italie le père de Saluce et sa famille. Ils s'étaient établis à Rome. Le grand-oncle y était mort laissant son palais, une villa près d'Albano et une fortune considérable en argent à son neveu. Ce neveu, père de mon ami, s'était ainsi complètement dénationalisé : il était devenu Romain. Au moment de la rentrée des Bourbons en France, il s'était mis en route pour venir y revendiquer sa patrie, son titre et la récompense de son exil. Il avait laissé à Rome sa femme et sa fille ; il avait amené à Paris son fils et l'avait placé dans le même corps où j'avais été placé moi-même par mon père. De là, il était allé en Bretagne, il avait récupéré des bois non vendus, et racheté à bas prix, d'un acquéreur qui ne se considérait que comme dépositaire, le vieux manoir de ses pères. La mort l'attendait au lieu de son berceau. En chassant avec d'anciens amis dans ses bois paternels si heureusement recouverts, son cheval s'était abattu et l'avait précipité contre un des chênes de son avenue. Saluce était allé rendre les derniers devoirs à son père, prendre possession de la moitié de son héritage ; puis il était revenu me dire adieu à Beauvais, et il était parti de là pour rejoindre sa mère et sa sœur à Rome. Son départ m'avait laissé profondément triste, et ce fut une des causes qui me firent bientôt après quitter ce métier de soldat ennuyeux en temps de paix. Mais comme j'avais été sa première amitié avec un jeune homme de sa patrie, cette amitié avait jeté une profonde racine dans son cœur. Mon souvenir faisait désormais partie de sa vie. Nous entretenions une correspondance intarissable ; nous vivions véritablement en deux endroits à la fois, lui où j'étais, moi à Rome avec lui. Cette correspondance formerait un volume, et elle dévoilerait dans ce jeune homme, mélange de Breton et de Romain, une de ces natures mixtes curieuses à étudier, héroïque et sauvage par le cœur, artiste et contemplative par l'imagination ; ses deux patries incarnées dans un même homme. C'est ce contraste qui m'attachait tant à lui, car j'en retrouvais un faible reflet en moi-même. Les grandes natures comme la sienne sont doubles.

Donnez deux patries à un enfant, vous lui donnerez deux natures. On en jugera par les fragments des lettres de Saluce qui ont échappé aux hasards des années et que j'ai retrouvées classées dans la vieille armoire de la bibliothèque de mon oncle, où je les jetais après les avoir lues et relues.



Tout ceci était nécessaire à dire pour faire comprendre une des courses les plus inattendues et une des disparitions les plus mystérieuses de ma jeunesse. Folie ou dévouement, peu importe ; ce qui est fait est fait, ce qui est dit est dit. Les confidences sont les confessions de l'amitié, et c'est à l'amitié aussi de les absoudre.



Un soir des derniers jours du mois de juillet, en rentrant à cheval, mon fusil en bandoulière sur mon épaule, dans la grande pelouse déserte qui s'étend entre deux quinconces de tilleuls devant la porte du château de mon oncle, je fus très étonné de trouver un postillon de la poste voisine du Pont-de-Pany, qui me remit une lettre très pressée, écrite de l'auberge du village, en me demandant une réponse.

Sans descendre de cheval j'ouvris la lettre et je lus. La lettre était en italien, langue que mon long séjour en Italie m'avait rendue aussi familière que ma langue maternelle. En voici la traduction :

« Deux dames venant de Rome, informées par le comte Saluce de *** que son ami est au château d'Urcy, le prient de vouloir bien se rendre à la poste du Pont-de-Pany, où elles l'attendent à l'auberge, n'ayant d'espoir qu'en lui. Leur nom ne lui est peut-être pas inconnu, mais elles sont convaincues que leur qualité d'étrangères et de fugitives suffirait pour leur assurer son intérêt et sa bonté.

Comtesse LIVIA D ***.
Et sa fille, princesse RÉGINA C ***. »

IV

Je reconnus de suite les deux noms qui remplissaient les lettres de Saluce. Seulement je ne me rendais pas compte de leur arrivée en France, de leur séjour dans une auberge de campagne, sur une route indirecte de Bourgogne, et enfin de ce titre de fugitives qu'elles ajoutaient à leur signature. Mon oncle, que les grelots du cheval du postillon avaient attiré sur le perron du vestibule, souriait d'un air de finesse et de bonté à ma physionomie étonnée et à l'attention avec laquelle je lisais et relisais cette lettre.

« Pas de mystère avec moi, me dit-il en me raillant de l'œil ; les héros de romans ont toujours besoin d'un confident. J'ai connu dans mon temps les deux rôles. Je ne pense pas que ce soit le premier que ces merveilleuses beautés errantes, dont le postillon a parlé en buvant son verre de vin, viennent m'offrir ; mais tu peux me donner le second, je serai discret, c'est la vertu de l'indulgence.

– Je vous jure, lui dis-je, qu'il n'y a, dans ce message, aucun mystère qui me concerne. Vous me reprochez souvent ma mélancolie et vous en savez la cause. Mon cœur est incapable de se reprendre à aucun charme ici-bas. » Il me montra du doigt le tilleul énorme et touffu, sous l'ombre duquel j'avais arrêté mon cheval.

« Tu vois bien ce tilleul, me dit-il, il est plus vieux que toi, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien, je l'ai déjà coupé cinq fois en vingt ans, et il a plus de sève et de branches que quand j'arrivai ici.

– Oui, lui répondis-je tristement, mais c'est un arbre, et je suis un homme. Essayez de lui fendre l'écorce et de lui brûler la moelle, et vous verrez s'il refleurira ! »

Nous rentrâmes en causant et en badinant ainsi, lui gaiement, moi gravement. Je renvoyai le postillon avec un billet, disant que le nom de mon ami Saluce était un talisman pour moi, et que

je descendrais presque aussi vite que le messenger au Pont-de-Pany. Je ne pris que le temps de remonter à cheval, et je galopai par un sentier dans les bois qui abrégait de moitié la route, pour arriver avant la nuit au Pont-de-Pany.

V

Je descendis de cheval. Un courrier italien, en magnifique livrée, me conduisit à travers la cour vers un petit pavillon isolé donnant sur les prés et qui faisait partie de l'auberge. Il y avait deux ou trois chambres pour les voyageurs de distinction que la nuit surprenait souvent à cette poste, au pied de la montagne de Somberton, où l'on n'aimait pas à s'aventurer dans les ténèbres. Le courrier m'annonça à une femme de chambre ou nourrice en costume des paysannes de Tivoli, costume qui me fit battre le cœur, parce qu'il me rappelait Graziella. Cette femme, très âgée, m'ouvrit la porte de l'appartement de ses maîtresses, et j'entrai.

Je crus, en entrant et en apercevant la foudroyante beauté de la jeune princesse qui se leva pour venir au-devant de moi, que mon oncle avait raison, et que, si le cœur créait quelquefois la beauté, la beauté aussi était capable de créer un nouveau cœur dans celui qu'elle enveloppait d'un tel rayon. Il faut que je tente au moins de décrire la scène, qui ne s'est jamais effacée depuis de mon regard.

La chambre était vaste, meublée, comme une chambre d'auberge de village, de deux grands lits à rideaux bleu de ciel, de caissons de voiture, de vaches, de châles et de manteaux de voyage couverts de poussière et jetés sur les chaises ou sur le tapis. Une seule fenêtre ouvrait sur une large vallée de prairies ; les derniers rayons du soleil éclairaient la chambre et les figures de cette lueur poudreuse et chaude qui ressemble à une pluie d'or sur le sommet des arbres et des horizons. Cette lueur tombait, à travers le rideau bleu entrouvert, en diadème rayonnant sur le sommet de la tête, sur le cou et sur les épaules de la jeune fille. Elle était grande, svelte, élancée, mais sans aucune de ces fragilités trop délicates et de ces maigreurs grêles qui dépouillent de leur carnation les jeunes filles de seize à dix-huit ans dans nos climats tardifs du Nord. Sa taille, ses bras, ses épaules, son cou, ses joues étaient revêtues de cette rondeur du

marbre qui dessine la plénitude de vie dans la statue de Psyché de Canova. Rien ne fléchissait, quoique tout fût léger et aérien dans sa taille. C'était l'aplomb, sur un orteil, de la danseuse qui relève ses bras pour jouer des castagnettes sur le sable de Castellamare. Elle était vêtue de soie noire, comme toutes les Italiennes de ce temps. Elle n'avait, sur cette simple robe, ni châle ni fichu qui cachassent ses épaules ou qui empêchassent le tissu serré de soie de dessiner, comme un vêtement mouillé, les contours du corps. La robe était très courte, comme si celle qui la portait eût grandi depuis qu'elle était faite ; elle laissait se dessiner et se poser sur le tapis deux pieds un peu plus grands et un peu moins sveltes que ceux des Françaises. Ces pieds ne portaient point de souliers ; ils flottaient en liberté dans deux pantoufles de maroquin jaune, revêtues de paillettes d'acier et brodées de lisérés de diverses couleurs. Son cou était entièrement nu ; un gros camée, retenu par un ruban de velours noir, relevait seul son éclatante blancheur. Soit effet de soleil effleurant son front par le haut de la fenêtre, soit effet de l'émotion et de la pudeur dont la présence d'un inconnu et ce qu'elle avait à me dire l'agitaient d'avance, soit nature inondée de vie, toute la coloration de sa personne semblait s'être concentrée dans son visage.

Quant à l'expression de ses yeux, d'un bleu aussi foncé que les eaux de Tivoli dans leur abîme, de sa bouche, dont les plis graves et un peu lourds semblaient à la fois envelopper et dérouler son âme, de cette douceur qui s'élançait, et de cette majesté naturelle qui se retenait dans son élan vers moi, je n'essayerai jamais de la décrire. On ne décrit pas la lumière, on la sent. Une résille de soie cramoisie, comme les femmes du Midi en mettent sur leur tête en voyage ou à la maison, enveloppait ses cheveux. Mais les larges mailles du réseau, déchirées en plusieurs endroits par le frottement de la voiture, en laissaient échapper des boucles touffues çà et là, et laissaient voir leur masse, leur souplesse et leur couleur. Ces cheveux étaient blonds, mais de cette teinte de blond qui rappelle le tuyau de la paille de froment calciné et bronzé par le mois de la canicule dans les plaines de la campagne de Rome ; blond qui

est un reflet de feu sur les chevelures du Midi, comme il est un reflet de glace sur les chevelures du Nord. Ses cheveux, à leur extrémité, changeaient de couleur comme ceux des enfants ; noués au sommet de sa tête sous la résille par un ruban de feu, ils formaient une espèce de diadème naturel sur lequel brillait le soleil.

Telle s'avancait vers moi la princesse Régina. Je ne savais s'il y avait plus d'éblouissement que d'attendrissement dans ses traits. Je restais immobile et comme asphyxié d'admiration.

VI

À côté d'elle, sur un matelas étendu à terre et recouvert d'une fourrure blanche tigrée de noir, reposait, la tête appuyée sur son coude, une femme âgée enveloppée d'un manteau de velours noir. Son visage, quoique affaissé et plissé à grandes rides sur les joues et vers le double menton, conservait l'empreinte d'une grande beauté disparue, mais qui a laissé sa place visible encore sur la figure. Un nez modelé comme par le ciseau du statuaire ; des yeux noirs largement fendus sous les arcades des sourcils ; une bouche fléchissant aux deux bords, mais dont les lèvres gardaient de grands plis de grâce et de force ; des dents de nacre ; un front large et mat, divisé par la seule ride de la pensée au milieu ; des boucles de cheveux noirs, à peine veinées de blanc, sortant à grandes ondes d'une résille brune, et enroulées comme des couleuvres sur le creux de ses tempes ; un air languissant et maladif dans les teintes de la peau, dans la langueur des poses et dans le timbre creux et cassé de l'accent : telle était la comtesse Livia D***, grand-mère de la jeune femme.

Elle se souleva avec effort sur le coude à mon apparition dans la chambre ; elle suivait de l'œil la physionomie et les mouvements de sa petite-fille, comme si l'une eût été la pensée, l'autre le geste et la voix de cette scène. On voyait que toute l'âme de la mère n'était plus-en elle, mais dans son enfant.

VII

« Monsieur, me dit en italien la jeune femme avec une voix qui tremblait un peu et avec un timbre si sonore et si perlé qu'on croyait, en l'écoutant, entendre couler des perles sur un bassin, je suis la princesse Régina, et voilà la comtesse Livia, ma grand-mère. Je sais par celui qui est votre ami et qui est pour moi tout..., que ce nom de Saluce suffit pour toute introduction de vous à nous et de nous à vous ; il est le nœud de notre cœur et du vôtre. Vous savez notre vie par ses lettres ; nous vous connaissons par les vôtres ; il n'a pas de secrets pour nous, vous n'en avez pas pour lui. Nous vous connaissons donc, quoique nous ne nous soyons jamais vus, comme si j'étais Saluce et comme si vous étiez moi-même. Supprimons donc le temps et les cérémonies entre nous, ajouta-t-elle en s'approchant vivement de moi comme si elle eût été ma sœur, et en me prenant la main dans ses belles mains tremblantes. Soyons amis en une heure comme nous le serions en dix ans. Que sert le temps, dit-elle encore avec une petite moue d'impatience où éclatait l'énergie de sa volonté, que sert le temps s'il ne sert pas à s'aimer plus vite ? »

En disant cela, elle rougit comme un charbon sur lequel l'haleine vient de souffler dans le foyer qui couve. Je souris, je m'inclinai, je balbutiai quelques mots de bonheur, de dévouement, de services à toute épreuve, d'amitié pour Saluce, qui avait eu raison de voir en moi un autre lui-même.

La vieille femme faisait, à tout ce que disait sa fille et à tout ce que je répondais, des gestes de tête d'assentiment et des exclamations approbatives. Régina se plaça à ses pieds, sur le bord du matelas, et je pris une chaise sur laquelle je m'assis à une certaine distance de cet admirable groupe.

VIII

« Eh bien, nous allons tout vous dire en deux paroles, s'écria Régina en levant ses beaux yeux humides sur mon visage, comme pour m'interroger ou me fléchir. Mais d'abord, reprit-elle en s'interrompant, comme si elle eût commis une étourderie, folle que je suis ! dit-elle, j'ai une lettre pour vous, et je ne vous la donne pas ! »

En disant cela, elle tira de son sein une feuille de papier plié en cœur, et me la remit toute chaude encore de la chaleur de sa robe. Le papier n'était pas cacheté, je l'ouvris. Je reconnus la main de Saluce et je lus :

« Château fort de ***, États romains.

Celle qui te remettra ce papier est plus que ma vie. Je suis prisonnier ; mais je me sentirai libre si elle est libre au moins, elle. Elle va en France cacher son existence et son nom. Je ne puis l'adresser qu'à toi ; cache-moi mon trésor, et sois pour elle ce que j'aurais été pour celle que tu as aimée.

SALUCE. »

Je ne fus nullement surpris de cette lettre et de la prison d'État d'où elle était datée. Les lettres précédentes de Saluce m'avaient assez préparé à quelque catastrophe de ce genre. Cependant je fis une exclamation de douleur plus que d'étonnement.

« Hélas ! oui, dit la vieille femme, en nous sauvant il s'est perdu, lui ! Mais, patience ! le procès se jugera ; j'ai des amis encore dans les juges. La justice triomphera, je n'en doute pas.

– Et l'amour ! » s'écria la jeune fille en baisant un portrait qui était incrusté dans un bracelet au bras de la comtesse et dans lequel je reconnus le portrait de Saluce.

Alors elles me racontèrent tour à tour, et souvent toutes deux à la fois, le dénouement d'une passion dont je connaissais déjà toutes les phases par la correspondance de mon ami. Des torrents de larmes furent versés pendant ce récit par les deux

étrangères. Je retenais à peine les miennes. Elles finirent par implorer mes conseils, ma direction et mon appui pendant l'exil auquel les condamnait leur infortune. Si l'amitié et la pitié n'avaient pas suffi pour me commander le plus absolu dévouement à leur sort, la merveilleuse beauté de Régina ne m'aurait pas laissé la faculté même d'hésiter. Son regard, sa voix, son sourire, ses larmes, le tourbillon d'attraction dans lequel elle entraînait et subjuguait tout ce qui l'approchait, ne me faisaient sentir que le bonheur de me dévouer à la fois à un devoir et à un entraînement. Je n'étais pas amoureux ; l'état de mon âme, mon devoir envers mon ami captif, m'auraient fait un crime de la seule pensée de l'aimer. Mais j'étais bien plus qu'amoureux. Ses regards avaient absorbé ma volonté. Je m'étais senti pénétrer dans cette atmosphère de rayons, de langueur, de feu, de larmes, de splendeur et de mélancolie, d'éclat et d'ombre, qui enveloppait cette magicienne de vingt ans. Je l'aurais suivie involontairement, comme la feuille morte suit le vent qui court. Un ami, un sauveur, un frère, un complaisant, un esclave, un martyr, une victime volontaire, elle pouvait faire tout de moi, tout, excepté un amant !

Elle le voulut et elle le fit.

Je dînai avec les deux étrangères, je restai longtemps encore après à la fenêtre sur les prés qu'éclairait une belle lune, à causer à voix basse avec Régina de son amour et de mon malheureux ami. Sa grand-mère, malade et toujours couchée sur le matelas, gémissait et soupirait dans l'ombre de la chambre sur l'horrible perspective de mourir à l'étranger, en laissant sa petite-fille à la merci de l'exil ou de la tyrannie qui voulait opprimer son cœur ! Je la consolais par l'espérance de la liberté sans doute bientôt rendue à Saluce, et par mes protestations de dévouement à leur infortune passagère. Nous roulions différentes idées dans nos esprits sans nous arrêter à aucune. Enfin je les engageai à se reposer toute la matinée du lendemain au Pont-de-Pany, pour que ce repos rendît des forces à la comtesse ; je lui promis de revenir le soir du jour suivant me mettre à leurs ordres pour les suivre là où elles auraient décidé d'aller s'établir. Je dis à la grand-mère de me regarder comme un fils, à Régina de se

fier à moi comme à un frère. En retrouvant dans ma bouche les mots et l'accent de leur patrie que j'avais conservé depuis mes longs séjours à Rome, elles croyaient retrouver leur ciel et leur nature. Je pris congé d'elles et je remontai lentement, les yeux tout éblouis, l'oreille toute sonnante, le cœur tout troublé, les gorges creuses et sinistres qui serpentent du Pont-de-Pany au château d'Urcy. Mon oncle dormait depuis longtemps.

IX

À son réveil, je lui racontai la scène de la veille et la résolution que j'avais prise de me dévouer aux deux étrangères. Il fit semblant de me croire sur parole, mais je voyais bien à ses sourires qu'au fond il ne me croyait pas aussi désintéressé dans cette rencontre que je l'étais en effet. Quoi qu'il en fût, il ne se fâchait jamais de rien ; c'était l'indulgence de nature vieillie dans la réflexion sur l'inutilité des sévérités. « Fais ce que tu voudras, me dit-il, voilà le tiroir de mon secrétaire ; prends-y avec mesure, mais avec liberté. Si c'est un amour, le temps le guérira ; si c'est une amitié, le temps pourra bien la dénaturer. Tu es bien jeune pour être le tuteur d'une femme aussi belle que tu dépeins ton Italienne ; prends garde au cœur ; il n'est jamais plus près de se réveiller que quand il dort ! »

Je le rassurai : j'avais horreur même du nom d'amour. Je lui montrai quelques-unes des lettres de Saluce. Je lui racontai toute l'histoire de la passion de ces deux cœurs prédestinés pour ainsi dire l'un pour l'autre.

Mais je m'aperçois trop tard, en recueillant et en complétant ces notes, que je n'ai pas noté l'histoire de ces deux amants. Je vais la rétablir ici, grâce aux lettres de Saluce, qui subsistent presque toutes dans le grand coffre de papiers que j'ai rapporté des débris de la bibliothèque d'Urcy.

X

J'ai dit que le père et la mère de mon ami habitaient Rome depuis la fin de la guerre de la Vendée. Ils étaient riches ; ils tenaient aux États romains par leur palais de Rome et par des terres considérables, mais de peu de revenu, dans les Abruzzes. Ils avaient un fils et une fille à peu près du même âge. Leur fille s'appelait Clotilde. Le frère et la sœur se ressemblaient comme deux jumeaux. Cette ressemblance, qui avait fait souvent le charme et le jeu de leurs parents pendant leur première enfance, devait plus tard devenir fatale à Saluce. On va voir comment.

XI

Quand leur fille Clotilde eut atteint l'âge de douze ou treize ans, le père et la mère de Saluce la mirent dans un de ces nombreux couvents de Rome, d'où les filles des maisons nobles d'Italie ne sortaient alors que pour leur mariage. Ce couvent, débris d'un plus vieux monastère de femmes, réduit par la révolution à un petit nombre de religieuses âgées et infirmes, n'en comptait plus que trois ou quatre ; il ne comptait non plus que sept ou huit jeunes filles des grandes maisons de l'État romain. Deux seulement, parmi ces élèves, touchaient à l'adolescence, c'étaient Clotilde et Régina. Les autres étaient des enfants de sept à huit ans. Ce rapprochement d'âge et cette différence de patrie, au milieu de l'isolement que la supériorité des années créait entre les deux jeunes filles, devaient naturellement les resserrer plus étroitement entre elles. Elles ne tardèrent pas à contracter une de ces amitiés passionnées qui font le charme et la consolation de ces solitudes où les cœurs neufs trouvent d'autres cœurs neufs comme eux pour recevoir et pour échanger leurs premières confidences.

Le couvent était situé dans ce quartier immense et désert de la Longara, qui s'étend de Transtevère jusque derrière la colonnade de Saint-Pierre. C'est une rue sans fin, dont les façades sont tour à tour des palais, des monastères ou des maisons d'un aspect misérable, autrefois habitées par les nombreuses familles pauvres attachées par des fonctions aux autels, aux sacristies ou à l'entretien de cette basilique, capitale du catholicisme. Au temps dont je parle, ces maisons paraissaient désertes ou peuplées seulement de vieillards, de pauvres femmes et d'indigents. En entrant dans cette rue, dont on comprenait l'antique splendeur à quelques portails admirables d'églises et à l'architecture délabrée de quelques grands palais, on éprouvait une de ces impressions que l'on ne connaît guère dans le nord de l'Europe, une tristesse orientale, une mélancolie dans la lumière, une consternation éclatante qui

serre le cœur sans qu'on sache pourquoi. C'était le contraste d'un ciel bleu et net comme le lapis se réverbérant sur des tuiles rouges et sur des pavés brûlants, dans une solitude et dans un silence qui donnaient au jour quelque chose de l'immensité vague et de la terreur de la nuit. Il m'est arrivé souvent de parcourir d'une extrémité à l'autre cette longue avenue de murs brûlants, au milieu de la journée, sans apercevoir un seul être se mouvoir dans toute son étendue, et sans entendre un seul pas retentir sur ses pavés. Quelques chats plaintifs traversant précipitamment la chaussée et se glissant d'une lucarne à l'autre ; un âne abandonné et chargé de son bât, broutant l'herbe entre les fentes du seuil des palais ; de temps en temps, un des volets, tous uniformément fermés, s'ouvrant poussé par le bras nu de quelque femme invisible, puis se refermant sans bruit sur le vide ou sur le sommeil ; de longues cordes tendues d'une fenêtre à l'autre, où les blanchisseuses étendent leur linge et les pauvres mères leurs haillons, pour les sécher au soleil ; au fond de la rue, les longues ombres portées de la colonnade de Saint-Pierre, semblables aux obscurités d'une forêt mystérieuse de pierres ; et au-dessus, dans le ciel, la coupole, découpant sur le fond du firmament son globe, ses galeries aériennes et sa dernière balustrade sous la croix, semblable au balcon du palais d'un dieu : voilà l'austère physionomie de ce quartier de Rome. Si une de ces portes s'ouvre pendant que vous passez, et si vous jetez un regard dans l'intérieur de ces demeures, vous voyez de grandes cours où le soleil rejaillit sur les dalles du pavé, sur les conques des fontaines ou sur les marbres des statues encaissées dans les niches des façades, et, au fond de la cour, de grands jardins en pente roide, coupés de gradins de marbre et plantés régulièrement de hauts cyprès, qui s'étendent, comme dans le jardin papal du Vatican, jusqu'aux murs de briques ébréchés et tapissés de lierre des remparts de Rome. Telle était la Longara.

XII

Le couvent, que j'ai visité depuis avec Saluce, ne consistait plus qu'en une grande mesure basse percée de sept à huit fenêtres à plein cintre grillées de fer, qu'un grand mur, qui n'ouvrait que par une petite porte, empêchait d'apercevoir de la rue. Derrière cette aile dégradée de l'ancien monastère, on voyait un monceau de ruines recouvertes à demi de végétations pariétaires, quelques murs encore debout, percés à jour, et de grandes fenêtres sans châssis par lesquelles on voyait le ciel ; un jardin presque inculte montait derrière ces ruines du couvent démoli vers les remparts par une large allée, autrefois pavée, maintenant tapissée de hautes herbes sèches ; sous les murs mêmes, une autre allée transversale, et presque toujours à l'ombre, serpentait en suivant la courbe des bastions. Il y avait aux deux extrémités une statue de sainte verdie par l'humidité des lierres et des mousses de la muraille. C'était la promenade habituelle des religieuses et des jeunes recluses de ce couvent ruiné. En descendant vers la rue, on apercevait un long cloître extérieur dont le toit en terrasse portait sur de petites colonnes de marbre blanc. Ce cloître servait d'avenue à une petite chapelle de belles pierres jaunes comme celles de Saint-Pierre de Rome. Deux anges de marbre noir, à demi couchés sur l'entablement du portail, et se tendant les bras comme pour s'aider à porter un fardeau, unissaient leurs mains pour élever un calice. Les portes-fenêtres, les cellules des religieuses et les cellules des deux élèves plus âgées ouvraient sur la terrasse formée par le toit plat de ce cloître. Une statue de la Vierge tenant son enfant comme pour l'allaiter surmontait sur le cloître même une fontaine alimentée par une dérivation de l'immense chute de l'Aqua Paulina, et qui, murmurant jour et nuit sous les arcades, remplissait cette solitude du seul bruit de vie qu'on entendît dans ce silence de tous les vivants.

Tel était le monastère habité par les deux amies.

XIII

Quoique Clotilde fût plus âgée de quelques mois que Régina, le développement du corps et de l'âme, plus rapide dans les jeunes filles du Midi, toutes couvées qu'elles soient à l'ombre, avait effacé toute distance entre elles. Leurs pensées et leurs sentiments étaient au même niveau que leurs fronts. À peine avaient-elles passé quelques semaines ensemble, que leurs impressions naissantes s'étaient échangées entre elles comme entre deux sœurs qui auraient sucé le même lait au sein de la même mère. Leurs familles, sans être dans des rapports de société habituelle, se connaissaient de noms et se rencontraient dans les mêmes salons de cardinaux ou de princes romains. Quand la mère de Saluce venait visiter Clotilde au parloir, elle demandait à voir aussi Régina. Quand la grand-mère de Régina, la comtesse Livia, venait plus fréquemment encore passer de longues heures avec la supérieure et avec sa petite-fille, elle ne manquait jamais de demander la jeune Française. Elles s'habituèrent ainsi dedans et dehors à se considérer comme d'une même famille. Leur attachement l'une pour l'autre s'en augmentait. Tout leur paraissait indivisible entre elles, enfance et jeunesse, couvent et monde, éducation et vie.

XIV

On a vu, par le portrait de Régina à dix-neuf ans, ce que devait être sa figure à quatorze ans. Quant à Clotilde, je ne l'ai jamais vue ; je ne connais d'elle que les portraits que son frère me faisait souvent de sa figure, et par la prodigieuse ressemblance qu'elle avait, disait-il, avec lui. Il me la dépeignait comme une jeune fille plus Italienne de nature et de traits que Régina elle-même, aux yeux noirs, au front pâle, aux cheveux lisses et foncés, aux lèvres sérieuses, à l'expression pensive et ferme, mûre avant l'âge, triste avant la douleur, éloquente avant la passion, un pressentiment incarné de la vie, de l'amour, de la mort, l'ombre d'une statue projetée par le soleil sur la dalle d'un tombeau du Vatican. Son regard, me disait-il, creusait ce qu'elle regardait ; sa parole sculptait, au contraire, ce qu'elle avait vu ou imaginé. Elle se gravait ainsi elle-même dans la mémoire de ceux qui l'avaient vue une seule fois, comme s'il y avait eu une magicienne dans la jeune fille. Mais cette magie, ajoutait-il, n'était pas de la terreur, c'était de l'attrait ; on l'adorait en l'admirant.

XV

Elle était déjà dans le monastère depuis quelques mois lorsque Régina y fut amenée par sa grand-mère pour achever son éducation. Régina, gâtée et adulée jusque-là par sa grand-mère, et effrayée par le costume et par la vieillesse des religieuses, se jeta naturellement d'instinct dans l'idolâtrie de sa seule compagne Clotilde. Les distractions des études de femmes dans un cloître à demi-désert d'Italie n'étaient pas de nature à occuper beaucoup les heures et les imaginations actives de deux recluses de leur âge. On sait ce qu'était alors la vie de ces couvents : des cérémonies religieuses plus propres à fanatiser les sens qu'à édifier les âmes, des parfums, des tableaux, des fleurs, des musiques dans la chapelle ; des livres mystiques, des processions, des rosaires sans fin et sans idées, des pratiques enfantines, des coutumes austères, des recueils extérieurs, des méditations marquées au cadran à différentes heures du jour ; un peu de musique et de poésie sainte enseignée aux élèves par des maîtresses affiliées à la maison ; de lentes promenades dans l'enceinte cloîtrée, de longues solitudes imposées aux novices dans leurs cellules ; la diversion de quelques visites de dignitaires de l'Église, protecteurs du couvent ; les sermons familiers de quelques prédicateurs célèbres de la paroisse au carême ou aux avents ; la monotonie dans le vide, l'importance dans le rien, un sensualisme pieux sanctifié par le mysticisme : voilà l'éducation de l'Italie et de l'Espagne alors. Il n'y avait pas de noviciat plus propre à annuler toutes les facultés raisonnables et à en allumer ou à en égayer une seule : l'imagination. Aussi était-ce l'effet ordinaire de ces réclusions des jeunes filles. Piété dans les habitudes, vide dans l'esprit, passion dans le cœur. Telles sortaient de là ces véritables Orientales de l'Europe, pour entrer de l'ignorance et de la puérité des cloîtres dans la liberté et dans la volupté de la vie.

Mais Clotilde, avant d'entrer par circonstance dans ce couvent, à cause d'une absence de son père et d'une maladie de langueur de sa mère, avait reçu déjà dans la maison paternelle une éducation très supérieure à cette ombre d'éducation cloîtrée. Son père, sa mère, une gouvernante lettrée amenée par eux d'Angleterre à Rome, lui avaient enseigné de bonne heure, et presque au-dessus de la mesure de son âge, tout ce qui compose, à Paris ou à Londres, l'éducation d'une jeune fille accomplie. Elle avait étudié l'histoire ; elle avait reçu les principes des arts ; elle avait lu, par fragments, les grands poètes traduits de l'antiquité ; elle parlait trois langues sans les avoir apprises autrement que par l'usage, le français, l'anglais, l'italien. Elle avait entendu, chez son père et chez sa mère, les entretiens sérieux des hommes distingués de ces trois nations, entretiens que les enfants n'ont pas l'air d'écouter, mais qu'ils retiennent. Les émigrés français eux-mêmes étaient des novateurs audacieux en comparaison des idées et des mœurs de l'Italie cloîtrée. Clotilde, quoique pieuse comme sa mère, planait, toute jeune qu'elle était, sur l'ignorance et sur la puérilité des dévotions de son cloître.

Elle avait apporté au couvent quelques volumes de choix de ses meilleurs livres d'éducation anglais et français que les religieuses romaines avaient admis sans les comprendre, et dans lesquels elle s'instruisait ou se charmait elle-même pour se préserver de l'oisiveté et de la contagion de commérages de ce petit monde séquestré de toute idée. Son exemple et sa conversation instruisaient plus Régina que les fastidieuses leçons de ces religieuses, ignorantes comme des enfants en cheveux blancs.

Clotilde avait éprouvé pour Régina, au premier coup d'œil, la même inclination naturelle qui avait entraîné Régina vers la jeune Française. La merveilleuse beauté de l'Italienne avait été comme un rayon flottant sur les murs de sa cellule ; son cœur avait bientôt suivi ses regards. La beauté, surtout quand elle est composée de ce mystère qu'on appelle charme, ne darde pas seulement du front de la femme dans le regard de l'homme ; elle impressionne différemment, mais elle impressionne aussi

les yeux et le cœur entre de jeunes beautés du même sexe ; elle produit chez les hommes l'amour, chez les femmes l'admiration et l'attrait de l'âme. La beauté est un don inconnu et une puissance magique. Il n'est permis à aucun être vivant d'y échapper. Être belle, c'est régner.

Ces deux jeunes filles sentirent l'une par l'autre cette puissance occulte de la beauté diverse, mais éclatante chez toutes deux. Cette diversité même, ou cette opposition de beauté concentrée dans Clotilde, rayonnante, transparente, explosive pour ainsi dire dans Régina, fut peut-être à leur insu une des causes qui les attirèrent davantage l'une vers l'autre. Les contrastes s'attirent, parce qu'ils se complètent. Leur amitié devint l'unique sentiment d'existence qu'elles eussent ainsi dans cette solitude. Les petites filles qui venaient après elles étaient trop enfants, les religieuses étaient trop avancées en âge et trop submergées dans leurs minuties et dans leurs pratiques pour offrir aucune occasion d'aimer à ces deux âmes de quatorze et quinze ans. Elles se sentaient refoulées sympathiquement l'une contre l'autre, et elles s'en réjouissaient intérieurement ; car, bien qu'innocente comme leurs cœurs, leur amitié était jalouse ; elles auraient été malheureuses de la moindre rivalité d'affection.

XVI

Elles ne couchaient point dans le dortoir des plus petites pensionnaires ; elles avaient pour elles deux cellules laissées vides par la mort de deux des anciennes recluses du couvent, à la suite des cellules des religieuses. Les deux petites chambres n'étaient séparées que par un mur ; elles prenaient jour sur la terrasse au-dessus du cloître, en sorte que, bien que les clefs des portes de leurs cellules qui donnaient sur le corridor fussent retirées chaque soir par la supérieure, Clotilde et Régina n'avaient qu'à ouvrir leurs fenêtres et à faire trois pas, à pieds nus, sans bruit, sur les dalles de la terrasse, pour passer de l'une chez l'autre, et prolonger longtemps dans la nuit les lectures, les entretiens ou les rêveries qui les avaient occupées le jour.

La règle de la maison les obligeait à se coucher à huit heures, même l'été, au moment où la lune et les étoiles donnent plus d'attrait au spectacle du firmament, et où la brise rafraîchissante qui souffle à cette heure-là des gorges de Tusculum, de Laricia ou de Tibur, commence à frissonner dans les flèches à peine ondulantes des cyprès.

C'était précisément l'heure où les âmes des deux jeunes amies commençaient à s'éveiller et à s'agiter aussi, après l'affaissement des heures brûlantes du jour, et où elles éprouvaient le besoin de respirer à la fois des frémissements de feuillage, des murmures de fontaines, et ces rêves à deux, ces délicieux dialogues à demi-voix qui doublent la vie en la reflétant.

Aussi, presque tous les soirs, aussitôt que les religieuses enfermées dans les cellules voisines avaient achevé les dernières dizaines de leurs rosaires, et éteint la lampe de leur prie-Dieu, l'une des deux amies se levait doucement, poussait sans bruit sa fenêtre, et passait dans la cellule de son amie qui l'attendait. Là, assises l'une et l'autre sur les bords de leur lit, ou sur le seuil de la fenêtre, en face des murs noirâtres qui bornaient d'ombres dentelées le jardin sous cette voûte étoilée du ciel, au

bruit éternel de la fontaine gazouillant sous leurs pieds dans le cloître inférieur, elles laissaient sonner sans les entendre, aux églises voisines, les heures recueillies de ces belles nuits.

XVII

De quoi ne parlaient-elles pas à voix basse ! De leur tendresse toujours croissante l'une pour l'autre, du besoin incessant de se voir et de se revoir, de leur chagrin quand la règle de la maison ou les occupations de la journée les avaient séparées un moment, de la similitude si complète de leurs impressions, qui leur semblaient naître dans deux cœurs et dans deux regards d'une seule pensée, de leurs études, de leurs poètes, de leur musique surtout, qui leur plaisait davantage encore que les vers, parce que les notes plus vagues disent plus d'infini et plus de passion que les mots ; du ciel, des étoiles, des grandes cimes des cyprès qui faisaient tourner lentement leurs longues ombres autour d'eux, comme des aiguilles de cadran qui mesurent le temps sur le sable ; des campagnes libres, des déserts peuplés de ruines, des solitudes voilées de chênes verts et des cascades murmurantes qui leur étaient cachées par ces grandes murailles derrière les remparts de Rome, des villas de leur enfance, vers Albano ou Frascati ; du bonheur de s'y retrouver un jour ensemble à l'époque où les vendangeurs et les vendangeuses d'Itri ou de Fondi dansent au tournant des chemins, où ils vont s'endormir aux airs napolitains des *pifferari* (joueurs de musette) ; enfin de leurs familles, de leurs parents, de leurs nourrices, de leurs patries si éloignées l'une de l'autre ; des tempêtes et des neiges, de l'Océan, de l'Angleterre et de la Bretagne, des châteaux cerclés de tours gothiques de ces provinces, si différents de l'éternelle sérénité des villas ouvertes par tous les pores au soleil des collines romaines !

Ces conversations ne tarissaient jamais et suivaient pour ainsi dire le monotone écoulement et le gazouillement mélancolique de l'Aqua Paulina, qui tintait en bas dans le bassin de marbre. Leurs têtes tournées l'une vers l'autre, leurs beaux bras entrelacés tantôt sur les genoux de l'une, tantôt sur les genoux de l'autre, les boucles flottantes de leurs cheveux mêlées sur leurs épaules demi-nues par les bouffées du vent

de nuit qui caressait la terrasse, les faisaient ressembler à deux belles cariatides de marbre blanc, accroupies sous le balcon d'une villa romaine, sur lesquelles glisse la lame, s'épaissit ou s'éclaircit l'ombre, et tombe la rosée pendant toute une nuit d'été.

Il fallait que ces nuits les eussent bien frappées elles-mêmes, puisque Régina, trois ou quatre ans plus tard, et longtemps après la perte de son amie, ne cessait pas de se les rappeler et de me les peindre dans un langage mille fois plus sonore et plus pénétré de ces émanations de la terre, du ciel et du cœur que le mien.

XVIII

Peut-être aussi ces conversations nocturnes et secrètes avec son amie ne l'avaient-elles tant frappée que parce que ce furent ces longs entretiens qui devinrent l'occasion et l'origine de son amour et de sa destinée.

On conçoit que les pensées des deux recluses devaient être en effet souvent reportées vers leurs deux familles. Régina ne connaissait de la sienne que sa grand-mère, dans le palais de laquelle elle avait été élevée à ***, sa nourrice, son tuteur, le prince *** et quelques abbés ou monsignori, parents et habitués de sa maison, qui fréquentaient à Rome ou à *** les salons de la comtesse Livia. Mais Clotilde avait un père, une mère, un frère surtout, compagnon et ami de sa première enfance, maintenant relégué dans sa première patrie. Elle adorait ce frère ; elle en parlait sans cesse à son amie, qui ne se lassait jamais de ramener l'entretien sur lui. Elle voulait savoir son âge, sa figure, sa taille, ses traits, son caractère, la couleur de ses yeux et de ses cheveux, jusqu'au son de sa voix et aux habitudes de ses gestes.

Clotilde lui disait : « Je n'ai pas besoin de te faire et de te refaire sans cesse son portrait. Regarde-moi : jamais la nature n'a fait deux êtres plus parfaitement semblables de visage, de cœur et d'âme, que mon frère et moi. Nous avons été portés dans le même sein, par la même mère, à peu près dans le même temps, au milieu des mêmes pensées de malheur, de proscription, d'exil, qui attendrissaient et assombrissaient le même cœur : nous sommes nés dans les mêmes climats nuageux, au bord et au bruit des tempêtes du même Océan : nous avons erré ensemble dans les mêmes berceaux, sur les mêmes vagues, cherchant et perdant tour à tour les mêmes asiles ; nous avons passé ensuite ensemble dans ces mêmes palais et dans ces mêmes *villas* de Rome, devenue notre troisième patrie ; nous y avons épanoui ensemble, comme deux plantes frileuses transplantées au Midi, nos corps, nos yeux, nos âmes à ton beau soleil ; nous y avons cependant nourri toujours ensemble les

souvenirs lointains de nos premiers ciels et de nos premières infortunes, en sorte que nous avons l'un et l'autre conservé quelque chose de l'ombre triste et froide de la Bretagne, dans le rayonnement extérieur de ton Italie. Romains par les sens, Bretons par le cœur, tièdes comme notre nouveau ciel, sévères comme notre ancien sol, rêveurs comme ces nuits, graves comme nos brumes, voilà mon frère et moi au dedans. Quant à l'extérieur, du moins lorsqu'il avait seize ans et qu'il partit pour la Bretagne, s'il avait revêtu mes vêtements, et que j'eusse revêtu les siens, notre mère elle-même aurait eu de la peine à nous reconnaître. Je suis son ombre et il est mon miroir. Mais l'âge à présent aura dû le changer un peu. Dieu ! que je voudrais le revoir, sur son beau cheval noir et sous ses armes dont il m'écrit de si vives descriptions, avec cet enthousiasme militaire de nos Bretons pour son nouveau métier.

– Et moi donc, disait Régina, que je voudrais le voir ! Il me semble que c'est encore toi que je verrais, que je l'aimerais comme je t'aime, que je lui parlerais comme je te parle, et que je ne serais pas plus intimidée avec lui qu'avec toi. »

Et les deux amies s'embrassaient et se mettaient à rire et à rêver tout bas, de peur que le bruit de ces conversations ne réveillât les religieuses.

XIX

La vérité, à ce que m'a dit plus tard Régina, quand elle eut l'âge de sonder de l'œil son propre cœur, c'est qu'en adorant Clotilde, elle aimait déjà deux êtres en elle sans s'en douter, son amie et le frère de son amie, qui se confondait dans son imagination avec elle tellement, qu'il lui était impossible de séparer les deux images, tant est puissante, dans une imagination solitaire qui ne se nourrit que d'une seule idée et d'un seul sentiment, la répercussion continue d'un seul être aimé sur le cœur ! Régina dédoublait dans sa pensée son amie pour l'aimer davantage en aimant son frère dans elle, et elle encore dans ce frère absent ! Je n'aurais jamais cru à ce phénomène qui dédouble et double l'être aimé, et je l'aurais pris pour une conception imaginaire de poète, si je ne l'avais pas vu de mes yeux dans l'âme de Régina.

XX

Deux années s'écoulèrent ainsi pour les deux compagnes de solitude sans varier en rien leur existence, si ce n'est en accroissant chaque jour la tendresse qu'elles avaient l'une pour l'autre, en développant leur âme, en achevant et en mûrissant leur beauté. Clotilde touchait à dix-huit ans et Régina à seize. La mort de la mère de Clotilde, à la suite de sa maladie de langueur, plongea sa fille dans une douleur sourde et lente qui la consuma dans les bras de Régina. La nouvelle de la perte de son père et l'absence forcée et prolongée de son frère achevèrent d'évaporer une vie qui s'était concentrée dans ces trois pensées, et qui ne tenait plus à la terre que par une racine. Cette dernière racine allait être tranchée aussi. On annonça au couvent que Régina allait en sortir pour être fiancée au prince de ***, parent et ami de son tuteur.

En effet, la comtesse Livia vint retirer du couvent sa petite-fille pour la garder quelques mois chez elle, dans sa villa de F... Les deux amies ne pouvaient s'arracher des bras l'une de l'autre. Régina jurait à sa grand-mère qu'elle préférerait se faire *monaca* pour le reste de sa vie à la douleur de quitter pour longtemps son amie malade. On lui promit que l'absence ne serait pas longue, que le mariage serait ajourné à deux ou trois ans de là ; elle fut enlevée, presque de force, par la comtesse Livia, par ses femmes et par sa nourrice. Les portes du couvent se refermèrent sur la pauvre Clotilde. Sa cellule lui parut une nuit funèbre, une tombe anticipée, un silence éternel, aussitôt que le rayon, la vie et la voix de Régina en eurent disparu. Aux premiers jours de novembre sa langueur redoubla, la fièvre la prit, ses joues se colorèrent pour la première fois des teintes du soleil couchant sur les feuilles transies du cerisier ; elle expira en appelant son amie et son frère. J'ai vu sa tombe, avec ce nom français dépaysé dans la mort, au milieu de tous ces noms de religieuses ou de novices de l'État romain.

XXI

Régina, à qui on avait voulu épargner ce spectacle et ce désespoir, ne fut instruite que peu à peu, et longtemps après qu'elle n'était plus, de la mort de sa chère Clotilde. La fougue de sa douleur éclata en cris et en sanglots qui firent craindre pour ses jours. La première explosion de la première douleur, dans une âme où tout sentiment était passion, faillit emporter la vie elle-même. Sa grand-mère fut obligée de l'envoyer à Naples pour contraindre ses yeux et son âme à se distraire forcément d'une seule pensée par la diversité des aspects et par l'agitation des séjours et des heures ; mais elle ne vit rien que l'image de Clotilde entre elle et toute la nature. Son linceul était étendu sur la terre et sur la mer. Le monde entier ne contient jamais que ce qu'on y voit intérieurement. On eut de longues et sérieuses inquiétudes ; mais sa jeunesse et sa sève de vie surabondante et toujours renouvelée, que rien ne pouvait longtemps corrompre ni tarir, l'emportèrent sur son âme même. Elle vécut et embellit encore dans le deuil, qu'elle voulut porter, comme pour la perte d'une sœur. Elle se couvrit, comme de reliques de tendresse, de tous les bijoux, de tous les cheveux, de tous les ouvrages de main que Clotilde avait échangés avec elle pendant leur longue et tendre intimité du couvent. Colliers, bracelets, pendants d'oreilles, anneaux, boucles de ceinture, agrafes, corail ou perles, tout était Clotilde encore dans ses cheveux, autour de son cou, sur sa poitrine, à ses bras, à ses doigts ; tout était Clotilde, surtout dans son cœur. Elle avait mêlé ce nom comme un talisman à son chapelet ; elle le prononçait dans toutes ses prières, comme une invocation idolâtre à quelque créature divinisée qui lui était apparue sur la terre au commencement de son pèlerinage, et qui devait avoir une influence céleste encore sur sa destinée. Clotilde était le *sursùm corda* perpétuel de cette jeune fille. Sa grand-mère, aussi simple que bonne, ne contrariait aucun de ces caprices de la douleur, s'associait à toutes ces pratiques du culte, à la

mémoire de l'âme tant adorée de son enfant, et faisait dire par centaine des messes à toutes les chapelles pour le repos de l'âme de cette pauvre jeune Française, qu'aucune mère et qu'aucune sœur ne pleuraient ici-bas dans sa patrie.

XXII

À la fin et tout à coup, Régina changea de visage, et parut, on ne sait comment, intérieurement calme et comme à demi consolée. Elle m'a raconté elle-même comment s'opéra soudainement en elle ce phénomène, qu'elle appelait, comme toutes les Italiennes, un miracle de la Madonna du Pausilippe. Un soir, me disait-elle, je descendis de calèche, aux sons de la cloche qui appelait les passants à une bénédiction, devant une petite chapelle voisine de la grotte du Pausilippe. Nous y entrâmes, ma grand-mère et moi, pour faire nos prières. Je n'avais jamais été si triste que ce jour-là ; j'étais découragée de vivre dans un monde qu'elle ne partageait plus avec moi ; je me disais : « Que m'importent ce beau pays, ce beau ciel, cette belle mer et ces montagnes, et ces monuments, et ces théâtres, et ces regards de la foule, et ces cris d'admiration quand je passe en voiture découverte dans les rues ? Elle n'est plus là pour participer à rien de tout cela avec moi ; j'aime mieux sa pensée dans le ciel que l'admiration de toute la terre ? La terre est vide depuis qu'elle n'y est plus. » Je pleurais, en me cachant, le plus que je pouvais, de ma grand-mère, sur mes mains jointes, devant le saint sacrement.

Et tout à coup j'entendis, non pas en idée, mais en moi, à mon oreille intérieure, comme je vous entends, j'entendis une voix qui me dit : Mais, Régina, tu rêves ; elle y est, elle y est encore. Ne t'a-t-elle pas dit qu'elle avait son frère, un autre elle-même, son frère si semblable de visage et d'âme à elle que sa mère même ne les aurait pas distingués ? Son frère, qui t'aimera comme elle t'aimait, puisqu'il est en tout pareil à elle, et qu'elle t'aimait comme jamais sœur n'aima sa sœur jumelle ? Son frère, qui respire, qui vit, qui pense, qui sent exactement et sous les mêmes traits sous lesquels elle respirait, vivait, pensait, sentait elle-même ? « Son frère, dans le cœur de qui, si nous nous rencontrions jamais, je retrouverais les mêmes

prédilections que je regrette en elle et que nul autre être sur la terre ne pourrait me rendre que lui !

Cette pensée, me disait Régina, entra dans mon âme aussi soudainement qu'entre un rayon de soleil dans une chambre pleine de ténèbres et dont on ouvre les volets. Elle fit apparaître en moi mille choses que je croyais mortes et ensevelies avec Clotilde. Cela me sembla tellement un miracle obtenu par l'intercession de mon amie, que je m'inclinai de nouveau jusqu'à terre pour remercier Dieu et ses anges, et que je baisai le pavé d'où cette belle apparition de son frère me semblait être sortie pour moi. C'était comme une résurrection de ma tendresse sous une autre forme, sous un autre être dont j'espérais être aimée, et que j'allais moi-même pouvoir aimer encore autant que la première.

Ma grand-mère en sortant me vit tellement rayonnante et transfigurée ; qu'elle me demanda, ce que j'avais de nouveau dans l'âme. Je ne lui dis pas ce que j'avais rêvé, mais je lui dis que j'avais tant prié que les anges m'avaient consolée. Nous allâmes ce soir-là jusque sur le rivage de la mer à Bagnoli, de l'autre côté de la grotte du Pausilippe, puis au théâtre Saint-Charles ; ici, chaque murmure de la vague ; là, chaque note de la musique semblait me rapporter l'apparition, la voix, les chuchotements des lèvres du frère de celle que j'aimais tant. Oh ! combien j'aurais donné pour le voir ! Je cherchais de loge en loge et dans les nombreuses têtes tournées vers moi de ces galeries et de ce parterre, un visage qui pût me rappeler les traits de Clotilde, et si je l'avais trouvé, je n'aurais pas pu m'empêcher de pousser un cri.

En quittant Naples, ma grand-mère me ramena par San Germano dans son vieux château au pied des Abruzzes. Je fus étonnée d'y trouver mon tuteur avec le prince de *** et quelques hommes de loi réunis qui semblaient y attendre mon arrivée. Un air de mystère et de fête régnait dans l'antique demeure. Le soir, des conférences secrètes eurent lieu entre mon tuteur et ma grand-mère. Elle s'agitait et pleurait beaucoup, tout en affectant avec moi un air de félicitation et de joie. Je n'ai pas le courage de vous dire le reste. »...

XXIII

Ces circonstances, sur lesquelles Régina répugnait à revenir, même par un mot, dans les conversations sans fin que j'ai eues avec elle plus tard, étaient celles de son mariage, moitié surprise, moitié violence, avec le prince ***. Le prince était presque un vieillard ; il était parent de la comtesse Livia, il avait une grande fortune ; Régina devait elle-même alors en posséder une assez considérable par l'absence d'héritiers mâles dans la famille. La réunion de ces deux branches par un mariage disproportionné d'âge devait réunir de grandes terres sur la tête des descendants du prince *** et de Régina. La grand-mère, qui détestait le prince ***, qui redoutait le tuteur, qui était à la fois violente et faible, comme les femmes âgées qui n'ont eu que des passions, résista longtemps, puis finit par consentir et par livrer sa petite-fille, à condition seulement que le mariage ne serait qu'un acte d'obéissance de sa part, une espèce d'engagement futur ratifié par un notaire et par un prêtre, mais qu'on lui laisserait sa petite-fille à elle seule encore trois ans. D'ailleurs, en consentant étourdiment à se rendre avec elle dans les Abruzzes, elle s'était enlevé à elle-même tout moyen de résistance morale à cette union et tout moyen d'éloignement. Elle n'était entourée que des amis et des affidés du prince et du tuteur de Régina. Il était trop tard pour les contredire. Sans oser la prévenir la veille, autrement que par ses larmes, du sacrifice dont elle allait être la victime le lendemain, elle lui annonça, à son réveil, la volonté de la famille. Une heure après, Régina était mariée dans la chapelle du château de ***. Le prince, le tuteur et leur suite tinrent parole, et se retirèrent à Rome aussitôt après la célébration du mariage, laissant Régina à sa grand-mère, comme une enfant qui ne pouvait pas encore tenir le rang d'épouse et l'autorité de maîtresse de maison dans le palais de son mari ! Son extrême jeunesse servit de prétexte pour colorer, aux yeux de la société de Rome, cette réserve du vieux prince ***. Il n'y eut de changé, dans la vie de Régina, que

son nom. Au bout de quelques jours, elle avait presque oublié elle-même qu'elle ne s'appartenait plus. Il fut convenu que la jeune princesse de *** voyagerait avec sa grand-mère à Sienne, à Florence, à Naples, en Sicile, pendant les saisons d'été, et qu'elle vivrait à Rome comme pour achever son éducation dans le même couvent de la Longara où elle venait de passer les années de son enfance. Sa grand-mère s'y retirerait avec elle pour ne pas se séparer de son idole, qu'elle ne pouvait pas produire en public dans les salons tant qu'elle lui était laissée par l'indulgence de son mari.

Ce plan fut exécuté pendant un an tel qu'il avait été réglé.

XXIV

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici de Régina, je ne l'ai su que plus tard par elle, mais cela était nécessaire à dire pour donner une signification à la visite inattendue que je venais de recevoir au fond des forêts de la Bourgogne, et un sens aux lettres de Saluce que j'ai conservées et dont je copie ici quelques fragments. Ces lettres donnent pour ainsi dire l'envers et la suite de la passion de cette enfant, passion née d'un rêve et devenue par un hasard une déchirante réalité. Je copie ici littéralement les lettres de Saluce, me bornant à quelques suppressions et à quelques corrections de style qui n'enlèvent rien à la vérité et qui n'ajoutent rien à la passion. Saluce écrivait mieux que nous tous à cette époque, quand il voulait réfléchir sa pensée ou quand il était ému. Son éducation, moitié anglaise, moitié italienne, lui donnait un accent étranger et des ressources d'expressions qui manquent trop souvent aux hommes d'une seule langue.

Première lettre

« Rome.

... Si tu étais ici, rien ne me manquerait. Il faut deux âmes pour embrasser Rome ; je n'en ai qu'une, et je ne sais pas si je l'aurai longtemps. J'ai peur qu'elle ne m'ait été enlevée dans un regard comme à mon héros de l'Arioste, et qu'au lieu d'avoir été emportée dans une étoile, elle ne soit restée dans les deux plus beaux yeux qui aient jamais reflété ce beau ciel d'avril ici. *Ohimè* ! (c'est une exclamation de langueur italienne) *Ohimè* ! ma pauvre sœur ne m'en avait pas trop dit ! *Ohimè* !... *Misero me* !... *Povero me* !... Toutes les interjections du *Transtevere* ne suffiraient pas à évaporer ce qui m'opprime. Tu m'as connu peu poétique ; je le suis plus que toi cette nuit, car je t'écris au lieu de dormir. Ma pensée n'est pas en moi ; elle n'est pas non plus dans cette belle poésie du Guido qui me regarde, ou plutôt qui regarde le ciel du fond de cette longue galerie qu'habitait mon oncle et où il entassait ses trésors de peinture. Non, non, la poésie que j'ai vue aujourd'hui vit, marche, palpète et parle ! Et quelle vie ! et quelle démarche ! et quelles palpitations dans le sein ! et quelles mélodies sur les lèvres ! et quelles

larmes transparentes sur le globe des yeux ! Ô Guido Reni ! tu as bien rêvé ; mais la nature rêve plus beau que toi !

Tu dois penser que je suis devenu fou, comme cela m'est arrivé parfois, de quelque toile de Raphaël, de la Galathée, de la Farnesina, ou de quelque page de roman anglais ouvert sur ma table, et que je me fais, comme nous faisons autrefois ensemble, un philtre de caprices pour m'enivrer, quitte à briser la coupe après ou à jeter mon anneau à la mer comme le dégoût de Samos. Non, non, non ! ce n'est pas cela. C'est *elle* ! Et *elle*, qui ? me dis-tu. *Elle*, qui *est*, selon l'expression mosaïque ! *elle*, dont je te parlais à Paris ! *elle*, dont me parlait ma sœur dans toutes ses lettres ; *elle*, qui m'ennuyait, tant on obsédait de ce nom et de ces perfections mes yeux et mes oreilles ; *elle*, que j'appelais ma seconde sœur, tant ma sœur et elle s'étaient identifiées dans mes pensées ; *elle* enfin ! Tu sais maintenant qui je veux dire. Eh bien, ma sœur elle-même était aveugle, mon ami !

Elle m'a rappelé un vers de toi dont je ne me rappelle que le sens :

Son ombre contient plus d'électricité que le corps d'une autre. »

Mais je te tiens trop longtemps en suspens ; c'est que j'ai la fièvre ! Tiens, *prends et lis ! comme dit Talma.*

Je ne savais plus ce qu'était devenue cette enfant-merveille dont m'entretenait sans cesse Clotilde jusqu'à la veille de sa mort. Je la croyais envolée je ne sais où, à un des quatre vents du monde, bien loin du nid. Je n'y pensais plus. Je pensais à l'âme de ma pauvre sœur envolée, celle-là, en notre absence, sans aucun doigt pour lui montrer la route, sans aucune voix chère pour l'encourager au départ ! Et je me disais tous les soirs en me couchant, dans ces grandes salles où nous avions tant joué ensemble et qu'elle remplissait de sa belle voix : « Il faut pourtant que j'aie le courage d'aller voir de mes yeux la pierre de la chapelle où elle a été couchée par des mains étrangères ; il faut que je voie ce cloître, ces jardins mornes, cette cellule, cet horizon de cyprès, de pierres et de briques, qu'elle a vus si longtemps, en pensant à nous, et qu'elle m'a si bien et si souvent décrits qu'il me semble que j'irais les yeux fermés. » Et puis, quand le jour venait, je sentais un tel serrement de cœur, un pied si résistant à cette rue, que je disais : « Non, pas aujourd'hui. Je ne me sens pas assez fort, ou pas assez calme, ou pas assez saint, pour causer de si près avec une âme !... » Deux fois même j'ai passé par la Longara, en revenant de Saint-Pierre, comme pour m'appriivoiser peu à peu à l'idée, à la maison, à la tombe !... Une fois même j'ai levé la main pour sonner à la petite porte du couvent, puis j'ai baissé le bras et je me suis sauvé, comme si j'avais eu peur qu'on n'eût aperçu mon geste et qu'on ne vînt m'ouvrir. Enfin, tu sais tout ce qui se passe de contradictions, d'enfantillages et de superstitions dans nos âmes quand elles sont seules. J'ai laissé passer un mois, puis

un autre, puis la moitié d'un autre, sans oser y aller. Mais j'avais le projet (je dis : j'avais hier, car aujourd'hui je ne l'ai plus), j'avais le projet de partir pour la Sicile, où mon père a un vieil ami anglais qu'il m'a recommandé de voir. Je n'avais pas au palais la moindre relique de Clotilde, un cheveu, un bijou, un ruban, une robe ; rien ; tout était resté au couvent après sa mort, à ce que me disait le concierge du palais de mon père. Je ne voulais pas absolument quitter Rome sans emporter un talisman de cet ange sur moi. Tu sais que je ne suis pas superstitieux comme les enfants de mon pays de Bretagne ; mais je suis *mémoratif* et fidèle comme eux. Dans la relique, ce n'est pas la relique que j'aime ; c'est la pensée ! Je ne sais pas si la pensée ne s'incorpore pas jusqu'à un certain point dans la chose matérielle, et ne lui communique pas, non une vertu secrète, mais un signe présent et visible de vertu ! une émanation de l'être absent qui imprime à l'objet donné en souvenir une continuité de présence, d'amour, de protection. Je divague, mais c'est égal, je ne me fais pas avec toi plus surhumain que je ne suis. Bref, je voulais une relique réelle de ma pauvre sœur pour placer sur le cœur, au cou, au doigt, ou dans mon portefeuille. Il fallait aller demander cette relique où elle était. Je pris mon courage dans mon désir et j'y allai.

Mais trois heures du matin sonnent à Saint-Pierre ; je t'ennuie ; c'est égal encore, je continue. Je ne puis pas dormir, il faut que j'écrive, tu ne liras pas si tu veux.

J'y allai donc ; et quand ? Y a-t-il un siècle ? En vérité, il me semble qu'il y a un siècle et que l'image qui est en ce moment dans mes yeux, quand je les ferme, y a toujours été. Eh bien, il y a la moitié d'un jour et la moitié d'une nuit ! Ô temps ! tu n'existes pas ! tu n'es que le vide de ce qui n'est pas encore, attendant ce qui doit être. Aussitôt que ce vide est rempli, il n'y a plus de temps : à quoi mesurer ce qui n'est plus ?

Donc j'allai, à deux heures après midi, par un brûlant soleil qui me faisait chercher l'ombre rapprochée des murs, et qui chassait des rues désertes toute figure humaine, sonner tout tremblant à la petite porte du couvent de ma sœur. La porte s'ouvrit comme d'elle-même et j'entraï, sans avoir vu personne, par une allée qui débouche dans la cour. Personne non plus ; tout le monde faisait la sieste dans les cellules. Une main de tourière assoupie m'avait apparemment tiré d'en haut le verrou de la porte grillée. J'étais heureux de cette solitude complète ; une voix m'aurait brisé le cœur ; une figure quelconque se serait interposée entre l'image de ma sœur et moi. Je regardais en liberté et en paix ces murs qui l'avaient enfermée, ces pavés qu'elle avait foulés, cette longue allée de cyprès qu'elle avait comptés si souvent en pensant à moi, cette fontaine qui bouillonnait sous le cloître et dont le murmure l'avait éveillée ou assoupie trois ans ! La cour étincelante de soleil, et dont les dalles laissaient passer de longues herbes et des giroflées jaunes entre

les interstices des pierres, avait l'air d'un *campo santo* abandonné aux végétations incultes du Midi.

Le bruit de mes pas sur les pierres n'attira personne dans cette cour déserte, ne fit ouvrir aucune persienne aux fenêtres. Je ne savais à qui m'adresser pour parler à la supérieure et lui demander à visiter les restes de ma sœur et à emporter ses reliques. La tourière dormait apparemment, comme les autres habitants de ce cloître endormi. Je m'enhardis, en attendant un mouvement ou une voix, à jeter les yeux sur la partie ouverte du cloître, sur la fontaine, sur la cour, sur les jardins que n'animait le bruit d'aucune bêche, et à faire quelques pas dans l'enclos. J'aperçus enfin, à l'extrémité du cloître, une grande porte entrouverte ; c'était celle de la chapelle du monastère, dont ma sœur m'avait souvent parlé. Je pensai qu'une religieuse en méditation dans la chapelle avait sans doute laissé cette porte sans la refermer derrière elle, que le bruit de mes pas l'arracherait à ses pieuses pratiques, et qu'elle viendrait m'indiquer la personne du couvent à laquelle je devais m'adresser. Je fis quelques pas sous le cloître ; je trempai en passant ma main dans l'eau du bassin qui avait tant d'années rafraîchi le front de Clotilde, j'en bus une pleine main en mémoire d'elle ; je poussai le battant de la porte et j'entrai en faisant exprès résonner mes pas sous le petit dôme consacré aux dévotions des recluses. Je croyais que ce bruit ferait retourner l'une d'entre elles ; mais il n'y avait personne dans les bancs. Leurs places étaient marquées par des livres de prières laissés sur la dernière étagère de leur prie-Dieu. Un petit autel au fond, décoré de fleurs artificielles plantées dans des urnes de marbre peint en or, deux ou trois tableaux de dévotion enfermés et encadrés de bois noir contre des murailles blanchies à la chaux, une balustrade de cyprès moulée séparant le chœur du reste de l'édifice, un pavé de grandes dalles dont quelques-unes étaient sculptées en bosse avec des armoiries et des figures, dont les autres ne portaient qu'une large croix carrée dessinée sur la pierre, avec un nom et une date en bas ; voilà tout. Deux rayons de soleil tombant d'aplomb par les vitraux d'un petit dôme au-dessus de l'autel traversaient perpendiculairement le fond de l'enceinte, comme deux gerbes d'eau, venaient frapper les dalles au pied de la balustrade, et rejaillissaient en lumière éblouissante à mes pieds sur une de ces sculptures. C'est à cette clarté de ciel, c'est à la lueur de ce cierge éternel, comme tu l'appelles dans tes vers, que je lus le nom de Clotilde et la date de sa mort. Je me précipitai d'abord pour embrasser de mes deux bras ce lit de lumière où elle reposait, où le soleil semblait ainsi la chercher pour la ranimer. Ce ne fut que plus tard et après avoir prononcé mille fois son nom, pleuré et prié sur sa tombe, que je m'aperçus d'une différence qui ne m'avait pas frappé d'abord entre cette dalle et celles qui recouvraient les autres cercueils dont la chapelle semblait pavée. Elle était de marbre,

et il y avait au sommet une poignée de fleurs encore odorantes, et qui semblaient souvent renouvelées. Je ne fis pas grande attention à cette distinction de culte entre les cercueils, et je restai agenouillé je ne sais combien de temps sur la dalle, les coudes appuyés sur la balustrade du chœur, et le visage noyé dans mes mains.

Tu sais que je ne suis pas ce qu'on appelle dévot ; mais quand on a sur les genoux le cercueil de l'être qu'on aime le plus en ce monde, sur la tête un rayon du soleil couchant, et devant sa pensée le problème terrible de l'éternelle séparation ou de l'éternelle réunion, on ne le résout pas par le raisonnement, on le résout par le cœur, mon ami : on aime, on pleure, on se fie à son amour et à ses larmes. Tout homme alors prend malgré lui la superstition de sa tendresse. S'il ne sent rien, il ne croit rien ; s'il sent tout, il croit tout. J'étais anéanti dans la vision de l'immortalité où je revoyais ma sœur, comme si elle eût fait partie de ces rayons ; je lui parlais comme si elle m'avait répondu dans cet écho de ma respiration, dans ce vide de marbres sonores. Combien de minutes ou d'heures s'écoulèrent ainsi ? Je ne le sais pas. Je crois que j'y serais encore sans ce que je vais te dire.

(Mais, grand Dieu ! je n'ai pas commencé, et voilà un volume ! Que vas-tu penser de ma loquacité ? Pense tout ce que tu voudras ; il faut que je retrace pour moi, sinon pour toi, cette heure autour de laquelle dès aujourd'hui, et pour jamais, vont graviter toutes les heures qui me restent à vivre.)

J'entendis un léger gémissement de gonds à la porte ; je crus que c'était le vent de l'*Ave Maria* qui se lève au soleil couchant, et qui fait battre les volets dans la solitude des rues de Rome ; je ne me retournai pas. J'entendis un frôlement d'étoffe contre le mur ; je crus que c'étaient les plis d'un des rideaux des fenêtres qui balayaient les vitres ; je ne relevai pas la tête. J'entendis des pieds légers, mais lents et mesurés, qui semblaient s'avancer en hésitant vers le banc de bois dont la planche supérieure, celle où l'on joint les mains, cachait sans doute à la personne qui venait prier ma tête inclinée plus bas sur la balustrade du chœur. Je passai mes doigts sur mes yeux pour y faire rentrer mes larmes, j'écartai mes cheveux qui me couvraient le front, et je me levai en retournant mon visage vers la porte du côté où j'avais cru entendre les pas !

Ah ! mon ami, ce ne fut qu'un éclair, une vision, une hallucination, tout ce que tu voudras ; mais je vivrais mille et mille années, et je tiendrais le pinceau de Raphaël, le ciseau de Canova, le clavier de Rossini, la plume de Pétrarque, et j'écrirais, je chanterais, je peindrais, je sculpterais ma pensée pendant des milliers d'heures, que je n'essayerais pas d'égaliser jamais ce que je vis dans ce rayon !

Une jeune figure d'environ seize ans, toute vêtue de noir, comme un cyprès qui sort d'un pavé de marbre, grand, souple, élancé sur sa base,

les épaules transparentes à travers un filet de sombres dentelles, les bras arrondis, la taille ondulée et déjà demi-pleine, faisant éclater l'enveloppe de soie qui se collait aux lignes de son corps, comme le tissu de lierre déchiré çà et là par la blancheur du marbre qui se colle aux genoux et aux hanches d'une statue, dans le jardin Pamphili, la tête un peu inclinée, les mains jointes par ses doigts entrelacés sur ses genoux autour d'un de ces gros bouquets de toutes nuances que les paysannes d'Albano viennent vendre à Rome, et qu'elles nattent en mosaïque de fleurs ; des cheveux rattachés en deux ou trois grosses boucles sur sa tête par deux longues épingles semblables à des stylets à manches de perles. Ces cheveux blonds frappés du soleil rejaillissaient aux yeux en véritables éblouissements métalliques de gerbes d'or. Quant au visage, je n'essaye pas ; j'effacerais autant de mots que j'en écrirais pour peindre l'inexprimable ; d'ailleurs, il y avait autour de tous les traits, de toutes les lignes, de toutes les teintes de la peau, de toutes les expressions de la physionomie, une atmosphère et comme un rejaillissement d'âme, de jeunesse, de vie, de splendeur, tel qu'on ne voyait pas ces traits, ou qu'on ne les voyait qu'à travers un éblouissement, comme on ne voit le fer rouge qu'à travers sa vapeur ignée dans la fournaise. Ce visage, transpercé de part en part par la lumière, tant la carnation en est limpide, se confondait si complètement avec les rayons par la transparence et la couleur blanche et rose du front et des joues, qu'on ne pouvait dire ce qui était du soleil et ce qui était de la femme : où commençait, où finissait le rayon du ciel et la créature céleste. C'était, si tu veux, une incarnation de la lumière, une transfiguration des rayons du soleil en visage de femme, une ombre de visage entrevue au fond d'un arc-en-ciel de feux ! Mais, bah ! efface tout cela, ou ne le lis pas ; c'était ce que tu as rêvé peut-être dans l'heure la plus amoureuse de tes inspirations pour fondre d'un regard un cœur insensible dans un cœur d'homme ! Ce que tu n'as jamais pu dire ; ce que Raphaël a entrevu dans ses dernières touches, quand il devenait plus homme et moins mystique ; un visage entre la Vierge et la Fornarina, divin par la beauté, féminin par l'amour ! de ces yeux qui, s'ils vous regardaient jamais, attireraient votre âme tout entière sur vos yeux et sur vos lèvres, et la consumeraient dans un éclair ! Efface encore, ce n'est pas cela, car l'éclair foudroie, et ce visage enlève et attire. Ce n'est pas la foudre, non, c'est plutôt l'évaporation soudaine de l'âme vers la divinité de l'attrait... Tiens ! je brise ma plume, je maudis les mots ; ce n'est rien de tout cela ! c'est tout cela, et puis encore, après tout cela, c'est elle ! Prends que je n'ai rien dit.

J'eus le temps (si le temps existe devant une pareille apparition, et je crois que non), mais enfin, j'eus ce qu'on appelle le temps de regarder de tous mes yeux extérieurs et intérieurs la ravissante figure qui s'avavançait nonchalamment, les bras pendants, les regards baissés sur le pavé de la

chapelle. Les statues de pierre qui étaient dans les niches derrière l'autel n'étaient pas plus de pierre que moi. Je ne crois pas que ma respiration seulement eût soulevé une fois mon sein depuis que mon regard était attaché sur elle. J'aurais voulu qu'elle avançât toujours et n'approchât jamais. Il me semblait qu'elle portait ma vie, et que le premier cri, le premier geste, allaient faire tout disparaître et la briser dans sa fuite !

Soit qu'elle fût trop absorbée dans sa pensée, soit que le rayon qui tombait d'aplomb du dôme à jour du petit cloître, et qui rejaillissait sur l'or et sur le marbre de l'autel, éblouît ses yeux, elle ne me voyait pas encore, bien qu'elle ne fût plus qu'à six pas de moi. Sans relever la tête, arrivée au bord de la pierre du tombeau de ma sœur, elle s'agenouilla. Elle déposa doucement le gros bouquet qu'elle portait dans ses mains sur le marbre, comme si elle eût craint que le bruit de ces feuilles de roses posées sur un cercueil ne réveillât la morte endormie. Puis elle resta un moment immobile et en silence, regardant la pierre et remuant légèrement ses lèvres, où je crus saisir le nom de notre chère Clotilde.

Je ne puis te dire ce qui se passa en moi en voyant que je ne sais quelle parenté funèbre existait entre cette âme revêtue d'un corps céleste et la mienne, et qu'avant de nous être entrevus, un sentiment commun nous unissait dans ce culte de ma sœur. « Serait-ce, me disais-je en moi-même, cette Régina dont Clotilde fut si aimée ? Mais Clotilde m'avait écrit, peu de temps avant sa mort, qu'elle avait perdu sa Régina, et qu'elle allait se marier avant peu au prince ***. » Or la charmante figure n'avait rien du costume d'une femme. Ses cheveux nus, sa robe noire, nouée sans aucun ornement, autour du cou, étaient le costume en usage aux jeunes filles romaines. Ce ne pouvait être Régina !...

Au moment où je me demandais ainsi : « Qui peut-elle être ? » elle se releva sur un genou en relevant aussi la tête pour saluer l'autel avant de se retirer ; elle m'aperçut. Elle ne jeta point de cri ; ses yeux restèrent fixes, ses lèvres entrouvertes, ses bras tendus vers moi, comme ceux d'une somnambule ; la pâleur du marbre se répandit sur ses traits, ses bras retombèrent le long de son corps, sa tête s'inclina, ses jambes fléchirent, et elle glissa sur ses genoux, assise, la main gauche appuyée sur la pierre de Clotilde pour se soutenir, et continuant à me regarder. Je m'élançai et je la soutins dans mes bras. Que te dirai-je de ce qui se passa en moi, quand je sentis le poids léger de cette femme non évanouie, mais affaissée sur mon cœur ?

Je n'eus que le temps de l'emporter vers le grand air ; ce ne fut qu'un éblouissement ; elle reprit à l'instant la couleur, le mouvement, la parole. Elle se dégagea sans colère et sans brusque soubresaut de mes bras, comme si elle s'y était sentie à sa place. Elle regarda la pierre de Clotilde, puis moi, puis la pierre encore, puis moi de nouveau. On eût dit d'un peintre qui confronte un modèle avec un portrait, puis, tout à coup,

s'élançant, du cœur, des yeux et du geste, vers mon visage : « Ô Clotilde, c'est lui, car c'est toi ! » dit-elle ; puis, avec une volubilité enfantine et balbutiante : N'est-ce pas, monsieur, que vous êtes bien lui ? Eh bien, moi, je suis elle, je suis Régina ! Je suis son amie, sa sœur, sa fille sur la terre ! Vous le voyez, je vis encore d'elle, avec elle et pour elle ! Quand je cueille deux fleurs, il y en a une pour mes cheveux et une pour son cercueil ! Est-ce que vous ne me reconnaissez pas comme je vous aie tout de suite reconnu, vous ? Mais vous ne m'avez pas fait peur : oh ! non ; son fantôme ne m'effrayerait pas ! Je me sens aussi tranquille à présent et aussi accoutumée avec vous que si vous étiez mon frère et moi votre sœur !

– Oh ! quels noms, mademoiselle, m'écriai-je, vous me permettez là de vous donner ! Frère, sœur, ami !

– Appelez-moi Régina, de grâce ! me dit-elle en joignant ses deux mains comme pour me supplier, je croirai mieux que c'est Clotilde. Elle ne m'appelait pas mademoiselle, elle ! Moi, je ne vous dirai plus monsieur, mais je vous appellerai *Saluce* !

– Oh ! Régina, lui dis-je en l'asseyant sur un des bancs du cloître et en tombant à mon tour à genoux devant elle ; quoi, c'est vous ? C'est vous qui m'attendiez à la place de ma sœur ?

– Oh ! je ne vous attendais pas, je vous invoquais, reprit-elle en me prenant les mains dans les siennes avec cette confiance naïve d'un enfant qui n'hésite jamais entre une décence et un premier mouvement ; oui, vous ne savez pas, mais elle le sait, elle ! (En montrant d'un doigt étendu la pierre funèbre.) Je vous invoquais tous les jours, là, sur cette pierre ! Je disais à Clotilde : « Si tu veux que je vive, renvoie-moi ton image et ton cœur dans l'image et le cœur de ce frère que tu aimais tant ! qui te ressemblait tant ! » Et elle me répondait, ajouta-t-elle avec un geste d'affirmation surhumain : « Oui. » Elle me répondait : quelque chose me disait qu'elle ressusciterait pour moi en vous, et que de son tombeau, là, comme vous êtes sorti, sortiraient son image et son amitié pour moi, sous les traits et sous le nom de son cher *Saluce* !... Est-ce vrai ? Me trompait-elle en me le promettant ? Serez-vous un ami comme elle était pour moi ?

– Oh ! c'est maintenant moi qui crois au miracle, Régina ! m'écriai-je. Un ami, un frère, un... !

– Taisez-vous ! me dit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres et en couvrant sa physionomie rayonnante d'un voile qui sembla tout éteindre sur ses traits. Je suis mariée !... Je suis princesse ***. Ils le disent du moins dans Rome, mais mon cœur ne me le dit pas. Depuis Clotilde, je ne l'ai donné à personne ; je l'ai gardé à moi toute seule, voyez-vous, pour le rendre à celui seul pour qui elle le voulait ! C'est elle qui vous a dit de venir, enfin, n'est-ce pas ?

« Enfin, mille choses vives, naïves, enfantines, étourdies, soudaines, inattendues, enivrantes, qu'une jeune fille de ton côté des Alpes ne dirait pas en dix mois, quand même elle les penserait ! C'est moi qui étais interdit ! C'est elle qui me rassurait, qui me suppliait, qui me familiarisait à elle, comme si j'avais été simplement une sœur retrouvée, une sœur plus âgée qu'elle, et devant laquelle elle aurait eu à la fois les élans de la tendresse et les puérilités de l'enfance !

Et tout cela sortait d'un regard où le ciel étincelait sur une rosée de larmes de joie ; d'un cœur que je voyais battre sous sa légère robe de soie, et dont les battements m'auraient compté, sans que je les sentisse, les heures de l'éternité !

Oh ! je m'arrête ! Je ne puis plus écrire ; je ne puis qu'ouvrir ma fenêtre, lever les yeux vers ces étoiles d'où ma sœur m'a envoyé ce divin rayon sur ma vie, et regarder couler le Tibre, qui n'a jamais emporté un pareil éblouissement des yeux d'un mortel dans le scintillement de ses flots ! Je te dirai une autre fois ce que je répondis.

P.S. Il suffit que tu saches que cette conversation dans le jardin du cloître, les yeux sur la tombe de son amie et de ma sœur, dans ce silence lumineux du milieu du jour, dura sans être interrompue jusqu'à l'*Ave Maria* ; que sa nourrice, qui la cherchait vainement dans les jardins, vint enfin la trouver assise à côté de moi sur le banc ; qu'elle me mena en bondissant vers cette femme qui l'adore, en me poussant dans ses bras, en battant des mains et en lui criant : "C'est lui !" qu'elle me présenta à sa grand-mère infirme, par qui je fus accueilli comme un fils ; qu'elle me mena dans la cellule de ma pauvre sœur, devenue aujourd'hui la sienne, et toute tapissée de ses souvenirs ; qu'elle se jeta à genoux devant un portrait de Clotilde suspendu au pied de son lit, et qu'elle lui dit en le voilant : "Je n'ai plus besoin de toi ; j'ai ton image vivante. Il est là ! J'y suis ! regarde-nous ! Nous allons nous aimer comme autrefois, en ton nom !"

Qu'enfin elle me raconta, avec des larmes de dépit et un air d'incrédulité, son mariage, qui ne paraissait pas l'alarmer sérieusement sur son avenir ; que je passai la soirée entre la grand-mère, la nourrice et elle, dans le jardin du couvent et sur la terrasse, à parler de Clotilde ; que la porte du couvent-me sera ouverte tous les jours pour aller librement m'entretenir de ma sœur ; que je fais partie de la famille, comme si leur chère Clotilde avait véritablement ressuscité en moi pour elles ! que j'ai les yeux éblouis, l'âme ivre, le cœur noyé de sensations ! que j'ai plus vécu dans cette soirée que dans les vingt-trois années de ma vie, et que si Dieu me disait de choisir entre un siècle à mon choix, sans elle, et la minute où j'ai vu Régina s'avancer, le bouquet funèbre à la main, vers la pierre de ma sœur, puis relever son visage vers moi dans un rayon de soleil, je

n'hésiterais pas, mon ami, je prendrais la minute ! Elle contient plus de délire qu'une éternité ! Adieu, adieu, adieu ! »

Deuxième lettre

Rome.

Garde-moi ces lettres ; elles me seront une trace de ma vie qui court maintenant si vite, si nous nous revoyons jamais.

Depuis que je t'ai écrit ma rencontre avec l'amie de Clotilde, nous nous voyons tous les jours deux fois. Le matin quand tout repose, pendant la sieste de midi, dans la Longara, je passe à une-heure convenue sous les fenêtres d'une petite aile déserte du couvent au-dessus de la porte. Il y a là un belvédère à jour dont le temps a dégradé une partie du treillis de bois qui empêchait autrefois les novices d'être aperçues des passants quand elles respiraient le frais. Régina, qui y vient seule et librement par le corridor de sa cellule, a élargi un peu avec ses belles mains la brèche du treillis. Elle en a fait une véritable petite lucarne, où elle passe à demi sa tête tout encadrée des lierres et des liserons entrelacés au treillage. Elle connaît mon pas dans la rue, elle passe son bras par l'ouverture, et laisse tomber une poignée de fleurs ou seulement une feuille sèche, un grain de sable, sur ma tête ; Je m'arrête, elle regarde si j'ai ramassé, je passe de l'autre côté de la rue, je distingue ses beaux yeux ouverts, semblables à deux urnes bleues de plus dans la tapisserie des fleurs grimpantes ; j'entrevois ses cheveux dorés comme les filaments d'une plante inconnue ; nous nous regardons, immobiles, en remuant seulement les lèvres, pleines de mots muets, de confidences et de sourires emportés par le vent. Nous restons ainsi jusqu'à ce qu'une persienne importune vienne à s'ouvrir dans la façade de quelque maison voisine, ou jusqu'à ce que j'entende le pas rare d'un passant retentir à une des extrémités de la rue. Alors elle se retire, je continue mon chemin, et je rentre dans le palais de mon père avec une provision d'ivresse pour tout le jour.

Le soir, à l'heure où les Romains sortent en calèche pour les théâtres, le *Corso*, les *conversazioni*, où je ne vais plus, je suis admis par la tourière, comme un parent de la famille, dans l'appartement de la princesse, qui ne subit qu'à moitié les règles claustrales. Je trouve Régina qui m'attend sous le cloître, auprès de la fontaine ; je lui baise les mains avec le respect d'un étranger pour une femme et avec la douce familiarité d'un frère. Elle me conduit au pied du canapé de sa grand-mère ; nous causons en paix et en pleine liberté devant cette femme âgée, qui semble rajeunir à nos folles joies d'enfants heureux. Seulement elle jette quelquefois un long regard de tristesse sur Régina et sur moi, puis elle regarde à la pendule et semble penser sans nous le dire : « Combien de temps durera

ce bonheur ? Combien y a-t-il d'heures dans deux ans ? Car c'est dans deux ans que le prince *** doit lui enlever sa petite-fille devenue sa femme. »

Quand Régina s'aperçoit de cette inquiétude et devine la pensée de sa grand-mère, elle se lève sur la pointe des pieds et arrête l'aiguille sur le cadran en regardant la comtesse Livia. « Non, non, dit-elle avec cette charmante moue italienne des lèvres d'enfant, non, grand-mère, ne pensez pas à cela ! Je vous dis que cela ne viendra jamais ! Ce vilain prince, ne m'en parlez pas ; il me fait haïr mon nom ! Je suis Régina ; je ne suis pas sa princesse ! je ne le serai pas ! Je me moque de ses *sbirri* ; mon cœur est à moi, je le donnerai à qui je veux ! » Et elle me regarde d'un air d'intelligence et en souriant comme si, en effet, en arrêtant l'aiguille, la capricieuse avait arrêté le temps !

(Il manque ici sept ou huit lettres de Saluce dans lesquelles il me racontait les scènes monotones de son bonheur, et les développements de la passion des deux amants.)

Dixième lettre

Rome.

Tu connais la villa Pamphili. Tu te souviens peut-être qu'un jour nous y allâmes ensemble au mois d'avril, et qu'en regardant au bout des grands pins la pente de gazon qui descend vers la chaumière et qui se termine dans la plaine voilée de brumes, que transpercent seulement les arches jaunes de travertin des aqueducs en ruine, tu me disais : « C'est trop beau pour l'homme ! Il n'y a que l'amour qui soit digne d'habiter là ! »

Eh bien, prophète ! cela n'est pas trop beau ; l'amour y est venu, et il a mille fois encore embelli ces scènes mélancoliques de la ville que tu appelais le jardin de l'infini !

Nous y venons souvent à la chute du soleil dans la Méditerranée, pendant que les Romains et les étrangers courent au Corso entre deux murs qui se renvoient à poussière. Comme la princesse *** est censée habiter le couvent, la comtesse Livia ne la promène que dans les lieux déserts, à Albano, à Tivoli, à Frascati, aux monuments, aux jardins de Dioclétien, au tombeau de Cecilia Metella, dans la campagne de la Sabine, ici, partout où il n'y a qu'elle et moi. Comme je suis peu connu à Rome, je passe, quand on nous rencontre, pour un neveu de la comtesse Livia, venu de Sicile pour servir de bras à sa tante. Mes cheveux noirs et mes traits du Midi rendent la version vraisemblable.

Ce soir donc, nous avons laissé la vieille comtesse et la nourrice dans la calèche, sur le boulingrin de l'entrée de la villa, et nous nous sommes enfoncés, comme à l'ordinaire, Régina et moi, dans les longues allées de lauriers qui descendent à perte de vue du plateau de la ville vers la vallée. Nous étions, à cette heure que les Italiens trouvent dangereuse, les seuls habitants de ces vastes salles de verdure. Les longues murailles d'ombrages que forment les haies épaisses des lauriers taillés, les coudes des allées, les statues, les conques, les perspectives de marbre qui en interrompent de distance en distance l'uniformité, nous dérobaient à tous les regards. Nous étions plongés dans cet isolement et dans cette sécurité du bonheur qui fait croire que deux êtres qui s'aiment sont les seules créatures animées, les seuls points sensibles de toute la nature. Nous nous hâtions d'avancer le plus loin possible dans ces labyrinthes, pour qu'aucun autre œil que les yeux du firmament, ces étoiles qui allaient se lever, ne pussent tomber sur nous. Régina cueillait dans les gazons les fleurs d'automne, et venait me les confier en gerbes pour les rapporter à la voiture et pour en embaumer, le soir, la terrasse de sa chambre. Mes mains en étaient embarrassées. Elle courait devant moi ; elle faisait envoler les merles déjà endormis qui traversaient les allées en sifflant et en rasant ses mains étendues de leurs ailes bleues. Les teintes roses des vapeurs du soir, qui flottaient sur l'horizon du côté de la mer, se réverbéraient sur son front, sur son cou, sur ses mains, comme un fard céleste versé du haut du ciel sur la plus divine forme de la nature. Ses cheveux, qu'elle relevait et qui se dénouaient sans cesse par la course, retombaient en tresses trempées de rosée sur sa joue et sur ses épaules. On eût dit qu'elle sortait d'un de ces bains de Diane dont les ondes murmuraient dans les canaux à ses pieds. Jamais encore je ne l'avais vue si belle, et jamais sans doute ces jardins n'avaient été foulés par une plus radieuse image de la joie, de la jeunesse et de l'amour. Je ne comprenais pas, en la regardant, que la douleur osât jamais jeter son ombre sur un pareil front. Elle me semblait inviolable au malheur comme à la mort. Quand elle était lasse, elle se suspendait par ses deux mains à mon bras déjà chargé de ses fleurs, et s'y appuyait en exagérant le léger poids de son corps, pour me faire mieux sentir qu'elle était là, et pour sentir mieux elle-même l'appui que je lui prêtais. Elle s'amusait à traîner par moments ses pas, comme si elle eût été trop essoufflée pour marcher si vite ; puis tout à coup elle abandonnait mon bras avec des éclats de doux rire et des défis de l'atteindre, et s'élançait en bondissant devant moi sur le sable des allées.

Puis elle se laissait dépasser, et me priait alors, en feignant de bouder, de l'attendre. Puis elle se rapprochait, les mains jointes sur sa robe, dans l'attitude de la langueur qui rêve, en me regardant et en paraissant rouler quelque image importune dans sa pensée. Puis elle relevait et secouait

tout à coup la tête dans un mouvement de fougue et d'impatience, et s'écriait : « Non ! je ne veux pas y penser, Saluce ; nous avons deux ans ainsi devant nous !

– Mais comprends-tu, lui disais-je, ce que sera pour nous la vie séparés l'un de l'autre, après deux ans de cette félicité surhumaine !

– Il y a une Clotilde au ciel, me répondait-elle alors en me montrant du doigt levé une des étoiles qu'on commençait à voir poindre dans le firmament, entre les larges parasols verts des pins d'Italie. Celle qui nous a réunis saura bien nous protéger encore.

– Penses-tu à ce que doit être pour moi la solitude du palais de mon père, après des soirées passées toutes ainsi ? Oh ! pourquoi, si Clotilde devait protéger cet amour, a-t-elle laissé s'interposer, entre son amie et son frère, l'ombre menaçante de cet homme, qui réclamera un jour, au nom de la loi, ce que le cœur et la volonté ne lui ont jamais donné ?

– Le prince *** en ce moment n'habite pas Rome. Il voyage en Angleterre et en Amérique pour étudier les améliorations agricoles à introduire dans ses domaines de l'État romain. »

Treizième lettre

« Rome.

Les jours et les mois passent, et rien n'a changé dans ma félicité. Voilà pourquoi je ne t'écris que si rarement ; j'ai peur de t'ennuyer de bonheur. J'habite depuis quelques semaines la même maison que Régina et sa grand-mère à Tivoli.

Les médecins ont conseillé à la comtesse Livia de respirer, pour se fortifier, l'air pur et vif des collines. Elle a loué pour quelques jours le palais ***, à Tivoli. Elle m'a permis de louer moi-même un petit appartement au-dessus du sien dans le même palais. De ma fenêtre je vois le balcon de Régina, où sa grand-mère s'assoit à l'ombre tout le jour, dès que le soleil a tourné l'angle du palais. Tu connais Tivoli. Nous sommes sur le dernier gradin de la colline, dominant le temple de la Sibylle, les grottes, les cascates, et cette vallée d'où le murmure et la fumée des eaux s'élèvent confondus avec les arcs-en-ciel tournoyants dans les vapeurs ! Avions-nous besoin de ce vertige de plus pour donner le vertige éternel à nos âmes ?...

Je vois d'ici le plateau opposé de l'autre côté de la vallée des eaux, avec les chênes-verts, les roches grises entrelacées de figuiers, et l'ermitage des Franciscains, qui fut autrefois la maison d'Horace, et où tu écrivis un jour tes premiers vers ! Ce souvenir de toi, au milieu de mon bonheur, le complète. Je me figure que tu es encore là, me regardant et te réjouissant avec moi de ce que la fortune m'a donné pour théâtre de mon amour un des plus divins séjours de la terre. Quand l'âme est pleine, elle a

besoin de se répandre autour d'elle, dans une nature aussi splendide que ses pensées. La nature est la décoration de la vie. Vie plus heureuse, décoration plus belle, jamais ! »

Quatorzième lettre

« Rome.

Le bonheur était trop complet pour être durable... C'est ta pitié maintenant qu'il me faut. La comtesse Livia a reçu du gouvernement l'ordre de rentrer à Rome, d'observer la vie cloîtrée du couvent avec sa petite-fille, ou de la laisser seule au couvent jusqu'au retour du prince ***, qui réclamera sa femme. Cela vient des amis du prince, qui ont été informés et qui se sont plaints des assiduités d'un étranger dans la famille. Les ordres de police ici sont absolus ; il a fallu obéir. La comtesse a quitté Tivoli ; elle est rentrée dans son palais à Rome, afin d'avoir la liberté de réclamer et de faire agir ses amis auprès du gouvernement. Régina est enfermée seule avec la nourrice dans l'enceinte du couvent. Je suis parti ostensiblement pour Florence, d'après ses conseils, pour enlever tout prétexte d'accusation et de réclusion contre Régina et la comtesse. Mais, arrivé à Terni, j'ai fait poursuivre de nuit à ma calèche la route de Florence ; un jeune Napolitain de mes amis, qui va à Paris, y a pris ma place. Je suis revenu seul et sous un autre nom à Rome. Je ne suis pas rentré dans la ville, pour que mon palais vide trompât la surveillance du gouvernement. Je vis caché dans une maison de jardinier, hors des murs, du côté de Saint-Paul, sur un chemin de traverse, chez le frère de la nourrice de Régina. J'ai une chambre dont la fenêtre ouvre sur la campagne, et qui me permet de jouir de la vue du verger, des prairies, sans être aperçu du chemin. J'ai des livres, du papier, des armes : je ne sors que la nuit, enveloppé d'un de ces grands manteaux bruns qui recouvrent les paysans romains, avec un large chapeau de feutre sur la tête. On me confond à la porte de Rome avec les marchands de bœufs de la Sabine ou avec les vigneron de Velletri ; j'entre et je sors sans soupçon, pour aller me glisser sous les murs de la Longara. À un signal de mes souliers ferrés sur le pavé, un flambeau brille à travers le treillis de bois, une main passe, un fil armé d'un crochet de plomb descend contre le mur : j'y prends un billet de Régina, j'y suspends un billet de moi, j'entends un soupir ou mon nom prononcé à voix basse, je couvre de baisers le papier avant de le laisser remonter, je m'éloigne au moindre bruit, j'emporte mon trésor, je le lis à la clarté de la lune ou des lampes qui brûlent dans les niches des madones, je ressorts par une autre porte de Rome, je regagne à travers les champs mon asile, je passe la nuit et le jour à relire, à étudier, à interpréter les lettres de Régina. Le prince ***, dit-elle, est en route pour revenir en Italie. Sa grand-mère passe sa vie

dans les transes et dans les larmes. Elle est décidée à protester contre le consentement imprévu qu'elle a donné à cette union, sous l'empire de la domination et de la peur. Elle se prêtera à tout pour empêcher le malheur et l'enlèvement de sa petite-fille. Elle a mis dans ses intérêts, à force d'argent et de supplications, une partie de la famille et des personnes influentes dans le gouvernement. L'opinion est partagée. Elle plaidera, elle se jettera aux pieds du cardinal ***. Elle a pris en horreur le tuteur de Régina et le prince ***. Régina jure, dans toutes ses lettres, qu'elle se réfugierait plutôt dans la tombe de Clotilde que de se laisser livrer à un homme que son cœur repousse, et que de reprendre une vie qu'elle m'a donnée avant même de m'avoir connu. Les choses en sont là, elles ne peuvent durer longtemps ainsi.

Oh ! que n'es-tu là pour me conseiller et pour m'entraîner peut-être ! Je sens que je vais jouer mille fois plus que ma vie : la vie et la réputation de Régina ! Mais je n'ai pour conseil que le délire dont je suis nuit et jour possédé ! Ah ! il vient des jours où le délire est la seule inspiration possible !

Je t'écrirai avant peu de jours, si je suis encore libre ou vivant. »...

XXV

Cette lettre avait été la dernière avant la catastrophe qui avait jeté Saluce au château Saint-Ange et la comtesse avec Régina en France. Voici comment : ce drame d'amour s'était dénoué comme ils se dénouent tous par des déchirements et par des larmes. Régina me raconta tous les détails que Saluce, prisonnier alors, ne pouvait plus m'écrire.

XXVI

Saluce, par l'intermédiaire du frère de la nourrice de Régina, était parvenu à mettre dans ses intérêts un pauvre jardinier du Transtevère, leur parent, qui cultivait un petit jardin de légumes et d'arbres fruitiers sous la muraille même de la ville, qui servait d'enceinte à l'enclos du couvent de la Longara. Le gouvernement ayant ordonné à la comtesse Livia de se retirer dans ses terres des Abruzzes, ou de se confiner dans le cloître avec sa petite fille, la comtesse, secrètement d'accord avec Saluce et Régina, partit pour les Abruzzes. Régina, à qui toute communication hors du couvent était désormais sévèrement interdite, fut avertie de se préparer à rentrer dans la domination et dans la maison du prince aussitôt qu'il serait arrivé. On peut juger, d'après l'énergie et l'indomptable caprice de ce caractère, ce qu'elle dut éprouver de douleur, de répulsion et de colère en se voyant réduite à sacrifier à la fois sa grand-mère, Clotilde, Saluce, sa liberté, sa mémoire, son amour, dans une même immolation d'elle-même ! Elle écrivit par l'entremise de sa nourrice à Saluce ces deux mots : « Ou la fuite, ou la mort, avant le jour qui m'arracherait à toi ! »

Ce jour approchait. Le prince *** était arrivé. Il n'avait pas demandé encore à voir la princesse. Il délibérait avec ses amis du gouvernement sur le moyen d'amener par la douceur et par la temporisation à l'obéissance cette imagination d'enfant révoltée. Saluce en fut informé. Il résolut de profiter de ce moment d'indécision du prince pour soustraire Régina à une tyrannie qu'elle redoutait plus que le poignard.

XXVII

Saluce se procura successivement, et sans qu'on pût remarquer leur accumulation dans le même jardin, quatre ou cinq de ces longues échelles de bois léger dont les jardiniers d'Italie se servent pour tailler les ceps de vigne, et pour cueillir les raisins des pampres enlacés et suspendus à l'extrémité des branches sur les plus hauts peupliers. Il les démonta, il en mit à part les échelons ; il ajusta et relia les montants avec de fortes cordes, et il en reconstruisit une échelle légère, solide, maniable, à l'aide de laquelle il pouvait atteindre jusqu'à la hauteur du rempart. Ce travail terminé, il fit avertir Régina, par le frère de sa nourrice, qu'il serait la nuit suivante, après que la lune serait couchée, dans la chapelle auprès du tombeau de sa sœur, et qu'elle trouverait la liberté là où il avait trouvé l'amour de sa vie.

Aidé du jardinier et du frère de la nourrice dont il avait acheté à prix d'or la complicité et le silence, à l'heure dite il monta sur le rempart, tira l'échelle à lui, la fit glisser au pied du mur dans l'allée de cyprès du couvent, descendit, se glissa dans la chapelle, y trouva Régina et la nourrice, leur fit franchir la muraille comme lui-même l'avait franchie, et laissa ses deux complices retirer, démolir l'échelle, et détruire ainsi toute trace d'escalade et de rapt dans le jardin du complaisant Transtévérin. Une de ces petites voitures de paysan romain, formée de deux arceaux de bois recourbé, et voilée contre le soleil d'un lambeau de toile, les attendait dans la cour du frère de la nourrice de Régina. Un vigoureux cheval sauvage des marais Pontins, acheté d'avance par Saluce, était attelé à cette charrette. Régina dépouilla ses habits de soie et prit le costume de laine d'une des nièces de sa nourrice. Saluce était couvert de son costume romain et de son manteau de laine brune. Il portait aux jambes les souliers à semelles de bois et les guêtres de cuir noir des paysans de la campagne Sabine. Il avait deux fusils et une espingole chargés jusqu'à la gueule, dans la paille de la

charrette, sous ses pieds. Les fugitifs, accompagnés seulement de la nourrice, prirent, quatre heures avant le jour, la route des montagnes, en suivant le plus possible les chemins les moins fréquentés. Grâce à la vigueur du cheval, ils arrivèrent le soir du lendemain à la résidence de la comtesse Livia. La comtesse, qui les attendait à toute heure, ne perdit pas un instant à jouir du retour de sa fille. Elle avait tout préparé pour l'éventualité de sa fuite. Une felouque espagnole, nolisée par les soins de son *fattore*, attendait leurs ordres à Gaète. Ils s'y rendirent le lendemain et s'embarquèrent pour Gênes, où la comtesse avait averti par lettre son banquier de lui préparer de l'or, une voiture et un courrier.

Les adieux de Régina et de Saluce, en se séparant des deux fugitives délivrées, ne furent qu'un court et heureux ajournement de leur réunion et de leur félicité. Ils devaient se retrouver six semaines après à Paris. Mais comme la fuite de Régina aurait passé pour un rapt si le nom de Saluce y avait été mêlé, Saluce résolut de revenir hardiment à Rome, comme s'il n'en était jamais sorti, de s'y montrer avec affectation dans les lieux publics et au théâtre, et de démentir ainsi, par sa présence, toute participation à l'évènement dont le public allait s'entretenir.

XXVIII

Il reprit donc la route de Rome par le même chemin et dans le même costume qui avaient assuré l'enlèvement de Régina ; mais, en arrivant la nuit dans la maison du frère de la nourrice, il trouva dans la cour une bande de *sbires* qui l'attendaient et qui se saisirent de lui avant qu'il lui fût possible de soupçonner même leur présence. Déjà les lettres de Régina et toutes les preuves de sa participation à l'enlèvement de la princesse, surprises dans sa cellule, étaient dans les mains des *sbires*. On le conduisit au palais du *Buon Governo* ou de la police, et, après un court interrogatoire secret, il fut enfermé au château Saint-Ange comme un criminel d'État.

C'est de là que, par l'intermédiaire d'un sous-officier suisse de la garnison du château, il parvint à faire tenir à Gênes, à la comtesse et à sa fille, la lettre qu'elles m'avaient apportée.

XXIX

Je rejoignis au Pont-de-Pany la princesse et sa grand-mère, prêt à les accompagner partout où l'assistance d'un ami de Saluce pouvait les protéger contre leur isolement. Après un instant de délibération avec elles, il fut reconnu que leur séjour à Paris, sous les yeux du nonce et sous l'action d'un gouvernement lié par des rapports de déférence politique et religieuse avec la cour de Rome, avait quelques inconvénients et quelques dangers. Elles résolurent, d'après mes avis, de sortir de France et de se rendre à Genève par la route de Dijon. Dans ce pays de neutralité, rapproché de l'Italie par le Simplon et Milan, elles pouvaient plus sûrement envoyer des messages confidentiels à Rome, en recevoir, et attendre avec plus d'isolement et de sécurité la liberté de Saluce et les suites du procès qu'elles étaient décidées à soutenir devant les juges romains pour contester la validité du mariage et recouvrer leur indépendance.

Nous reprîmes donc ensemble la route de Genève ; nous y arrivâmes sans événement.

À notre arrivée, je m'occupai aussitôt, d'après leur désir, de chercher sur les bords du lac une maison modeste, solitaire et d'un séjour agréable, où ces deux femmes, qui voulaient rester inconnues, pussent passer le temps plus ou moins prolongé de leur exil. Je ne trouvai cette maison qu'à une certaine distance de Genève, aux environs de la jolie petite ville de Nyon. Elle consistait en deux ou trois pièces au rez-de-chaussée, ouvrant sur une pelouse plantée de tilleuls, et quelques chambres basses au premier étage pour la comtesse Livia, sa fille, la nourrice et les deux femmes que je leur avais trouvées à Nyon pour les servir. Une petite chambre, dont les murs étaient de sapin, au-dessus de la maisonnette de bois du jardinier, séparée du corps de logis par un verger, me servit de logement à moi-même. Ce séjour, quoique pauvre en apparence, était délicieux. Le verger se confondait, du côté opposé au lac, avec un taillis de

châtaigniers coupé çà et là de sentiers naturels de sable, où l'on pouvait s'égarer jusqu'aux montagnes. Une source descendant par un tuyau de sapin et coulant par un robinet de cuivre tombait nuit et jour avec un bruit modulé diversement, selon le vent, dans un bassin de pierre où venaient boire les vaches et les oiseaux. Devant la façade de la maison de la princesse, une colonnade de troncs de sapins coupés et replantés en terre avec leur écorce s'avancait de quelques pas sur le sable d'une allée, et recouvrait un divan de bois raboteux, où l'on apportait les coussins du salon et où la comtesse Livia passait toutes les heures tièdes du jour avec la nourrice. La pelouse, qui s'inclinait par une pente douce un peu plus loin, n'avait son horizon coupé que par deux ou trois beaux frênes jamais étronçonnés qui semblaient sortir des flots du lac. Au-delà des frênes, la pente se précipitait et allait mourir dans les cailloux du bord, que les vagues agitaient, quand il y avait du vent, de ce petit bruit d'enfants qui jouent avec des pierres. Il y avait là, au pied d'un immense saule blanc, un banc de mousse entre les racines de l'arbre d'où l'on voyait à gauche et en face Lausanne, Vevey, Villeneuve, Saint-Gingo, les gorges du Valais et les innombrables cimes blanches de neiges éternelles qui servent comme de degrés au Mont-Blanc. Régina m'y entretenait sans cesse pour me demander le nom de cette montagne, puis de celle-ci, puis de cette autre, puis si de l'autre côté de cette neige on était en Italie, puis si l'on apercevait Rome du haut de ces sommets, puis combien il y avait de jours et d'heures de marche, en courant toujours, du pied de ces monts à la porte du Peuple ? On voyait que sa pensée ne s'asseyait pas un seul instant avec elle dans ce délicieux séjour, et que son âme franchissait ces hauteurs plus vite que ces rayons roses sur ces neiges pour aller frapper d'une continuelle aspiration les murs noirâtres du château Saint-Ange. Elle n'avait pas d'inquiétude sérieuse sur le sort de Saluce, protégé par sa qualité d'étranger contre les sévices qui auraient pu atteindre un Romain ; mais elle avait ces impatiences de la jeunesse, qui compte pour des siècles sans retour et sans fin toutes les minutes perdues pour la passion.

Je n'essayais nullement de la consoler, inconsolable moi-même d'une bien autre absence ; je savais, par une expérience précoce, que le rôle de consolateur, importun, intempestif, odieux, pendant que la douleur ne veut pas s'oublier elle-même, ne devient agréable et doux qu'après que la douleur est amortie et quand elle court elle-même au-devant de la consolation. Je vivais le plus possible loin d'elle, la livrant à sa propre volonté, à ses rêves, à sa solitude, à ses larmes, errant moi-même une partie du jour dans les gorges du Jura, lisant, écrivant, çà et là, quelques vers sur les scènes éblouissantes que j'avais sans cesse sous les yeux, et assidu seulement le soir auprès de la pauvre comtesse Livia, dont je cherchais à désennuyer les heures.

Je me fis aimer ainsi de Régina d'une amitié familière et confiante, bien plus que si j'avais apporté dans mes rapports de chaque instant avec elle un empressement et une servilité de complaisance que sa beauté et sa bonté auraient pu inspirer à d'autres. Je ne puis pas dire que je ne fusse pas ébloui d'une beauté à laquelle rien de ce que j'avais vu jusque-là en Europe ne pouvait être comparé. Je regardais cette jeune fille comme on regarde une flamme dans les bruyères pendant l'été, en admirant les lueurs du feu, mais sans s'y réchauffer. Régina ne songeait pas elle-même que j'étais jeune ; elle ne savait pas si j'étais beau ou laid, fait pour repousser ou attirer les regards ; elle savait que j'étais l'ami de Saluce, voilà tout. Ce titre lui enlevait toute espèce de contrainte. Il lui semblait qu'elle avait vécu dans l'intimité avec moi depuis qu'elle avait connu Clotilde et aimé son frère.

XXX

J'avais informé Saluce, par l'entremise d'un officier suisse de ma connaissance à Rome, de la résidence que j'avais choisie pour Régina et pour sa mère pendant leur séjour forcé loin de Rome. Il nous écrivait par le même moyen. J'ignore ce qu'il disait à Régina dans ces lettres ; je les lui voyais lire et relire vingt fois par jour, tantôt avec des bondissements de joie et d'espérance dans le jardin, tantôt avec des mouvements de colère qui semblaient s'adresser au papier et qui lui faisaient par moments jeter les lettres à terre et les fouler sous ses pieds. J'entrevois dans ses regards et dans ses demi-mots à table qu'elle le trouvait trop résigné à la séparation et trop convaincu des ménagements que sa tendresse même pour elle commandait à son amant pour sa séparation et pour son avenir. Que lui importait à elle sa réputation et son avenir ? Elle voyait tout en lui. Mais Saluce, qui avait vécu longtemps en Angleterre, avait dans l'amour même quelque chose du sang-froid, de la réserve délicate et du sentiment presque religieux de convenance qui distingue cette société de règle et de bon sens. Il était évident qu'il ne voulait à aucun prix, même au prix de sa vie, sacrifier l'honneur, l'avenir et la fortune de Régina à son propre bonheur, si le procès en nullité de mariage perdu par ses hommes de loi venait à la restituer à son mari. J'entrevois confusément moi-même quelque chose de cette délicatesse peut-être un peu tardive de sa part, dans les mots courts et tristes que je recevais de lui sous l'enveloppe de ses longues lettres à Régina et à la comtesse. Mais les lettres des hommes d'affaires et des amis de Livia ne permettaient pas un doute sur la prompte annulation du mariage. Rien ne s'opposerait alors à ce que Saluce recouvrât sa liberté et à ce qu'il obtînt Régina des mains d'une grand-mère qui voyait d'avance en lui un fils.

Il y avait ainsi des alternatives constantes de joie folle et de nuages sombres sur les traits de Régina, selon que le courrier de Rome, adressé à Nyon par un banquier de Genève,

apportait l'espérance ou la transe à ces deux cœurs. Les jours de joie, Régina voulait courir toute la matinée avec moi sur le sable du lac pour répandre son ivresse dans toute cette belle nature. Les jours de tristesse elle me fuyait et me boudait comme si j'avais été coupable des tergiversations du sort et des scrupules de délicatesse de son amant. Je suivais ses caprices sans les contredire et en les plaignant dans mon cœur. Quand la passion est juste, elle n'est plus la passion. Le lendemain elle revenait à moi et me faisait, par des familiarités plus vives, les excuses muettes de son injustice. Je supportais tout cela comme je l'aurais accepté d'une sœur, car je commençais à avoir le pressentiment de quelque malheur pour elle. Je la traitais comme on doit traiter les malheureux, les malades et les enfants qui ne sont comptables que de leurs sensations. Les siennes devenaient tumultueuses comme l'air chargé de doutes qui commençait à peser sur elle. Le procès devait être jugé dans quelques semaines ; la correspondance retardait.

XXXI

Le banquier de Genève me fit avertir en secret qu'il avait une lettre à me remettre personnellement, et qu'il lui était interdit de confier à aucune autre main. Je pris un prétexte pour me rendre à Genève, pour que Régina et sa mère ne pussent soupçonner le motif de ma course. Arrivé à Genève, je courus chez le banquier. Il me remit un paquet volumineux de Rome. Je repris la route de Nyon et je décachetai en chemin le paquet. Il contenait une longue lettre en cinq ou six feuilles pour moi et une plus courte pour Régina. Je ne devais remettre celle-ci qu'avec précaution et ménagement, et après avoir pris connaissance de celle qui m'était adressée. J'étais seul dans un de ces petits chars suisses que j'avais pris à Nyon. Je lus la mienne sans être distrait. En voici les principaux passages :

Dix-huitième lettre

« Roma, palazzo...

J'ai fait mon devoir, mon ami, mais je sens que je l'ai fait aux dépens de mon existence. N'importe, j'ai fait mon devoir, et je sens ma conscience qui m'approuve au milieu du déchirement de mon cœur. Il y a deux êtres en moi, dont l'un a immolé l'autre. Tout est fini, Régina est libre ; elle peut maintenant revenir à Rome avec sa pauvre comtesse, rentrer dans le palais ou dans les villas de sa grand-mère, voyager ou vivre dans sa patrie sans être jamais ni rappelée, ni contrainte, ni inquiétée dans son indépendance par le prince. Un mot de moi lui a reconquis son nom, sa liberté, sa fortune, sa patrie. Pouvais-je hésiter plus longtemps à dire ce mot ! Je m'en fie à toi. Prononce !... Mais non, ne prononce pas, car ce qui est fait est fait. J'ai prononcé moi-même, et si je me repentais une seule minute de l'arrêt que j'ai porté contre moi-même, je serais le plus lâche et le plus perfide des hommes. Je veux bien mourir de ma douleur, non de ma honte !...

La veille du jugement du procès de la princesse, mes hommes de loi ont reçu des propositions de ceux du prince de ***. Ils sont venus dans la nuit me les transmettre, accompagnés d'un membre tout-puissant du

gouvernement. Voici les paroles qu'ils m'ont apportées au nom de la partie adverse :

Le procès de la princesse ***, dont vous êtes la cause unique et dans lequel votre nom va retentir et votre témoignage d'homme d'honneur sera invoqué, va se décider demain. Nous ne vous dissimulons pas que malgré tous nos efforts nous ne pouvons envisager ce jugement sans terreur. Les précédents, les mœurs, les familles princières de Rome, votre qualité d'étranger, tout est contre vous ou plutôt tout est contre la princesse et contre sa grand-mère. Nous serons condamnés. La condamnation, c'est le couvent à perpétuité pour cette jeune femme que vous adorez, ou l'exil sans l'espérance de rentrer à Rome, avec la perte de tous ses biens en Italie. Vous l'aimez, nous devons vous avertir. Voilà le sort que vous avez fait à votre amour : réfléchissez ! Nous ne parlons pas même des flétrissures qui vont rejaillir sur ce nom de seize ans par les révélations et les témoignages de deux hommes du peuple qui ont participé à l'enlèvement et qui expient leur complaisance pour vous dans la prison. Ce nom va être jeté demain en scandale à Rome et en retentissement à l'Europe. Elle a seize ans : songez combien d'années devant elle pour sentir sa proscription et ses humiliations devant le monde !

La douleur, la fuite et les climats étrangers vont bientôt user dans les larmes le peu de vie qui reste à sa grand-mère. Quel avenir pour une jeune femme de cette beauté, de ce nom, de cet âge ! Vous la protégerez, vous l'épouserez, dites-vous ? Mais y avez-vous bien pensé ? Dans quel pays et sous quelle communion un magistrat et un prêtre consacreront-ils le mariage d'une femme dont la première union aura été déclarée valide par les tribunaux de sa propre patrie ? Et si la princesse Régina ne peut jamais être votre femme, quel sera son nom auprès de vous ?... Qui recevra jamais dans sa maison une femme qui ne peut être épouse et que vous oseriez produire comme concubine ?... Songez ici à elle et non à vous ! Quant à nous, il nous est impossible de ne pas frémir du nom que l'arrêt d'un juge prévenu et le hasard d'un jugement va faire porter demain à la femme que vous aimez plus que la vie !

Dans cette perplexité, que les opinions trop clairement énoncées des principaux juges de l'affaire ont accrue en nous depuis deux jours, nous avons reçu des propositions des hommes de loi chargés de soutenir la cause du prince. Le prince, vous le savez, ne veut et n'a voulu de ce mariage que la fortune de la comtesse, assurée après lui dans ses descendants. Son âge et ses infirmités le rendent insensible à la possession d'une jeune femme. Il ne peut envisager sans répugnance et sans remords la triste nécessité où le jugement de ce procès le place, de jeter à la publicité le déshonneur sur le nom d'une jeune fille qui porte son nom, et qui, indépendamment de ce titre, tient de si près à sa maison

par les liens de la parenté. Il ne peut hésiter à poursuivre, si vous persistez à vous placer entre Régina et lui ; mais si vous disparaîsez du procès, il n'y a plus devant lui qu'une enfant qu'il plaint et qu'il respecte ; il jettera le voile de l'indulgence d'un père sur tout, il consentira à ne jamais revendiquer la résidence de sa femme dans son palais, il lui laissera la disposition de sa fortune personnelle, il ne lui demandera que de continuer à porter son nom chez sa grand-mère et à se séparer de celui qui a donné trop d'ombrage à l'opinion et trop de prétexte à la malignité publique. Les complices de l'enlèvement seront relâchés aussitôt que le prince aura retiré sa plainte. Quant à vous, monsieur, il ne vous demande qu'un long éloignement de Rome pour prix du sacrifice qu'il fait de ses droits et de son ressentiment. Rome verra, dit-il, quel est le plus généreux et le plus véritablement ami de cette enfant, de son prétendu tyran qui lui conserve l'honneur et qui lui rend la possession d'elle-même, ou de ce jeune étranger qui sacrifie à son amour la personne aimée. Après avoir ainsi parlé, ils se sont retirés. Ils m'ont prié de réfléchir seul et sans influence étrangère à mon devoir et aux propositions du prince et du gouvernement...

Je n'ai pas réfléchi, j'ai crié de douleur en me précipitant sur le pavé de ma casemate... Je tenais deux vies dans ma main : celle de Régina et la mienne, j'ai sacrifié la mienne !... Qu'elle m'accuse, qu'elle me haïsse ! qu'elle me maudisse ! n'importe ! Tu me connais ; quand mon devoir m'est tracé, même à travers le feu et la mort, j'y passe !...

À l'heure où tu recevras ceci, j'aurai quitté Rome. Régina pourra y rentrer. Sa famille et la société l'accueilleront comme elle mérite d'être accueillie. Elle sera la maîtresse de sa vie, la grâce de la maison de sa grand-mère, l'idole de ce pays de la beauté. Qu'elle m'oublie ! c'est Clotilde elle-même qui le lui commande par ma voix ! Un jour peut-être...

Je pars après-demain pour l'Espagne, où je vais prendre du service dans un régiment de la garde royale, dont mon oncle est colonel. Il n'a que moi de parent, il m'appelle près de lui, il a une fille unique. Je sais qu'il nourrit des projets d'union de famille. Je ne pourrais aimer personne après avoir aimé ce que la nature a jamais animé de plus parfait sur la terre. Je m'embarquerai pour les Philippines ; j'irai jusqu'où le nom de l'Europe ne viendra plus me poursuivre. Je perdrai ma trace dans l'univers. Ne pense plus à moi, toi-même ; mais pense, à cause de moi, à Régina, et n'abandonne ni elle ni la comtesse en terre étrangère jusqu'à ce que les deux frères de sa mère, qui partent demain pour les ramener à Rome, soient arrivés à Genève...

Voici trois lettres pour elle.

Ne lui remets la dernière, cet adieu suprême de moi, qu'après l'avoir lentement préparée au coup que je lui porte pour la sauver !

Écris-moi une ligne à Madrid quand elle sera revenue à un peu de calme, et dis-moi qu'elle ne me maudit pas éternellement. »

Le reste de la lettre contenait des recommandations sans fin sur la manière dont je devais m'y prendre pour éviter un coup trop subit à Régina.

XXXII

Je ne pus qu'approuver Saluce, tout en déplorant la fatale nécessité où il se trouvait jeté de faire souffrir le cœur de Régina en immolant son propre cœur. Il ne l'avait pas consultée. Qui sait si elle n'aurait pas préféré mille fois l'exil avec lui à la liberté et à la fortune sans lui ? Ce devoir qu'il accomplissait si cruellement était donc arbitraire. Il se faisait à la fois juge et sacrificateur sans interroger la victime ! Et cependant le sacrifice était commandé par la délicatesse, l'honneur, la vertu, l'amour même ! Ma raison se troublait et s'égarait devant une pareille situation.

XXXIII

Quand j'arrivai à Nyon, mon visage était si bouleversé de l'horrible révélation que j'avais à faire, que je n'eus pas besoin de parler. Les femmes qui aiment ont un regard qui perce tout. Avant que j'eusse dit un mot, Régina savait tout !... J'essayai de nier, de prolonger l'incertitude, de dire que je n'avais pas trouvé de lettres à Genève, que j'y retournerais le surlendemain pour y attendre le courrier de Rome. Ma physionomie mentait. Régina n'y fut pas trompée une minute. La froide raison qu'elle avait trouvée depuis quelque temps dans les expressions de Saluce l'avait à demi éclairée. Elle se précipita sur moi pour chercher sous mon habit le paquet que je m'obstinais à lui cacher. Elle le saisit, elle lut seulement la première ligne qui m'était adressée, et à ces mots seuls : « *J'ai fait mon devoir !* » elle jeta un cri d'indignation et de colère comme je n'en ai jamais entendu la vibration que dans le rugissement d'une lionne. « *Villa !* s'écria-t-elle en rejetant loin d'elle la lettre qui lui était adressée à elle-même sans vouloir seulement la décacheter. Renvoyez-lui son adieu, me dit-elle en italien, je ne veux rien de lui, pas même son sacrifice de sa vie à la mienne ! Est-ce que je lui appartiens pour me sacrifier du même coup que lui ? Cruauté et lâcheté ! Lâcheté et cruauté ! criait-elle en piétinant les lettres souillées de sable et de boue sous ses pieds. Cruauté et lâcheté dont je ne veux pas même voir une image ni une trace autour de moi ! Non ! non ! il n'était pas digne du battement d'un cil d'une Romaine ! Qu'il aille aimer les filles de neige et d'écume de mer de son pays ! Plus rien de lui ! Pas même son nom ! » me dit-elle enfin en me lançant un regard de commandement superbe et sans réplique.

En disant ces mots, elle bondit plutôt qu'elle ne courut vers l'escalier, monta dans sa chambre, ouvrit sa fenêtre, et, les cheveux épars, les bras élevés au-dessus de sa tête, elle fit, en se tournant du côté des montagnes d'Italie, une imprécation entrecoupée de sanglots, comme si elle avait cru que sa voix pouvait être entendue de son amant jusqu'à Rome, et elle jeta

d'un geste désespéré dans le jardin toutes les lettres, tous les cheveux, toutes les reliques, tous les souvenirs mutuels de son amour pour Saluce. Puis, appelant sa nourrice : « Baglia ! lui cria-t-elle, va ramasser tout cela et jette-le au plus profond du lac, après y avoir attaché une pierre, pour que les vagues n'en rapportent jamais un débris au jour ! Je voudrais y engloutir les six mois d'amour et de délire que j'ai eus pour lui ! »

La nourrice obéit en murmurant et en s'indignant comme Régina, dont elle semblait partager toute la colère. La pauvre comtesse Livia, pâle et muette, sanglotait sur son canapé, combattue entre la joie de recouvrer son enfant, tout à elle, et la honte de la voir abandonnée par son amant !

Régina, après cet accès de rage, se jeta sur son lit et resta deux jours, sans vouloir paraître, entre les bras de sa nourrice qui cherchait vainement à la calmer. Je rencontrai deux ou trois fois cette femme dans l'escalier et je lui demandai des nouvelles de Régina. « Elle reprend son cœur, me dit la Transtévérine en italien, et elle guérit sa colère par du mépris ! Si c'était moi, je l'aurais guérie avec du sang ! » La nourrice paraissait regarder comme le plus sanglant des affronts la générosité de Saluce. Et quand je lui prononçais ce mot : « Non, non, non, me disait-elle, monsieur, il n'y a point de générosité contre l'amour ! Quand on s'aime dans mon pays, on s'aime et on ne sait pas autre chose. Vous autres Français, vous ne comprenez pas la vertu d'un cœur du Tibre ; l'eau de votre pays délave le cœur. Un Romain aurait ruiné et déshonoré ma jeune maîtresse, mais il l'aurait aimée jusqu'au sang ! Je le méprise, allez ! »

XXXIV

Le troisième jour, Régina reparut enfin plus pâle et plus calme. En me revoyant dans le jardin, elle s'approcha de moi le doigt sur la bouche, pour me dire par ce signe de ne jamais réveiller le nom dans son oreille. Elle parut profondément touchée et même attendrie de l'expression de tristesse et d'anxiété qui avait changé mon visage depuis ces trois jours et ces trois nuits. « Ne vous faites pas tant de chagrin pour moi, me dit-elle en me pressant la main et en me regardant avec une expression de sollicitude et de confiance qui disait cent mille choses indécises dans ses pensées ; sa main a arraché elle-même le trait de mon cœur, je suis guérie ! Sur le tombeau de Clotilde ce n'était pas Clotilde que j'avais trouvée, c'était son fantôme ! Ce fantôme s'est évanoui ! Non, il n'était pas le frère de Clotilde, il avait ses traits, il n'avait pas son cœur ! »

Puis, laissant retomber ma main et se retournant avec vivacité pour s'éloigner de moi et continuer son chemin vers le lac : « C'est vous qui auriez eu son cœur ! » dit-elle plus bas.

Le soir, elle me pria de la mener bien loin se fatiguer dans la montagne, pour reprendre à force de lassitude un peu de sommeil. Je lui obéis. Nous marchâmes depuis deux heures après midi jusqu'à la nuit tombante dans les vignes, dans les ravins et sous les châtaigniers qui croissent en bouquets sur les pieds du Jura.

Ses oncles, qui étaient arrivés à Genève, devaient venir la prendre le lendemain pour la ramener à Rome par la route du Valais et de Milan. Elle semblait vouloir prolonger le plus possible la dernière journée qui lui restait à passer avec moi. Elle était si jeune, si belle, si transpercée des rayons dorés du soleil, si incorporée avec ce cadre merveilleux du ciel, des bois, des eaux, dans lequel je la voyais m'éblouir et d'où j'allais la voir disparaître ; j'étais si jeune et si sensible à cette beauté moi-même, que si je n'avais été défendu par l'ombre de Saluce qui s'interposait entre nous, je n'aurais pu résister à son

éblouissement, et j'aurais mis mon cœur sous ses pieds comme ces feuilles tombées de l'arbre qu'elle foulait en marchant.

Elle semblait elle-même s'en apercevoir et rechercher volontairement plutôt que fuir les rencontres de regards ou de paroles qui auraient pu amener un aveu ou une explosion de nos deux cœurs. Une pénible incertitude pesait sur notre attitude et sur notre entretien. Je la ramenai jusque dans la cour de la maison, où l'ombre des platanes et des murs augmentait la nuit, sans avoir éclairci d'un mot ce qui se passait en elle et en moi. Je devais partir dans la nuit. Elle s'arrêta et se retourna vers moi avant de monter les premières marches du perron.

« Est-ce que vous ne reviendrez jamais à Rome ? me dit-elle d'une voix qui tremblait d'avance de ce qu'on allait lui répondre.

– Non, répondis-je, je ne suis pas libre de mes pas.

– Et où serez-vous cet hiver ?

– À Paris, » lui dis-je.

Alors, me prenant pour la dernière fois la main :

« Eh bien ! moi, je suis libre, dit-elle, et j'y serai ! »

Je compris l'accent de résolution inflexible et passionné avec lequel elle avait prononcé cette espèce de serment intérieur de nous revoir.

« Non, lui répondis-je, n'y venez jamais.

– J'irai, » dit-elle.

La soirée fut triste et silencieuse dans le salon de la comtesse Livia, comme entre amis la veille d'une séparation éternelle.

L'hiver suivant, je reçus à Paris un billet de Régina qui m'apprenait qu'elle venait d'arriver avec sa grand-mère, qu'elles étaient descendues, sous la conduite d'un des oncles de la jeune princesse, à l'hôtel de ***.

Nous nous revîmes à Paris.

Livre troisième



Ce fut pendant cet hiver de bonheur et de solitude, à Paris, où mes jours n'étaient entrecoupés que par quelques promenades et quelques conversations avec la princesse, que je conçus le plan d'un long poème dont j'ébauchai cinq ou six chants pendant le repos de mon cœur et de mon esprit.

Le hasard m'en fait retrouver quelques fragments bien indignes du regard des lecteurs, et bien humiliants pour ce titre immérité de poète qu'on m'a donné depuis. Mais je les insère néanmoins ici pour que les vrais poètes mesurent la distance entre le balbutiement et la parole chantée.

Ce devait être l'histoire de l'âme humaine et de ses transmigrations à travers des existences et des épreuves successives depuis le néant jusqu'à la réunion au centre universel, Dieu.

Ce fragment décrit la décrépitude de la terre et la décadence du genre humain.

Poème des visions

FRAGMENTS

Première vision

Et l'Esprit m'emporta sur le déclin des âges :
« Quel est cet astre obscur qui, du sein des nuages,
Laisant glisser un jour plus morne que la nuit,
Écarte à peine l'ombre où sa main me conduit ?
– C'est le soleil, mon fils ! ce roi brillant des sphères !
– Quoi ! c'est là le soleil qu'ont adoré nos pères ?
C'est là ce dieu du jour qui, du sommet des cieux,
D'un seul de ses rayons éblouissait nos yeux ;
Qui, le front rayonnant de jeunesse et d'audace,
Et des portes du jour s'élançant dans l'espace,
De son premier regard éclipsait dans les airs
Ses rivaux pâlisants du feu de ses éclairs ;
De la terre éblouie illuminait les cimes,
Comme un torrent de flamme inondait ses abîmes,
Faisait monter l'encens, faisait naître les fleurs,
Jetait sur l'Océan ses flottantes lueurs,

Et, mêlant sa lumière aux vagues de ses plages,
D'une brillante écume éclairait les rivages ?
Se peut-il qu'à ce point cet astre ait défailli ?
Depuis quand ? Par quel sort ? – Mon fils, il a vieilli.
Tout vieillit dans le ciel ainsi que sur la terre ;
Ce grand foyer des jours depuis longtemps s'altère.
Faible et d'un pas tardif se traînant dans son cours,
Il ne dispense plus les saisons ni les jours
Comme aux temps fortunés où le regard du sage
Par les signes du ciel prédisait son passage,
Et, soumettant sa marche à son hardi compas,
Marquait l'heure aux humains par l'ombre de ses pas !

Il ne mesure plus ni les mois ni les heures ;
 Mais, parmi les débris de ses douze demeures,
 Égarant au hasard son cours capricieux,
 D'un pas irrégulier serpentant dans les cieux,
 Tantôt dardant ses feux pendant des jours sans nombre,
 Il refuse aux vallons le doux abri de l'ombre,
 Brûle une terre aride et dévorant les eaux
 Dans ses flancs altérés fait tarir les ruisseaux ;
 Tantôt se déroband sous des ombres funèbres,
 Il livre la nature à de longues ténèbres ;
 Et l'homme épouvanté d'un regard incertain
 Attend en vain l'aurore aux portes du matin !
 – Et la terre ? lui dis-je en voilant mon visage.
 – Viens et vois ! » dit l'Esprit. – Soudain comme un
 orage,
 De la cime des monts fondant sur les guérets,
 Emporte en tournoyant la feuille des forêts,
 La promène en son vol du couchant à l'aurore,
 La quitte, la reprend et la rejette encore :
 Ainsi, planant de loin sur la terre et les mers,
 Son souffle impétueux m'emporte dans les airs,
 Et mon œil, du soleil suivant la route oblique,
 Traverse à l'équateur les flots de l'Atlantique,

 Vole d'un pôle au pôle, et s'abat tour à tour
 Aux bords où naît l'aurore, où va mourir le jour !
 « Quelle est vers l'Occident cette immense contrée
 Par l'abîme des eaux du monde séparée,
 Et qui, d'un pôle à l'autre étendant ses déserts,
 Presse autour de ses flancs la ceinture des mers ?
 Sur les routes de l'onde autour d'elle semées,
 Cent îles reposant sur des vagues calmées,
 Ainsi que des vaisseaux qui flottent vers des ports,
 Semblent avec amour s'approcher de ses bords !
 Jeune et dernier enfant qu'ait porté la nature,
 Ses monts ont conservé leur verte chevelure ;
 Ses fleuves, ombragés du dôme de ses bois,

Élèvent jusqu'à nous leurs mugissantes voix !
Sans doute qu'en ces lieux, choisissant leurs asiles,
Les enfants de l'Europe ont élevé leurs villes,
Donné des noms chéris à ces nouveaux remparts,
Et transporté leurs dieux, leur empire et leurs arts ?
– Insensé ! dit l'Esprit : c'est la terre féconde,
Où l'aquilon poussa les vaisseaux du vieux monde,
Quand déjà ses enfants, rebut des nations,
Emportaient avec eux des malédictions !
En vain il aborda dans ces champs de délices,
L'homme dégénéré n'y sema que ses vices.
La licence, l'erreur, les peuples et les rois
De ce monde naissant corrompirent les lois ;
Et, souillé sur ces bords par le sang des victimes,
L'arbre heureux de la foi n'y porta que des crimes.
En vain, dans ces forêts, des peuples transplantés
Y fondèrent des lois, des trônes, des cités,
Ces empires d'un jour l'un l'autre se chassèrent ;
Les générations comme l'ombre y passèrent.
Tel qu'un fruit corrompu qui tombe avant le temps,
La terre y secoua ses rares habitants ;

L'Océan engloutit ces races criminelles,
Leurs projets insensés périrent avec elles,
Et, confiant aux vents la garde de ces mers,
Le silence éternel rentra dans ces déserts !
Fière et libre à présent du vil poids qui l'opprime,
La nature y triomphe en sa mâle jeunesse ;
Le cèdre monte en paix sur les vallons flétris,
L'Océan de ses ports y ronge les débris,
Et la terre, du moins, dans son luxe sauvage,
Au Dieu qui la créa rend un plus digne hommage ! »
Il dit, et sur les flots de nouveau s'élança
Jusqu'aux sommets de l'Inde où son vol s'abaissa,
Sur l'antique Immaüs, dont le front large et sombre
Couvrait aux anciens jours des peuples de son ombre,
Et versait à ses pieds de ses rameaux divers

Sept fleuves dont les flots allaient grossir trois mers !
De là, mon œil, suivant leur onduleuse pente,
Sur les champs de l'Asie avec leurs flots serpente !
Cherche Tyr ou Memphis, ou le tombeau d'Hector,
Salue avec des pleurs l'olivier du Thabor,
Redemande au désert les traces de Palmyre,
Ces jardins suspendus que Babylone admire,
Revoit Jérusalem, ses cyprès, son Jourdain,
Et cette tombe où dort l'espoir du genre humain !
Le silence et le deuil régnaient sur ces collines,
Les fleuves serpentaient à travers des ruines,
Le sable du désert, volant en tourbillons,
Traçait au gré des vents ses livides sillons,
Des peuples disparus effaçaient les ouvrages :
Seule, élevant sa tête au-dessus des nuages,
La pyramide assise au milieu de ce deuil,
Des enfants de Memnon magnifique cercueil,
Brise comme un écueil le sable qu'elle arrête !
Et sur les flots mouvants qu'agite la tempête,

Seul et dernier témoin d'un peuple anéanti,
Flottait comme le mât d'un navire englouti !
Voilà ces monts glacés d'où descendait l'aurore ;
De son pâle reflet l'astre les frappe encore !
Mais leurs fronts, dépouillés par l'aile des autans,
Semblent s'être abaissés sous le fardeau du temps !
Ici, teignant leurs pieds d'une écume azurée,
Le Rhône en bouillonnant sillonne la contrée
Où, s'avançant vers lui par d'obliques détours,
La Saône en serpentant fait douter de son cours,
Se rapproche, s'éloigne et revient avec grâce
S'unir en murmurant au fleuve qui l'embrasse.
En remontant le cours de ces tranquilles eaux,
Je vois à l'Occident onduler ces coteaux,
Dont les sommets, pareils aux vagues écroulées,
Semblent en se courbant fondre sur les vallées.
C'est là que je naquis ; voilà l'humble séjour

Où mon regard s'ouvrit à la beauté du jour.
Sur le flanc décharné de cette humble colline,
Le lierre embrasse encore une antique ruine.
C'était... Pardonne aux pleurs qui tombent de mes yeux,
C'est un dernier débris du toit de mes aïeux !
De là, longeant les bords de la mer de Tyrhène,
Il s'abat comme un aigle au sommet de Pyrrhène,
Me montre avec horreur aux rives des deux mers
L'Ibérie étalant ses monuments déserts.
L'Alhambra, fier encor de ses splendeurs antiques,
Prolongeait sous mes pieds ses élégants portiques,
Où l'Arabe, accouplant les gracieux arceaux,
A façonné le marbre en flexibles berceaux.
« Deux peuples ont bâti ces murs que tu contemples !
L'Arabe et le chrétien ont prié sous ces temples !
Les pierres sont debout : les peuples ont passé ! »
Il dit, et franchissant Pyrrhène au front glacé,

D'un vol irrégulier serpentant dans la plaine,
Le souffle impétueux m'emportait vers la Seine !
Mais quand du haut des airs mes regards effrayés
Reconnurent ces bords qui fuyaient sous mes pieds :
« Que de ton vol ardent la course se modère,
Lui dis-je, et de plus près rasons ici la terre !
Laisse-moi rechercher dans ces vallons flétris
Des lieux où j'ai passé les vestiges chéris :
C'est ici que d'ombrage et de fleurs embellies,
La terre m'apparut, au matin de ma vie,
Comme un lieu permanent où l'homme avant le soir
Pouvait sur de longs jours fonder un long espoir !
C'est ici que plus tard, dans l'été de mon âge,
Trouvant un port tranquille après un long orage
Dans le sein de l'amour entraîné par l'hymen,
Et cultivant les fruits de mon champêtre Éden,
Dans le calme des nuits recueillant mon délire,
Au Dieu qui l'inspirait je consacrais ma lyre !
Là je voyais jouer sur le gazon des prés

De nos chastes amours les présents adorés !
Là je plantais pour eux le chêne au large ombrage,
Dont le dôme éternel, élargi d'âge en âge,
Devait, prêtant son ombre aux fêtes du vallon,
Porter de fils en fils mes bienfaits et mon nom !
Là je semais l'épi ; là je creusais la rive
Où mes soins enchaînaient une onde fugitive !
Le temple du Seigneur s'élevait sur ces bords ;
Là veillait le pasteur sur la cendre des morts !
Là dormaient ses aïeux ; là l'humble croix de pierre
De son ombre immobile a couvert leur poussière !
Ses débris mutilés couvrent encor leurs os !
Mânes ! goûtez en paix ce reste de repos !
Bientôt... » Mais, m'arrachant des lieux de ma
naissance,
L'Esprit impatient me gourmande et s'élance,

Et vers les champs déserts de l'antique Paris
Me jette épouvanté sur d'immenses débris.
C'était l'heure où jadis, au réveil de l'aurore,
Les rayons précurseurs du jour qui vient d'éclorre
Teignant les dômes saints de douteuses clartés,
Un bruit immense et sourd s'élevait des cités !
Comme on dit qu'à l'aspect de la céleste flamme
Le marbre de Memnon résonne et prend une âme,
L'airain, retentissant au sommet de ses tours,
Des fidèles au temple appelait le concours ;
Le prêtre, accompagné des célestes cantiques,
Guidait la foule errante autour des saints portiques.
Le clairon belliqueux résonnait : à sa voix,
Les guerriers qui veillaient aux barrières des rois,
Ceignant des feux du jour leur cuirasse frappée,
Comme un rempart d'acier s'aligraient sous l'épée ;
La chute du marteau, le roulement des chars,
De leurs bruits discordants ébranlaient les remparts ;
Les bornes des palais laissaient tomber leur chaîne,
Les gonds d'airain criaient sous les portes de chêne ;

Et, comme un fleuve immense et grossi dans son cours,
La foule s'écoulait pour le travail des jours.

« Mesure, dit l'Esprit, les vanités du monde. »
Il dit. Je ne vis plus qu'une forêt profonde,
Qui, d'un fleuve fangeux couvrant les bords obscurs,
Croissait languissamment sur le bord de ses murs ;
Le flot, triste et dormant sous son arche écroulée,
D'un murmure plaintif remplissait la vallée,
Où la Seine, jadis reine de ces beaux lieux,
Roulait avec amour dans son sein orgueilleux
Les ombres des palais qui couronnaient les rives,
Et, sous des ponts d'airain pressant ses eaux captives,

Se hâtait d'embrasser dans ses mille replis
Ces murs par qui ses flots se sentaient ennoblis !
Mais, recherchant en vain quelque ombre de sa gloire,
Ces lieux avaient perdu jusques à sa mémoire,
Et son cours, égaré de déserts en déserts,
Traînait des flots sans nom vers la pente des mers.
Seulement sur ses bords, de distance en distance,
Monument de sa gloire et de sa décadence,
Un portique, un débris, s'élevant sur les bois,
Semblaient par leur aspect lui parler d'autrefois,
Et du sommet miné d'une arche triomphale,
Sous le vol des oiseaux roulant par intervalle,
La pierre, d'un bruit sourd éveillant les échos,
Traçait, en s'abîmant, un cercle dans ses flots.
Je suivais à pas lents ses détours dans la plaine,
Écartant d'une main les jets pliants du chêne ;
De l'autre j'arrachais des débris effacés
De la ronce aux cent bras les fils entrelacés ;
Je cherchais à fixer les lettres et les nombres,
Comme on cherche la vie, hélas ! parmi des ombres.
Là, le Louvre abaissant ses superbes créneaux
Cachait ses fondements parmi d'humbles roseaux ;
Sur les tronçons brisés de ses larges arcades

Le lierre encor traçait de vertes colonnades,
Et, croissant au hasard sur des chiffres chéris,
Le lis pétrifié s'ouvrait sur ces débris.
Là, d'un temple détruit couronnant les portiques,
Deux tours penchaient encor leurs ponts mélancoliques,
Mais, suspendant leurs nids aux voûtes du saint lieu,
Les oiseaux chantaient seuls dans la maison de Dieu.
Ici croissait l'ortie ; ici la giroflée
Penchait sur les débris sa corolle effeuillée ;
Là le buis éternel de ses sombres rameaux
Nouait comme un serpent le marbre des tombeaux.

Là, sous le vert cyprès dormait, couché dans l'herbe,
Le buste mutilé d'un conquérant superbe,
Où les marbres épars de tous ces dieux mortels,
Dont la Grèce crédule éleva les autels,
Et qui, fuyant ici les bords de l'Ionie,
Y recevaient encor le culte du génie !
Plus loin, d'un front sublime allant toucher les cieux,
D'un règne passager monument orgueilleux,
La colonne d'airain, plus forte que les âges,
Autour de son sommet voit gronder les orages,
Et sur ses larges flancs porte en lettres de fer
Des exploits que la rouille est prête d'étouffer.
Sans doute ici d'un roi s'élançait la statue ;
Mais l'autel est debout, l'idole est abattue ;
Sur son faite isolé, roi des champs d'alentour,
Un aigle solitaire a choisi son séjour :
Il y plane, il s'y pose, et, sous sa large serre
Embrassant ce débris des foudres de la guerre,
Sur ce sanglant trophée où son aire est assis
Semble se souvenir d'avoir régné jadis !

Quoi ! d'un peuple éternel voilà donc ce qui reste !
Voilà sa trace ; à peine un débris nous l'atteste !
C'est d'ici que, régnaient sur l'Océan soumis,
Ce peuple, qu'adoraient même ses ennemis,

Vit pendant deux mille ans les arts ou la victoire
Étendre tour à tour son empire ou sa gloire !
Là régnèrent ces rois redoutés ou chéris,
Ces Louis ! ces François ! ces Charles ! ces Henris !
Dont la main, tour à tour imposante ou facile,
Sut modérer le frein de ce peuple indocile,
Princes qui, par la guerre ou les arts couronnés,
Imposèrent leurs noms aux siècles étonnés !

Là, ces prêtres sortis des sacrés tabernacles
Dont l'Église agitée implorait les oracles,
Ébranlant les palais des foudres de leurs voix,
Tonnaient au nom du ciel sur les crimes des rois.
Là, ces preux appuyés sur leur vaillante épée,
Partant pour conquérir une tombe usurpée,
Ne demandaient pour prix de leurs nobles combats
Qu'un signe de salut qui bénît leur trépas,
Ou qui n'en rapportaient, dépouille auguste et sainte,
Que du sang du Sauveur un peu de terre empreinte !
Là, ces chantres fameux dont les divins accords
Attiraient les enfants des peuples vers ces bords,
Et sur le monde épris de leur mâle harmonie
Faisaient parler leur langue et régner leur génie !
Là, ces tribuns, l'amour, l'horreur des nations,
Soufflant contre les lois le feu des factions,
Soulevés, déchirés par des mains forcenées,
Subissant les fureurs qu'ils avaient déchaînées !
Là, ce nouveau César, dont la terrible main,
Sur son siècle indompté jetant un joug d'airain,
Comme un subit éclair sort du choc des nuages,
S'élançait triomphant du sein de ces orages,
Du fer qu'elle a forgé frappait la liberté !
Puis, tombant sans empire et sans postérité,
Semblable au feu du ciel qui dévore et qui passe,
Ne laissait qu'un trophée et du bruit sur sa trace.

Et maintenant couverts des ténèbres du temps,
Ces lieux sans souvenirs, sans voix, sans habitants,

Ont oublié les pas et les œuvres de l'homme
Et n'entendent pas même une voix qui les nomme !
J'allais pleurer sur eux, mais l'Esprit : « Que fais-tu ?
Ménage, me dit-il, ta force et ta vertu ;

Va ! dans ces jours d'épreuve, et de deuil et d'alarmes,
Pleure sur les vivants, s'il te reste des larmes ! »
Il dit, et vers le nord m'emportant dans les airs,
Il me montra de loin un rocher sur les mers.
« Voilà cette Albion, cette reine des ondes,
Dont les vaisseaux légers, messagers des deux mondes,
Ouvrant leur aile immense aux fougueux aquilons
Se jouaient sur les eaux comme des alcyons !
Ses fils régnaient partout où règnent les tempêtes !
Ses filles, de l'Europe embellissant les fêtes,
Respiraient l'innocence, et dans leurs chastes yeux
Réfléchissaient l'azur de la mer et des cieux,
Et, dénouant aux vents leurs chevelures blondes,
Aimaient à soupirer au murmure des ondes !
Hélas ! elle a péri comme Tyr et Sidon,
Et les flots qu'elle brise ont oublié son nom ! »
Il disait, et déjà, sur les rives profondes
Où du sang des humains le Rhin teignait ses ondes,
Il reprenait sa course, et du sommet des airs
Me montrait vers le nord ces empires déserts
Qui, sous des cieux glacés où languit la nature,
Formaient autour du pôle une étroite ceinture.
Bords affreux qu'aux rigueurs d'un éternel hiver
L'homme osa conquérir et ne put conserver !
Leur faux éclat ne fut qu'un brillant météore,
Pareil aux feux trompeurs de cette fausse aurore,
Qui, de leur longue nuit perçant l'obscurité,
Teint leur sombre horizon d'un moment de clarté !
Puis, franchissant les monts de la verte Helvétie,
Il rase, en serpentant, les plaines d'Italie,
Traverse l'Apennin, voit l'Arno dans son cours
De ses bords dépeuplés embrasser les contours,

Comme un cygne des lacs que le printemps ramène
Voit son aile briller dans l'eau du Trasimène,

Me montre, en souriant, à l'horizon lointain
Le Socrate éclairé des rayons du matin,
Longe les verts coteaux de la fraîche Sabine,
Vers la rive des mers d'un vol pressé décline,
Voit des déserts semés de superbes débris,
Traverse un fleuve étroit aux flots presque taris,
Et, s'abattant enfin sur les remparts de Rome :
« Voilà, s'écria-t-il, le dernier sort de l'homme !
C'est ici que, fuyant la mort de toutes parts,
De mille nations quelques restes épars
Par le souffle de Dieu balayés sur ces rives,
Cachent dans ces débris leurs tribus fugitives,
Soit que du sang sacré ces bords encor fumants
Résistent plus longtemps aux chocs des éléments,
Soit que l'Esprit fatal dont le monde est l'empire
Ne les ait réunis que pour mieux les séduire !
Tous les enfants d'Adam rassemblés dans ce lieu
Attendent dans l'effroi le jour, le jour de Dieu !
Tu l'as voulu, mon fils, tu le verras, mais pleure ! »
Il dit, reprend son vol, s'éloigne, et je demeure
Seul, invisible, errant comme une ombre sans corps,
Qui, s'échappant la nuit de la foule des morts,
Revient aux lieux chéris où l'instinct la rappelle
Chercher s'il est un cœur qui se souvienne d'elle,
Sur celui qu'elle aimait jette un œil éperdu,
Et désire de voir et tremble d'avoir vu.
Ainsi, de Romulus parcourant les collines,
Je cherchais les vivants cachés dans leurs ruines ;
Je suivais, je comptais les rares habitants,
Seuls débris échappés au naufrage du temps ;
Invisible témoin de leur funèbre drame,
J'entendais leurs discours, je lisais dans leur âme,
Et, frissonnant comme eux de tristesse et d'effroi,
Je m'écriais en vain : « Esprit, emportez-moi ! »

Hélas ! mes yeux à peine avaient reconnu Rome ;
Cet asile des dieux, ce chef-d'œuvre de l'homme,
N'était plus alors dans ses vastes remparts
Ces temples, ces palais des dieux et des Césars ;
Les mortels abrités sous ses débris antiques
N'élevaient plus au ciel de somptueux portiques ;
Attendant tous les jours le dernier de leurs jours,
Ils n'embellissaient plus leurs précaires séjours ;
Le soc ne fendait plus leurs tristes héritages ;
Qu'importaient de leurs champs les fruits ou les
ombrages

À ces êtres déçus, dont l'espoir incertain
Ne s'étendait, hélas ! qu'à peine au lendemain ?

Ni les lois, ni les mœurs, ni la crainte des peines
De la société ne gouvernaient les rênes ;
La liberté sans frein et la force sans droits
Remplacèrent dans ses murs peuple, tribuns et rois ;
Chaque jour, chaque instant voyait un nouveau maître
Renaître pour périr et périr pour renaître.
Point de culte commun : sur des autels d'un jour
Chacun créant son Dieu, le brisant à son tour,
Mesurant à sa peur ses lâches sacrifices,
Avait autant de dieux qu'il rêvait de supplices !
Seulement, quelquefois, de l'enfer ou du ciel
Descendant ou montant sous les traits d'un mortel,
Un ange de lumière, un esprit de ténèbres
Effrayant les esprits de prodiges funèbres.
Troublant les éléments, commandant au trépas,
Entraînaient un moment les peuples sur leurs pas,
Puis, s'évanouissant comme une ombre légère,
Ils les abandonnaient à leur propre misère,
Confondaient à leurs yeux l'erreur, la vérité,
Et semblaient se jouer de leur crédulité !

Ainsi sans lois, sans arts, sans culte, sans patrie,
Privés des doux travaux qui fécondent la vie,

Les hommes, fatigués de leur morne loisir,
Traînaient des jours affreux sans espoir, sans désir ;
Des nobles passions, aliment de nos âmes,
Dans leurs cœurs assoupis ne sentaient plus les flammes ;
Une seule pensée, un morne sentiment,
De leurs esprits glacés immuable tourment,
Semblable au poids affreux que dans l'horreur d'un rêve
De son sein qu'il oppresse un malade soulève,
La crainte, remplaçant liens, patrie, amour,
Régnaît seule à jamais sur leur dernier séjour,
Sevrait les tendres fruits des baisers de leurs mères,
Arrachait la beauté des deux bras de leurs pères,
Et des hommes frappés d'une muette horreur
Changeait l'amour en haine et la crainte en fureur.
Tantôt on les voyait dans un sombre silence
Traîner de leurs longs jours la stupide indolence,
Assis sur les débris d'un temple profané,
Les bras croisés, l'œil fixe et le front incliné ;
Tantôt, fuyant en vain leur vague inquiétude,
Chercher des souterrains l'horrible solitude,
Et, maudissant du jour l'inutile flambeau,
S'ensevelir vivants dans la nuit du tombeau ;
Puis, saisis tout à coup d'un bizarre délire,
S'abandonner sans cause aux accès d'un fou rire,
Se chercher, s'embrasser, pousser d'horribles cris,
Se couronner de fleurs, danser sur des débris ;
Comme pour dérober une heure à leurs supplices,
Se hâter d'inventer de nouvelles délices,
D'un regard impudique outrager la beauté,
Mêler les ris, les pleurs, la mort, la volupté,
Et puiser dans le sein de leur fatale ivresse
Un bonheur plus affreux encor que leur tristesse.

Cependant, quand le cri de leurs pressants besoins
Pour soutenir leurs jours sollicitait leurs soins,
On ne les voyait pas, levés avant l'aurore,
Coucher le blond froment sur le sillon qu'il dore,

Des épis desséchés dérouler les faisceaux,
Faire jaillir le grain sous les bruyants fléaux,
Recueillir en chantant les doux présents des treilles,
Dérober aux forêts le nectar des abeilles,
Fouler d'un pied rougi par le suc du raisin
Le pressoir ruisselant des flots ambrés du vin,
Ni du fanon gonflé des fécondes génisses
Faire écumer le lait dans de brillants calices.
Tous ces dons prodigués au travail des humains
Semblaient s'être taris sous leurs coupables mains ;
Les arbres languissants sans sève et sans culture,
N'étalant qu'à regret une rare verdure
Aux feux d'un astre éteint ne voyaient plus mûrir
Ces fruits qu'à nos besoins leurs bras semblaient offrir !
Les animaux rendus à leur indépendance,
De l'homme dégradé dédaignant la présence,
Ne reconnaissaient plus sur son front profané
Le signe du pouvoir dont Dieu l'avait orné ;
Le taureau, brandissant sa corne menaçante,
Ne tendait plus au joug sa tête obéissante ;
L'étalon indompté ne mordait plus le frein ;
L'agile lévrier ne léchait plus sa main ;
Le coq, abandonnant le seuil de ses demeures,
Au pâtre vigilant ne chantait plus les heures ;
La fidèle colombe avait fui dans les bois,
Et l'oiseau domestique, effrayé de sa voix,
Ne venait plus lui pondre au retour de l'aurore
Ces doux fruits de son nid, ravis avant d'éclore !
Mais seul, abandonné de ses sujets divers,
Ce roi des animaux, de la terre et des mers,

Errant sur les confins de son stérilé empire,
Allait, sur les rochers où l'Océan expire,
Recueillir pas à pas, pour soulager sa faim,
Ces vils rebuts des mers rejetés de son sein,
Ces reptiles des eaux, ces impurs coquillages
Que balayaient les flots sur le sable des plages.

En fouillant les débris des murs abandonnés,
Des autels, des tombeaux par ses pas profanés,
Du marbre verdoyant de ces vieilles ruines
Ses négligentes mains arrachaient des racines,
De ces vils aliments composaient son repas,
Que le nectar de l'homme, hélas ! n'arrosait pas.

Ainsi dans les horreurs d'une longue agonie
Végétaient ces enfants d'une race bannie ;
Une éternelle attente empoisonnait leurs jours ;
Mille étranges rumeurs occupaient leurs discours !
Tantôt, pour détourner les fléaux de leurs têtes,
Le fer avait parlé par la voix des prophètes,
Il demandait du sang, des prêtres, des autels,
Promettant à ce prix d'épargner les mortels ;
Et la terre, à jamais de son Dieu délivrée,
Aux esprits infernaux allait être sacrée !
Tantôt les ouragans avaient pris une voix
Ou l'éclair dans le ciel avait tracé la croix !
Déjà les éléments, lui rendant leur hommage,
À la voix d'un vieillard avaient soumis leur rage.
Les astres avaient lui, l'onde avait reculé,
Les airs étaient calmés, la terre avait tremblé,
Ou les morts échappés de leurs bières funèbres
Avaient crié : « Salut ! » dans l'horreur des ténèbres :
Mais depuis le matin du dernier de ces jours
Un prodige plus grand occupait leurs discours.

Un homme, car ses traits du moins étaient d'un homme,
Inconnu des vivants avait paru dans Rome :
Jeune, beau, tel enfin que les hommes pieux
Jadis voyaient passer les messagers des cieux.
Son front pur et serein, ses traits ornés de grâces,
Du malheur des humains ne portaient point les traces ;
Ses yeux demi-baissés à travers leur azur
Laisaient lire la paix d'un cœur tranquille et pur,
Et son regard brillant d'amour et d'espérance

Avait des anciens jours le calme et l'innocence !
Le duvet de sa joue à peine se montrant,
Le sourire ingénu sur ses lèvres errant,
La candeur de son front et les tresses bouclées
De l'or de ses cheveux sur son cou déroulées,
Marquaient cet âge heureux, ce matin de nos jours,
Où l'astre de la vie, en commençant son cours,
Sur les traits indécis de l'homme enfant encore
Mêle aux feux du Midi les teintes de l'aurore !
Cependant le bâton qui pliait sous sa main,
Ses pieds qu'avait blessés la longueur du chemin,
Ses vêtements couverts de fange et de poussière,
La fatigue du jour pesant sur sa paupière,
Et de son front pâli la brûlante sueur,
Tout donnait à ses traits l'aspect d'un voyageur
Qui, marchant nuit et jour vers des plages lointaines,
Arrive avec effort au terme de ses peines !
Mais sur la terre encor qui pouvait voyager ?
D'où venait, où tendait ce divin étranger ?
Était-il donc encor sur quelque heureuse plage
Un peuple, une famille échappée du naufrage,
Qui dans un doux asile, à l'ombre du Seigneur,
Des enfants de la terre ignorât le malheur ?
Cet enfant inconnu de ces heureuses terres
Venait-il en montrer le chemin à ses frères ?

Au monde racheté d'un déluge nouveau
Apportait-il au moins le céleste rameau ?
Était-ce un homme, un ange, ou l'un de ces fantômes
Qui sortaient quelquefois des funèbres royaumes
Pour se faire adorer des crédules humains ?
Nul ne pouvait fixer leurs pensers incertains,
Car à peine avait-il sur ce séjour d'alarmes
Promené quelque temps ses yeux mouillés de larmes,
Et par des mots épars, sur sa bouche expirants,
Interrogé de loin les tristes habitants,
Qu'éclatant en sanglots, se frappant la poitrine,

Et traçant sur son front une image divine,
Saisi d'étonnement, de doute ou de terreur,
Il s'en était enfui poussant un cri d'horreur,
Et frappés de ses traits pâlis par ses menaces,
Les hommes effrayés avaient perdu ses traces !
Maintenant enflammé d'un désir curieux,
Le peuple en grossissant le cherchait en tous lieux,
Et fouillant les rochers, les antres, les ruines,
De ses longs hurlements frappait les sept collines !
Mais la nuit tout à coup, en descendant des airs,
Plongea dans le silence et l'homme et l'univers !

Ce n'étaient plus ces nuits, sœurs du jour, dont les
ombres,
Voilant sans les cacher les horizons plus sombres,
Descendaient pas à pas du dôme obscur des cieux,
Et d'un jour plus égal charmaient encor nos yeux,
Alors que, rayonnant sur l'azur de ses voiles,
Les paisibles lueurs des tremblantes étoiles
Voyaient les doux reflets de leurs pâles flambeaux
Dormir sur les gazons ou flotter sur les eaux !
Le disque irrégulier de l'astre aux deux visages
Ne guidait plus leur foule à travers les nuages ;
Il ne consolait plus de ses tendres regards.
Les débris dispersés des grandeurs des Césars.
Frappant du Vatican les longues colonnades,
Ses rayons prolongés sous l'ombre des arcades
Ne montraient plus de loin au regard attristé
Les fantômes épars de l'antique cité,
Et passant par degrés sur les saintes collines,
N'y faisaient plus grandir l'ombre de leurs ruines !
Ces soleils de la nuit du pilote connu,
Saturne, Jupiter, Mars, la chaste Vénus,
Et ceux que les pasteurs, levés avant l'aurore,
Comme des fleurs du ciel voyaient jadis éclore,
Ayant déjà rempli leur précoce destin,
N'éclairaient déjà plus le soir ni le matin ;

Mais une nuit glacée, universelle, obscure
Comme un voile de deuil tombant sur la nature,
Enveloppait soudain de son obscurité
Et le ciel, et la terre, et l'homme épouvanté.
Ses yeux, en vain levés vers les voûtes funèbres,
Retombaient accablés du poids de ces ténèbres ;
Et le monde muet, sans ciel et sans flambeau,
Restait comme endormi dans la nuit du tombeau !

Seconde vision

Qu'êtes-vous devenus, voluptueux rivages,
Collines de Tibur, antres frais, verts bocages,
Où l'Anio, tombant en liquides cristaux,
Répandait dans les airs la fraîcheur de ses eaux ?
Beaux arbres dont l'hiver respectait la verdure,
Cascades dont Mécène adorait le murmure,
Jardins où les Césars, lassés de leur splendeur,
Fuyaient et retrouvaient leur fatale grandeur,
Ruisseaux, vallons obscurs, grottes, humbles retraites,
Qui prêtiez du silence et de l'ombre aux poètes,
Où Tibulle, où Virgile, amoureux de vos bords,
Exhalaient leur belle âme en immortels accords,
Où leur ami voyait avec un doux sourire,
La sagesse et l'amour se disputer sa lyre,
Et dans leurs douces mains la livrant tour à tour,
D'un bonheur nonchalant jouissait jour à jour ?

Hélas ! j'ai vu moi-même, après deux mille années,
Par l'homme et par le temps ces rives profanées
N'offrir dans leur tristesse et dans leur nudité
Qu'un triste monument de leur caducité.
L'antiquaire y fouillait sous la ronce et l'épine
La poudre des tombeaux, la pierre des ruines,
Et foulant sous ses pieds la cendre des héros,
De leurs noms oubliés laissait d'ingrats échos !
Des générations rapides, ignorées,

Avaient passé, sans trace, en ces mêmes contrées,
Et vers l'éternité précipitée leur cours,
Semblables à leurs flots qui débordent toujours !
Les hommes n'étaient plus ; les dieux, les dieux eux-
même

Étaient avec le temps tombés du rang suprême ;
D'autres dieux les avaient chassés de leurs autels ;
Les vils lézards rampaient sur leurs noms immortels ;
Du beau temple où Tibur évoquait sa sibylle,
La croix couvrait le dôme et consacrait l'asile ;
La chasteté veillait au parvis de Vénus,
Et dans ces bois souillés du nom d'Antinoüs,
Sur les débris épars de ces mêmes demeures
Où la lyre d'Horace avait charmé les heures,
Le solitaire errant chantait à demi-voix
L'immortel testament d'un Dieu mort sur la croix,
Et la cloche du soir, dans le ciel balancée,
D'un pieux souvenir éveillant la pensée,
Tintait de l'angélus l'harmonieux soupir,
Comme un adieu plaintif du jour qui va mourir !
Mais alors l'Anio sous ces voûtes profondes
De rochers en rochers jetait encor ses ondes ;
Au pin pyramidal les pâles peupliers
S'entrelaçaient encor sur de riants sentiers ;
D'un radieux couchant les vapeurs empourprées
Baignaient de Tusculum les cimes azurées,
L'Océan sans rivage en bornait l'horizon ;
Mille débris sacrés y jonchaient le gazon,
Et les yeux, enivrés de ces sublimes scènes,
Retrouvaient quelques pleurs pour les grandeurs
humaines.

Le voyageur assis sur un type effacé
Cherchait à l'horizon la ville du passé,
Et de cette grande ombre à ses yeux transformée
Voyait monter encor l'éternelle fumée !
Maintenant le sol même avait péri : les yeux
Ne reconnaissaient plus la nature et les cieux.

La terre avait tremblé ; dans le sein des vallées,
Les monts avaient baissé leurs têtes écroulées
Sur ce lit où le fleuve avait perdu ses eaux ;
Les bois n'étendaient plus leurs ombrageux rameaux.
Un silence éternel, effroi de la nature,
Régnaient seul où régnaient son éternel murmure.
L'Océan semblait mort, le ciel vide, et pour l'œil
L'horizon n'était plus que solitude et deuil.
De rochers entassés une ceinture énorme,
De monts déracinés débris sombre et difforme.
Semblait avoir fermé d'un invincible mur
Ce fortuné vallon qui fut un jour Tibur :
Formidable rempart, vaste amas de ruines,
Qu'en leurs convulsions les monts et les collines
Avaient confusément l'un sur l'autre entassé
Et de rochers hideux sur ses flancs hérissés ;
Nul arbre n'y plantait ses racines rampantes,
Nul gazon n'étendait ses tapis sur ses pentes,
Mais, pareil aux amas par les volcans vomis,
Un chaos inégal de rocs mal affermis,
En rapides degrés s'élevant jusqu'aux nues,
De ces bords interdits dérobaient les issues,
Et jamais des mortels les pas audacieux
N'auraient osé tenter d'escalader ces lieux.
Cependant Éloïm, l'Esprit ainsi me nomme
Le jeune pèlerin qui s'est montré dans Rome,
Éloïm vers ces lieux, poussé par la terreur,
Fuyait, le cœur glacé d'épouvante et d'horreur ;
Il entendait de loin retentir dans l'espace
Les cris des insensés qui couraient sur sa trace,
Et, tremblant de tomber dans leurs barbares mains,
Se frayait sur ces rocs de périlleux chemins.
Tel qu'aux flancs escarpés des pics de l'Érymanthe,
Le son lointain du cor suspend la biche errante :
Tel aux cris des mortels qu'il entend approcher,
Éloïm s'élançait de rocher en rocher,

Et, gravissant les pics, franchissant les abîmes,
De ces remparts altiers escaladait les cimes,
Quand son œil tout à coup découvre un antre obscur,
Contre les pas de l'homme asile affreux, mais sûr !
Il y plonge ; il en suit les ténébreuses routes.
La caverne tantôt ouvre ses larges voûtes,
Où le bruit de ses pas, par l'écho reproduit,
Redoublant son effroi, roule au loin dans la nuit,
Et tantôt resserrant ses parois sur sa trace,
Semble, pour l'étouffer, lui refuser l'espace,
Et le force à ramper dans de sombres chemins
Dont le sol déchirait ses genoux et ses mains ;
Mais, le corps insensible aux douleurs qu'il endure,
Il fuirait les humains au bout de la nature,
Et, suivant à tâtons ces immenses détours,
Dans leur muette horreur il s'enfonce toujours ;
Trois fois de la clepsydre où l'homme en vain le pleure,
Le sable aurait versé la mesure d'une heure,
Depuis qu'enseveli dans cet antre profond,
Éloïm avançait sans en trouver le fond.
Déjà depuis longtemps, le jour livide, oblique,
Qui glissait en rampant par son étroit portique,
De détour en détour, par degrés affaibli,
Sur les flancs de la grotte avait encor pâli,
Puis, s'éteignant enfin dans des vapeurs plus sombres,
Rappelé ses rayons du sein glacé des ombres ;
Dans une nuit sans teinte il perdait son regard.
Il marchait, il tombait, il rampait au hasard,
Enfin d'un jour lointain la débile lumière
Semble d'un doux reflet consoler sa paupière ;
Il doute, il croit longtemps que son œil ébloui
Lui prolonge l'erreur dont ses sens ont joui.
Mais, semblable aux lueurs d'une tardive aurore,
De chacun de ses pas la clarté semble éclore ;
Et du fond rayonnant de cet obscur séjour,
Il voit enfin jaillir un pur filet du jour ;

Et la fraîcheur de l'air que son haleine aspire,
Tout annonce une issue ; il s'écrie, il respire !
Il s'élançe, il accourt, il accourt, mais, hélas !
À ses regards surpris, ce jour n'augmente pas,
Ce n'est qu'un seul rayon, que dans l'ombre incertaine
Les fentes du rocher laissent filtrer à peine !
Il veut du moins coller sur ce rocher jaloux
Son regard altéré de cet éclat si doux !
Il y touche ô surprise ! une porte de pierre,
De l'ancre ténébreux gigantesque barrière,
Que supportent des gonds et des verrous d'airain,
Ferme d'un mur glacé le sombre souterrain,
Et, par l'étroit canal d'un léger interstice,
Laisse à peine un passage où le regard se glisse !
Éloïm, emporté d'un désir curieux,
Aux fentes du rocher colle en tremblant ses yeux.
Il voit... ivre du trouble où cet aspect le plonge,
Il voit ce que jamais il n'avait vu qu'en songe,
Un vallon ombragé par des bois encor verts,
Une île de délice au milieu des déserts,
Des jardins, des gazons, des arbres, des fontaines
Roulant à flots plaintifs leurs ondes incertaines ;
Des sillons où les vents, sur ces bords assoupis,
Balançaient mollement les vagues des épis ;
Des fruits prêts à tomber des rameaux qui fléchissent,
Les uns encore en fleur, les autres qui jaunissent.
Il voit bondir plus loin, sur le penchant des prés,
Ces animaux jadis à l'homme consacrés,
Deux taureaux aiguisant contre un vieux sycomore
Leur corne recourbée où le joug pend encore,
Un sauvage coursier dont les longs crins épars
Ne voilent qu'à demi l'éclair de ses regards ;
De paisibles brebis aux toisons ondoyantes,
Des chevreaux suspendus aux roches verdoyantes,
La poule dont le chant dès l'aurore entendu
Avertit l'homme à jeun du fruit qu'elle a pondu ;

L'oiseau du laboureur, le pigeon, l'hirondelle
Fidèle après cent ans au toit qui la rappelle,
Et l'âne domestique ; et l'onagre et le chien
De l'homme autant que l'homme ami, frère, gardien,
Qui, d'un maître indigent dédaignant les largesses,
N'aime en lui que lui-même et vit de ses caresses.
Il entend gazouiller sur la cime des bois
Ces oiseaux dont jamais il n'entendit la voix,
Ces chantres de la nuit, du soir ou de l'aurore,
Que chaque heure du jour et des nuits fait éclore
Et qui, pour assoupir ou réveiller nos sens,
Exhalent leurs amours en suaves accents.
C'était l'heure où du jour toutes les voix s'apaisent,
Où des oiseaux lassés les vifs accords se taisent,
Où Philomèle seule, attendrissant les airs,
Au malheureux qui veille adresse ses concerts ;
Sur un rameau voisin où son nid se balance,
Elle enchantait du soir l'harmonieux silence.
Éloïm écoutait ses doux sons s'exhaler ;
D'autres sens à son cœur semblaient se révéler.
Jamais semblable aspect et jamais voix pareilles
N'avaient charmé ses yeux ou ravi ses oreilles.
De tous ces habitants de la terre et des cieux
Qui portaient, qui servaient, qui charmaient nos aïeux,
Il ne connaissait rien que ces vaines images
Que les traditions conservent aux vieux âges,
Et pendant qu'ils passaient, ainsi qu'au premier jour,
Sa bouche avec transport les nommait tour à tour ;
Mais ses regards en vain dans ce séjour champêtre
Cherchaient des animaux le modèle et le maître :
Tout y rappelait l'homme, on ne l'y voyait pas.
Était-ce un lieu divin interdit à ses pas ?
Une ombre de l'Éden conservée à la terre ?
Ou d'un ange exilé le palais solitaire ?
Éloïm interdit doutait... quand une voix,
Une voix dont son cœur a tressailli trois fois,

Semblable aux sons vivants de la parole humaine,
S'élève et vient frapper son oreille incertaine.
Cette voix n'avait pas ces modulations
Qu'imprime aux sons humains l'accent des passions,
Cette note à la fois violente et plaintive
Qui trahit toujours l'homme à l'oreille attentive ;
C'était un son égal, plein, grave, mesuré,
Par un cœur impassible avec force vibré,
Dont rien n'amollissait la vigueur solennelle ;
Mais comme on entendrait la parole éternelle.
Du côté d'où la voix s'élevait vers les cieux,
Le jeune homme éperdu porte aussitôt les yeux ;
Il voit, non loin de lui, sur un banc de verdure,
Deux êtres dont il n'ose assigner la nature,
Tant leur sublime aspect, à son œil enchanté,
Surpasse l'homme en force, en grâce, en majesté.

L'un était un vieillard ; mais sa verte vieillesse
Ne témoignait des ans que l'antique sagesse ;
On ne voyait en lui que cette majesté
D'un front chargé de temps, mais du temps respecté ;
L'âge n'avait pour lui ni faiblesse ni glaces ;
Ses traits montraient ses jours, mais sans porter leurs
traces,
Et ses membres nerveux, et d'un sang pur nourris,
N'étaient point à l'œil leurs muscles amaigris.
Ses cheveux étaient blancs, mais leurs boucles touffues
Roulaient à gros flocons sur ses épaules nues ;
Dans toute leur jeunesse, ils paraissaient blanchir.
Son front large et musclé les portait sans fléchir.
La voûte de ce front sur ses yeux avancée
Imprimait à ses traits la force et la pensée ;
Au sommet de ce front deux boucles de cheveux,
Par un souffle divin qui soulevait leurs nœuds,
En deux cornes d'argent s'arrondissant d'eux-même,
Dessinaient sur son front ce noble diadème,
Symbole de la force et de l'autorité,

Sur le front du bélier par Dieu même jeté,
Et dont, pour imprimer son signe sur leurs têtes,
Jéhovah couronnait le front de ses prophètes :
Tel semblait ce vieillard, et ses traits souverains,
Sa taille surpassant la taille des humains,
Tout en lui rappelait un de ces premiers sages
Heureux contemporains de l'enfance des âges !
Bouclé sur son épaule, un grand manteau de lin
Laissait à découvert-la moitié de son sein ;
Une large courroie en serrait la ceinture,
Puis, sur ses pieds divins roulant à l'aventure,
Formait ces larges plis, où, flottant tour à tour,
On voyait se jouer les ombres et le jour.
Il pressait, d'une main, sur sa poitrine nue,
Un livre dont sept sceaux interdisaient la vue ;
Et de l'autre il semblait, avec deux de ses doigts,
Tracer sur l'horizon l'image de la croix.

Auprès du saint vieillard, mais dans l'ombre cachée,
Une femme, une vierge à sa trace attachée,
D'une timide main s'appuyant sur son bras,
Sur un pied suspendue, avançait sur ses pas.
Non, jamais la beauté qu'un amant vierge encore
De ses désirs brûlants en rêves voit éclore,
Jamais le souvenir qu'un jeune époux en deuil,
Pour nourrir ses regrets, évoque du cercueil,
Jamais l'image, enfin, la séduisante image
Que se forme une mère, en portant son doux gage,
N'égalait les attraits de cet être charmant
Qu'aux regards d'Éloïm offrit ce seul moment,
Quand, fixant sur ses traits sa paupière ravie,
Ce regard suspendit son haleine et sa vie.

Elle était dans cet âge où, prête à se flétrir,
Cette fleur de beauté qu'un printemps fait mûrir
Semble inviter l'amour à cueillir ses délices
Avant qu'un jour de plus effeuille ses calices :

Âge heureux de la grâce et de la volupté
Qui confond en saison le printemps et l'été !
La jeunesse mêlait sur ses lèvres écloses
Une tendre pâleur à l'éclat de ses roses ;
Ses traits divins dont l'ombre arrêta le contour,
Ses yeux bleus, ou brillants, ou voilés tour à tour,
L'astre dont le foyer est le cœur d'une femme
Laisait en longs éclairs échapper plus de flamme ;
D'un sein plus arrondi les globes achevés,
D'un souffle plus égal sous leurs voiles élevés,
Et ses cheveux flottants dont les tresses moins blondes
Jusque sur le gazon glissaient en larges ondes,
Mais dont l'or, brunissant de plus de feux frappés,
Ressemblait aux épis que la faux a coupés :
Tout en elle annonçait ces saisons de tempête,
Ce solstice éclatant où la beauté s'arrête.
Un voile blanc, tissu de ses blanches brebis,
Pressait son sein d'albâtre, et, glissant à longs plis,
Dessinaient les contours de sa taille superbe,
Et venait, sur ses pieds, se confondre avec l'herbe !
Aucun vain ornement, aucun luxe emprunté
N'altérait la candeur de sa pure beauté.
Dédaignant d'un faux art les trompeuses merveilles,
L'opale ou le corail n'ornait point ses oreilles ;
Le rubis sur son front ne dardait point ses feux ;
L'or autour de son col n'enlaçait pas ses nœuds,
Et ces lourds bracelets, qu'un vain luxe idolâtre,
D'un bras harmonieux ne foulaient point l'albâtre ;
Mais, sur sa blanche épaule, un ramier favori
Était venu chercher un amoureux abri ;
Il caressait son cou d'un doux battement d'aile ;
Et, broutant le gazon qui croissait autour d'elle,
Deux lions, par l'attrait près d'elle retenus,
Folâtraient sur sa trace et léchaient ses pieds nus.
Tels les plus doux objets qu'anima la nature
Suivaient Ève en Éden et formaient sa parure.

Suivant d'un pas distrait les pas du saint vieillard,
Elle laissait errer ses beaux yeux au hasard ;
Ce regard n'avait pas ce divin caractère
D'un œil qui voit le ciel et méprise la terre ;
Je ne sais quoi d'humain, de vague et d'inquiet,
Ressemblait au désir, ou plutôt au regret.
On eût dit qu'en ces lieux par la force enchaînée,
Pour ce divin exil elle n'était pas née.
En un mot, l'un semblait un habitant des cieux,
L'autre une enfant de l'homme esclave en ces beaux
lieux.

« Jour, disait le vieillard, jour qui finis ta course,
Toi que le temps fit naître, et rappelle à ta source,
C'en est fait : éteins-toi ! Va dans l'éternité
Rendre compte à ce Dieu par qui tu fus compté !
Depuis ce premier jour où ma vieille paupière
Dans l'enfance des temps s'ouvrit à ta lumière,
De ces milliers de jours qui sous mes yeux ont lui,
Je ne te vis jamais si morne qu'aujourd'hui !
Ces fils de la lumière ont-ils, comme nous-même,
Quelque pressentiment de leur heure suprême ?
Ah ! qu'ils rappellent peu, par leurs traits effacés,
Ces premiers jours du monde à jamais éclipsés,
Quand, sous leurs premiers pas, la terre épanouie
Exhalait vers son Dieu comme un parfum de vie,
Et qu'emportant les vœux des mortels innocents,
Ils s'en allaient chargés de nuages d'encens !
Mais, à présent, dans l'ombre où leur cercle s'achève,
Sur un désert en deuil il se couche et se lève
Sans qu'un cœur innocent, sans qu'un pieux regard
L'invoque à son lever, le suive à son départ !
Cependant, ô ma fille ! un œil nous les mesure ;
Ils doivent leurs tributs au Roi de la nature ;
Il ne les a point faits, comme un vain ornement,
Pour semer de leurs feux la nuit du firmament,
Mais pour lui rapporter, aux célestes demeures,

La Gloire et la Vertu sur les ailes des Heures !
Accomplissons donc seuls leur sublime devoir !
Prions le jour, la nuit, le matin et le soir !
Et tandis que la terre, à son instant suprême,
Le nie ou le maudit, l'oublie ou le blasphème,
Que l'hommage du soir, présenté par nos mains,
Lui porte encor l'encens et la voix des humains ! »
Il disait ; et, le front courbé dans la poussière,
Sa bouche murmurait une sourde prière.
La vierge agenouillée à ces sons répondait ;
Dans un accord divin leur voix se confondait ;
Sa tendre voix mêlée à sa voix ferme et grave
Formait de tons divers un contraste suave.
Tel au bruit d'un torrent qui gronde au fond des bois
L'oiseau du ciel se plaît à marier sa voix,

Cependant Éloïm, collé contre la pierre,
N'osait, pour leur parler, suspendre leur prière ;
Mais quand le saint vieillard, à demi prosterné,
Eut relevé son front vers l'occident tourné,
Et que, prêt à quitter cette porte fatale,
Déjà son pas immense en franchit l'intervalle,
Éloïm s'écria ; sa voix en sourds échos,
À travers les rochers, porta vers eux ces mots :

« Fortunés habitants de ce lieu de délices,
Soit que déjà du ciel vous goûtiez les prémices,
Soit qu'exempts ici-bas de travail et de mort,
Des malheureux humains vous ignoriez le sort ;
Adorez-vous le Christ ? » Au nom par qui tout tremble
La vierge et le vieillard s'inclinèrent ensemble.
Eloïm poursuivit : « Ah ! si vous l'adorez,
Par ses jours et sa mort à tout chrétien sacrés,
Par ce jour qui s'approche, où du haut des nuages
Il viendra réveiller et juger tous les âges,
Ouvrez pour un moment cet asile à mes pas !
Je viens d'une autre terre et de lointains climats

Chercher s'il est encor sur ces confins du monde
À la voix d'un mortel un mortel qui réponde.
Aux lieux qu'avec horreur mes pieds ont traversés
Je cherchais des humains... j'ai vu des insensés
Qui, dans leur désespoir se maudissant eux-mêmes,
N'attestaient plus le ciel que par d'affreux blasphèmes !
J'ai fui : la main de Dieu m'a sans doute conduit
Dans les profonds détours de cette horrible nuit,
Pour trouver, à la fin de mes longues misères,
Des autels au vrai Dieu, des anges ou des frères ! »
Il dit ; le saint vieillard, sans paraître surpris,
Répondit simplement : « Je t'attendais, mon fils !
L'homme, errant au hasard, sans dessein et sans guide,
Arrive où Dieu le veut au jour que Dieu décide !
Il t'amène en ces lieux : j'adore ses décrets ;
Entre, et bénis son nom ! tu parleras après. »
Soudain, comme un berger qui veut, sur les fougères,
Laisser fuir du bercail les agneaux sans les mères,
S'incline, et d'un genou, par l'effort affermi,
Soutient le lourd battant qu'il entrouvre à demi :
Tel, sur ses gonds massifs faisant rouler la porte,
Le robuste vieillard, dont le corps la supporte,
Laisse entrer Éloïm, et, refermant soudain,
Tourne avec un bruit sourd les lourds verrous d'airain.
Éloïm, se jetant à ses pieds qu'il embrasse,
Baise en pleurant la terre où s'imprime leur trace.
« Homme ou Dieu, lui dit-il ; et toi, toi ! dont les yeux
Lancent des feux plus doux que la nuit dans les cieux,
Toi qu'enfin, sans ces pleurs qui trahissent une âme,
Je n'oserais nommer du nom touchant de femme !
Soyez bénis tous deux ! Ou si mes sens surpris
Preignent pour des mortels de célestes esprits,
Êtres surnaturels ! enseignez-moi vous-même
Comment on vous adore ou comment on vous aime ! »
La vierge, à ces accents qui vibrent dans son cœur,
Rougissait de plaisir, d'orgueil et de pudeur ;

Ses lèvres s'entrouvraient pour répondre elle-même ;
Mais le vieillard, d'un geste et d'un regard suprême,
Sur sa bouche tremblante arrêta son discours :
« Suivez-moi, leur dit-il ; les mœurs des anciens jours
Ne nous permettent point d'interroger encore
L'étranger dont les pas ont devancé l'aurore,
Avant qu'à notre table, assis, il ait goûté
Le pain, le vin, les dons de l'hospitalité !
Qu'il vienne du Seigneur partager les merveilles ;
Désaltérer sa soif du doux jus de mes treilles
Et du lait des brebis épaissi sous ta main,
Et des fruits de nos champs satisfaire à sa faim.

Demain, quand le sommeil aura, par un long rêve,
De ses membres brisés renouvelé la sève,
Il nous racontera quel sort mystérieux,
À travers les déserts le conduit en ces lieux,
Ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il vit chez les hommes ;
Et lui-même, ô ma fille ! il saura qui nous sommes !... »
Tout en parlant ainsi, le vieillard, qui marchait,
Des bords d'un lac limpide à pas lents s'approchait ;
Éloïm admirait et suivait en silence,
Et la jeune beauté, dont le pas les devance,
Échappant à leurs yeux, courait, d'un pied léger,
Préparer le repas du divin étranger...



Quelques semaines après, j'écrivis un second chant du même poème, intitulé *les Chevaliers*. J'avais le Tasse et l'Arioste de bien loin dans l'imagination. Je comptais toucher successivement toutes les cordes graves et sensibles de la poésie épique ou élégiaque dans cette œuvre sans fin commencée trop jeune et interrompue avant le temps. En voici quelques fragments négligés après bien des années au fond de mon portefeuille.

... Cependant, le cœur plein de deuil et de tristesse,
Béranger, maudissant le poids de sa vieillesse,
Privé du seul objet qui consolait ses jours,
De son château désert a traversé les cours.
Ses cheveux blancs, souillés de sang et de poussière,
Tombent à gros flocons sur sa morne paupière ;
Il mord sa lèvre pâle, il presse dans sa main
La garde du poignard qu'il fit briller en vain,
Et, sur ses traits ridés se frayant une route,
Deux longs ruisseaux de pleurs, tombant à grosse goutte,
Viennent mouiller ce fer, dans ses mains impuissant.
« Ah ! malheureux ! dit-il, des pleurs au lieu de sang ! »
Il baisse un front courbé sous le malheur et l'âge,
Et de ses serviteurs détourne son visage.
Tel un chêne vieilli, dont les rameaux séchés
Par la foudre ou la hache ont été retranchés,
Sur un coteau brûlant, que son aspect afflige,
Ne voit plus de son sein sortir de jeune tige,
Et de l'ombre et des fleurs oubliant la saison,
Penche un tronc dépouillé sur le morne gazon.

Ses vassaux consternés se rangent en silence ;
Mais soudain à ses pieds un mendiant s'élançait ;
Son front, déjà chargé des traces de ses jours,
De sa vie orageuse annonçait le long cours ;

Un bâton soutenait sa démarche tremblante ;
La misère courbait sa tête chancelante ;
De vêtements usés quelques lambeaux épars,
Sous l'outrage des ans tombant de toutes parts,
Noués par une corde autour de sa ceinture,
Laisaient à découvert ses jambes sans chaussure,
Et ses pieds, par le sol meurtris et déchirés,
Foulaient péniblement le marbre des degrés ;
Du chevalier terrible il suit de loin la trace ;
Il se jette en pleurant à ses pieds qu'il embrasse ;
« Seigneur, écoutez-moi, dit-il en sanglotant,
Peut-être il vous souvient de ce berceau flottant
Où cette noble épouse, à vos regrets si chers,
Recueillit un enfant et lui servit de mère ;
On dit que du trépas par le ciel préservé,
Et par vos soins, seigneur, dans ces murs élevé,
Digne qu'en autre rang le hasard l'ait fait naître,
Sa gloire et ses vertus ont honoré son maître...
– Et que t'importe, à toi, vil rebut des humains,
Le sort de cet enfant qu'ont élevé mes mains ?
Qu'eut jamais de commun son sang et ta misère ?
– Hélas ! pardonnez-lui, seigneur ! je suis son père !
– Toi, son père ? Insensé ! ce noble enfant ton fils ?
Qui donc es-tu ? – Seigneur, vous voyez mes habits,
Je suis ce qu'à vos yeux indique leur misère,
Un de ces malheureux, vermine de la terre,
À qui le ciel jaloux de ses avarès mains
A donné pour tout don la pitié des humains,
Qui glanent ici-bas ce que le riche oublie,
Et qui, pour soutenir leur misérable vie,
Vont aux portes du temple, au seuil de vos palais,
Recevoir tour à tour l'insulte ou les bienfaits !
Trop heureux si le ciel, dans l'opprobre où nous sommes,
En nous déshéritant des biens communs aux hommes,
Avait en même temps retranché de nos cœurs
Ces sentiments qui font leur joie et nos douleurs !

Mais, hélas ! ces haillons n'étouffent pas nos âmes ;
 Nous aimons, comme vous, nos enfants et nos femmes,
 Mais le remords nous suit jusqu'au sein de l'amour,
 Et nous nous repentons de leur donner le jour !
 Un enfant m'était né ; la faim et la souffrance
 Avaient ravi sa mère à sa première enfance,
 Et près d'elle couché, sa bouche avec effort
 Pressait encor ce sein qu'avait tari la mort !
 On vantait la pitié de notre noble dame :
 L'espérance, à son nom, pénétra dans mon âme ;
 Je m'emparai soudain, par un adroit larcin,
 De deux cygnes chéris que nourrissait sa main,
 Et confiant mon fils à sa frêle nacelle,
 Je chargeai leur instinct de la guider près d'elle :
 La vague protégea ce dépôt précieux,
 Jusqu'à ces bords lointains je le suivis des yeux.
 Tranquille sur le sort d'une tête si chère,
 Je sentis s'alléger le poids de ma misère,
 Et loin de ce rivage allant porter mes pas,
 J'usai mes tristes jours de climats en climats.
 Mais enfin, quand des ans l'inévitable outrage
 Eut usé de ce corps la force et le courage,
 Rappelé vers ces bords par un cher souvenir,
 Un instinct paternel me force à revenir
 Près de ce fils chéri terminer ma carrière,
 Pour avoir une main qui ferme ma paupière !
 Ah ! laissez-moi, seigneur, le voir et l'embrasser ;
 Sur ce cœur expirant laissez-moi le presser ;
 Et que puisse de Dieu la main juste et prospère
 Bénir dans vos enfants la pitié de leur père !
 – Mes enfants ! qu'a-t-il dit ? hélas ! je n'en ai plus !
 Garde pour toi, vieillard, tous tes vœux superflus ;
 J'ai perdu, comme toi, l'espoir de ma famille :
 Va ! cours chercher ton fils ! il est avec ma fille ! »
 Ainsi dit Béranger, et, d'une rude main
 Repoussant le vieillard, il reprend son chemin.

Tel qu'un aigle irrité, dont l'immonde reptile,
Pendant qu'il plane en paix, dans un azur tranquille,
À dévasté son aire, et sur ses bords flétris
De ses œufs près d'éclorre a semé les débris ;
Lorsque redescendu de sa céleste sphère,
Son instinct paternel le rappelle à son aire,

Et que du haut du ciel y plongeant ses regards,
Il voit ses tendres fruits sur les rochers épars,
Sur ce nid, son espoir, il plonge, il veut s'abattre ;
Il cherche un ennemi qu'il puisse au moins combattre ;
De rochers en rochers il vole en tournoyant,
Promène dans les airs son regard foudroyant,
Et rongéant les rochers à défaut de victime,
Il jette un cri vengeur qui fait trembler l'abîme :
Tel au fond d'un palais maintenant dépeuplé,
Ce vieux père, cherchant d'un regard désolé
Cette enfant dont ses yeux ont la douce habitude,
De ses gémissements remplit la solitude ;
Marche, s'arrête, écoute, éclate en vains sanglots,
Et consume la nuit à regarder les flots.
Mais à l'heure où les chants du pieux solitaire
Montent seuls vers le ciel, quand tout dort sur la terre,
Son regard, en fixant l'écueil inhabité,
Du fanal de Tristan découvrit la clarté.
À cet aspect nouveau son cœur glacé palpite :
Il appelle, il espère, il s'élançe, il hésite ;
Mais vers les bords lointains où cet espoir a lui,
Un instinct plus puissant l'entraîne malgré lui.

Réveillés à ces cris, ses matelots fidèles
Rattachent l'aviron aux flancs de ses nacelles,
Dressent les mâts couchés sur les esquifs flottants,
Lèvent l'ancre pesante, ouvrent la voile aux vents,
Et lui-même, voyant où le fanal le guide,
Courbé sur l'aviron fend la plaine liquide.
La brise de la nuit sur le lac écumant

Vers l'écueil escarpé les pousse en un moment ;
 Ils franchissent le flot grondant sur le rivage.
 Béranger, le premier, s'élançe sur la plage ;
 Il appelle, il s'écrie, il court, il voit enfin,
 Il voit aux premiers feux des astres du matin,
 Sur un gazon trempé des larmes de l'aurore,
 Sur le sein de Tristan la fille qu'il adore
 Mollement assoupie ; il doute, il craint d'abord
 Cette immobilité qui ressemble à la mort ;
 Mais bientôt s'approchant du couple qui sommeille,
 Le bruit de leurs soupirs rassure son oreille ;
 Il voit le sein d'Hermine, encor gros de soupirs,
 Onduler comme l'onde au souffle des zéphirs.
 « Elle vit ! Ô ma fille ! ô ma seconde vie !
 À l'outrage, à la mort quelle main t'a ravie ?
 Réveille-toi ! réponds ! Quel que soit ton sauveur,
 Je jure par le ciel, par toi, par mon bonheur,
 De lui donner, pour prix de ce bienfait suprême,
 Tout ce que peut donner ma main... fût-ce toi-même ! »
 Ces cris de son Hermine ont ranimé les sens ;
 Elle rouvre ses yeux, elle entend ces accents,
 Voit pencher sur son front la tête paternelle,
 Et lui montrant des yeux Tristan : « C'est lui, » dit-elle.
 Et Tristan, à ces mots, rougissant de bonheur,
 De ses pleurs arrosait les mains de son seigneur.
 Mais Béranger, ouvrant les bras à son Hermine,
 Allait presser aussi Tristan sur sa poitrine,
 Quand une sombre image, un soudain repentir,
 Resserre tout à coup son cœur près de s'ouvrir.
 Hermine tombe seule entre les bras d'un père ;
 Le beau page, à ses pieds, reste un genou sur terre,
 Et le vieillard lui jette un regard incertain,
 Où la reconnaissance est mêlée au dédain :
 « Partons, dit-il, fuyons ce funèbre rivage,
 Qui de mon désespoir me rappelle l'image,
 Et, pendant que les flots nous porteront au port,

Tu nous raconteras ce prodige du sort ! »
La rame bat les flots, la barque glisse et vole ;
Hermine, retrouvant à peine la parole,
Raconte en rougissant ce qu'a fait son sauveur ;
Comment il a risqué ses jours pour son honneur ;
Comment son bras, plus fort que la vague et l'orage,
Au milieu de la nuit l'a portée au rivage ;
Comment, près d'un foyer par ses mains allumé,
Dans son corps engourdi son cœur s'est ranimé,
Et comment, par ses soins la rendant à la vie,
Il l'a tout à la fois respectée et servie.
Béranger, en silence, écoutait ces récits ;
En cercle autour de lui ses chevaliers assis,
De surprise et d'orgueil ne pouvant se défendre,
Sur l'épaule du preux se penchaient pour entendre ;
Et les rameurs, eux-même, enchaînés par la voix,
Du page rougissant écoutaient les exploits,
Et, contemplant Hermine à leur amour rendue,
Oubliaient d'abaisser la rame suspendue.

Quand elle eut achevé, Béranger, l'œil baissé,
Sous tant d'émotions resta comme oppressé ;
Puis, d'un ton à la fois indulgent et sévère :
« Tristan, dit-il, en moi ton enfance eut un père,
Tu m'as rendu ma fille, et ce premier haut fait
Acquitte en un seul jour le bien que je t'ai fait ;
Mais mon cœur veut sur toi conserver l'avantage ;
Il n'était qu'un seul prix digne de ton courage,
Tu l'avais mérité ! je te l'aurais offert ;
Mais entre Hermine et toi l'abîme s'est ouvert,
Rien ne peut le combler, et pas même ta vie ;
Le jour qui me la rend à toi te l'a ravie ;
Ton père s'est nommé ; ton père, un mendiant,
Est venu près de moi réclamer son enfant ;
Je dois te rendre à lui, non tel que sa misère
Te confia jadis à ta seconde mère,
Faible, nu, sans espoir que sa tendre pitié,

Mais enrichi des dons de ma noble amitié,
Mais, honorant du moins par les dons de ton maître
L'obscurité fatale où le sort te fit naître,
Je te fais châtelain de la tour d'Ildefroi ;
Ces domaines, ces champs, ces vassaux sont à toi !
Tu peux à ton vieux père y donner un asile ;
Mais toi, loin d'y languir dans un loisir stérile,
Lèves-y des soldats, va porter ta valeur
Parmi les conquérants du tombeau du Sauveur.
Va disputer un prix digne de ta vaillance,
Va mériter un nom qui couvre ta naissance ;
Après ce que tu fis et ce qu'ont vu tes yeux,
Il ne te convient plus de paraître en ces lieux,
Jusqu'à ce qu'un héros, entrant dans ma famille,
Ait pris sous son honneur la garde de ma fille ! »
Tristan ne répondit que par un seul soupir,
Et tout bas dans son cœur se dit : « J'irai mourir ! »
Mais Hermine pâlit ; comme une fraîche aurore,
Qu'un nuage subit tout à coup décolore,
Son beau front s'inclina pour cacher ses douleurs,
Et ses cils abaissés voilèrent mal ses pleurs.
Tout se tut : jusqu'au bord on n'entendit qu'à peine
Du sein des deux amants s'exhaler leur haleine ;
Les vassaux, sur la plage, avec des cris d'amour,
De leur dame chérie attendaient le retour ;
Et, prenant dans leurs bras la belle châtelaine,
La portèrent en foule aux bras de sa marraine.
... Tout est joie et tumulte aux murs de Béranger ;
Les vassaux, qui d'Hermine ont appris le danger,
Les jeunes chevaliers qui briguaient sa conquête,
Venus pour le combat sont restés pour la fête ;
Les cours et les préaux sont couverts d'étrangers ;
Les dames, les barons, entourent les foyers ;
Le jour ne suffit pas à leur foule enivrée ;
Mais des feux du sapin la nuit même éclairée
Ouvre une lice ardente à des plaisirs nouveaux.

C'est l'heure où Béranger, conviant ses vassaux,
Prodigue des trésors que son orgueil étale,
Fait dresser à la fois vingt tables dans la salle,
Et jusqu'aux premiers chants de l'oiseau du matin,
Entouré de ses preux, prolonge le festin.
Ces salles, où des preux les tables sont dressées,
De soie et de velours ne sont pas tapissées ;
Elles n'offrent aux yeux qu'une voûte d'acier.
Lances, piques, écus, brassards et bouclier ;
Et des lambris de fer et des festons d'épées
Avec un art sauvage autour des murs groupés,
Réfléchissant les feux des nocturnes flambeaux,
Jettent un jour sanglant sous les vastes arceaux.
Nul art dans ces festins n'ajoute à la nature,
Et leur profusion est leur seule parure ;
Les hôtes des forêts, des cerfs, des sangliers,
Sur des plateaux de bois s'y servent tout entiers ;
Et dans la salle même, entre chaque embrasure,
Des outres, des tonneaux qui coulent sans mesure,
Versent aux échansons des vins nés sur ces bords,
Dont la coupe se vide et s'emplit à pleins bords.

Sur un siège élevé d'où son regard domine
Béranger est assis ; plus bas la belle Hermine ;
Puis enfin les barons, les écuyers, les grands,
Placés par les hérauts chacun selon leurs rangs,

Descendent par degrés jusques aux servants d'armes,
Où Tristan va cacher son triomphe et ses larmes.
Là, tandis que son nom retentit en tous lieux,
Sur ses égaux d'hier n'osant lever les yeux,
Il rougit d'être assis parmi ceux qu'il honore,
Et plus bas, s'il se peut, voudrait descendre encore.
En vain les écuyers, pour plaire à leur seigneur,
Lui présentent les vins et la coupe d'honneur ;
Du doux jus des coteaux en vain sa coupe est pleine,
En feignant d'y puiser sa lèvre y trempe à peine,

Et son cœur, d'amertume et de honte abreuvé,
Lui fait trouver amer tout ce qu'il a goûté.
Il accuse en secret la lenteur des convives,
Il compte chaque instant des heures trop tardives ;
Puis, d'un regard furtif contemplant ces doux traits
Qu'il grave dans son âme et va perdre à jamais,
Il se dit, en comptant le temps qui s'évapore :
« Dure à jamais le jour où je la vois encore ! »

Les lices aux tournois, les danses aux festins,
De l'aurore à la nuit, de la nuit au matin,
Durant trois jours complets, durant trois nuits entières,
Chassèrent le sommeil de toutes leurs paupières.
Mais au dernier repas de la troisième nuit,
Quand, déjà chancelants de fatigue et de bruit,
Les convives lassés succombaient à l'ivresse,
Le baron de Neuf-Tours à Béranger s'adresse :
« Seigneur ! n'avez-vous donc pour orner votre cour
Trouvère ou ménestrel, barde ni troubadour ?
Quitterons-nous ces lieux sans que de son écharpe
L'enfant perdu du lac ait dénoué sa harpe ?
– Excusez-moi, seigneur, dit Tristan tout confus,
J'imité les héros, je ne les chante plus. »
Le baron, à ces mots, lui lance un faux sourire ;
Mais Béranger, honteux qu'on ait osé dédire
En sa présence même un noble chevalier :
« Vous chanterez, Tristan ; tant d'orgueil doit plier ;
Écuyer, apportez la harpe du trouvère ;
Hermine, que ta voix charme aussi ton vieux père,
Et chantez tous les deux l'histoire d'Amadis,
Où vos deux voix d'enfants s'entremêlaient jadis. »
Il dit. Hermine tremble et murmure en son âme ;
Le page avec respect s'approche de sa dame,
Lui présente son luth au clou d'or suspendu,
Ce luth dont le doux son, à sa voix confondu,
Résonnait autrefois de loin à son oreille,
Plus gai qu'un premier chant de l'oiseau qui s'éveille ;

Et lui-même, prenant des mains d'un écuyer
Une harpe nouée auprès d'un bouclier,
L'accorde lentement et d'une main distraite ;
Et de saisissement la foule était muette.
Enfin, d'une voix faible et sans lever les yeux,
Hermine commença le doux lai des adieux.
Or c'était un récit triste comme leur âme
Et que, sans y penser, avait choisi la dame,
D'un chevalier quittant pour ne plus la revoir
Celle dont la pensée était le seul espoir ;
Un vieux barde, exilé des bords de la Durance,
L'avait porté jadis de l'Italie en France.
Deux voix, pour imiter cette scène d'amour,
S'en devaient partager les couplets tour à tour ;
Et la harpe et le luth, de leurs notes plaintives,
En suspendre un moment les stances fugitives.

Romance

LA DAME

Quand ce vint au matin, Yseult lui dit : « Écoute :
J'entends le coq chanter et ton coursier hennir ;
Encore, encore un mot, et tu seras en route.
Et plus jamais ces yeux ne te verront venir !
Ami, prends mon anneau que de mes pleurs j'arrose,
Hier, pensant à toi, ma main l'a fait bénir,
Pour qu'à jamais de moi te fasse souvenir
Tant qu'il te souviendra du doigt où je le pose ! »
Or son page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : « Roger, voici le jour ! »

LE CHEVALIER

Je pars ; mais mon cœur reste, ô ma seule pensée !
Plus ne compte les jours après ce triste instant,
En ce suprême adieu mon âme t'est laissée,
Tout ce qui m'animait me quitte en te quittant.
Garde de nos amours longue et triste mémoire,
Et si jamais le soir trouvère ou pèlerin
D'un cœur brisé d'amour te vient chanter la fin,
Yseult, dis en toi-même : « Hélas ! c'est son histoire ! »
Or le page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : « Roger, voici le jour ! »

LA DAME

Ami, prends ces cheveux et que ma main les noue
Au plus près de ton cœur ; tu rêveras de moi :
Souvent, quand on te nomme, ils ont voilé ma joue,
Et souvent essuyé des pleurs versés pour toi ;
Ordonne qu'on les laisse à ton heure suprême
Reposer avec toi sous le même linceul,

Pour qu'au moins sous la terre où tu dormiras seul
Quelque chose de moi s'unisse à ce que j'aime !

Or le page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : « Roger, voici le jour ! »

LE CHEVALIER

Ah ! si le son d'un cor en sursaut te réveille,
Si l'acier d'un écu retentit dans la cour,
Si le pas d'un coursier résonne à ton oreille,
Si la harpe d'un barde expire sous la tour,
En mémoire de moi regarde à la fenêtre
Aussi loin que tes yeux me suivront aujourd'hui,
Et murmure en toi-même : « Yseult ! si c'était lui ? »
Ce mot, si loin de toi, je l'entendrai peut-être !
Or le page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : « Roger, voici le jour ! »

LA DAME

Prends mon long chapelet, où pend mon reliquaire ;
Baise soir et matin ces reliques des saints ;
J'ai tant prié pour toi sur ce pauvre rosaire,
Que mes doigts fatigués en ont usé les grains ;
Quand, voyageant le soir sur la terre lointaine,
L'angélus sonnera dans la tour du beffroi,
Pour que ton âme au ciel se rencontre avec moi,
En mémoire d'Yseult tu diras ta dizaine.

Or le page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : « Roger, voici le jour ! »

Tristan allait poursuivre, un cri soudain l'arrête.
Hermine sur son luth vient de pencher la tête,
Son visage a changé, sa défaillante main
N'a pu même achever le funèbre refrain.
Elle tombe mourante au sein de sa nourrice
Comme un lis dont le ver a piqué le calice.
On l'apporte en sa tour, sans voix et sans couleur.
Tristan rejette au loin sa harpe avec douleur,

Et, la foulant aux pieds sur le pavé de dalle,
 Disperse avec dédain ses débris dans la salle.
 « Toi qui chantas pour elle une dernière fois,
 Tu ne mêleras plus tes sons à d'autres voix ! »
 Dit-il. Et, s'éloignant de la foule étonnée,
 Il va sur le donjon plaindre sa destinée.
 Cependant l'air du ciel et des soins caressants
 D'Hermine évanouie ont ranimé les sens,
 Et la foule, d'ivresse et de joie éperdue,
 A repris à l'instant la fête suspendue.
 De la chambre élevée où ruissellent ses pleurs,
 Hermine entend monter leurs joyeuses clameurs ;
 Sur le bord du fauteuil où sa tendresse veille,
 Sa nourrice se penche et lui parle à l'oreille :
 « Pourquoi cacher ces pleurs, belle enfant ? C'est en
 vain !
 Ma main les sent couler ; versez-les dans mon sein,
 Ce sein qui vous reçut, ce sein qui vous adore !
 Le mal dont vous mourez, faut-il que je l'ignore ?
 – Tu demandes le mal dont je me sens mourir,
 Lui répond son Hermine, et Tristan va partir !
 Que dis-je, à cet instant il est parti peut-être.
 Nourrice, oh ! par pitié, regarde à la fenêtre !
 Les ponts sont-ils baissés ? Ne vois-tu rien là-bas ?
 De son destrier blanc reconnais-tu les pas ?
 – Je n'entends que l'écho de la salle sonore.
 – Ah ! si du moins mes yeux pouvaient le voir encore !
 Si mon cœur pouvait dire avant de se briser
 De ces mots que le temps ne pût jamais user,
 Peut-être ma douleur, de mon sein exhalée,
 Me déchirerait moins si je l'avais parlée.
 Si ses derniers accents retenus dans mon cœur
 S'y gravaient à jamais comme un sceau de douleur,
 Peut-être je vivrais pour espérer encore !
 Écoute un dernier vœu d'Hermine, qui t'implore !
 Descends parmi la foule, ô nourrice ! et dis-lui,

Dis-lui, s'il en est temps, qu'avant que l'ombre ait fui,
Avant que du festin mon père ne se lève,
À l'angle du préau qui domine la grève
Il te suive et m'attende au bord profond des eaux,
Avant que ce croissant dépasse les créneaux.
Va, cours ; c'est un poignard que toute heure perdue.
S'il est parti, je meurs, et c'est toi qui me tue ! »

La nourrice, à ces mots, une lampe à la main,
Descend, cherche partout Tristan sur son chemin,
Le découvre à la fin, seul, assis sous la voûte,
Ne dit qu'un mot : « Hermine ! » et, lui montrant la
route,

Le conduit en silence à l'angle du préau.
C'était un promontoire au-devant du château ;
Une tour dont les pieds étaient baignés par l'onde
Portait à son sommet une terrasse ronde
Dont aucun parapet ne bordait le contour.
Les pas osaient à peine en approcher le jour ;
Mais dans la nuit l'horreur du profond précipice
À des adieux furtifs rendait ce lieu propice.
La nourrice et Tristan, sans bruit et sans flambeaux,
Attendaient que la lune eût passé les créneaux.

Cependant les rumeurs qui sortent de la salle,
Les chants, les sons du cor, meurent par intervalle,
Les convives, lassés de sommeil et de vin,
S'endorment au hasard sur les bancs du festin ;
Sous des pas chancelants les corridors gémissent !
Béranger, dont les sens déjà s'appesantissent,
Appuyé sur le bras de son vieil écuyer.
Monte péniblement le tournant escalier.
Sur le dernier degré la foule qui l'escorte,
Éteignant les flambeaux, se disperse à sa porte.
Mais à peine la main de son page Obéron
A-t-elle de son pied déchaussé l'éperon,
Qu'un souvenir confus dans son cœur se réveille ;
Il veut revoir sa fille avant que tout sommeille,

Et près d'avoir perdu son unique trésor,
 Avant de s'endormir la contempler encor.
 D'un signe de sa main il défend qu'on le suive,
 Ouvre près de son lit une porte furtive,
 Et lui-même portant la torche dans sa main,
 Du haut donjon d'Hermine il suit le long chemin.
 Nul soldat ne veillait dans le corridor sombre,
 Tout était dans ces lieux repos, solitude, ombre.
 Le vieillard de la porte approche à petits pas.
 « Nourrice, ouvrez, » dit-il. On ne lui répond pas.
 Du lourd loquet de bronze il presse la coquille,
 Il entre, son regard cherche soudain sa fille.
 Il voit son siège vide, il voit son lit désert,
 Ses bijoux dispersés dans son coffre entrouvert,
 Et de ses blonds cheveux une boucle échappée,
 Auprès des ciseaux d'or dont elle fut coupée,
 Sur sa table d'ébène est jetée au hasard.
 Tout annonce à ses yeux un mystère, un départ...
 « Ces bijoux oubliés, ces coffrets, cette tresse,
 C'est peut-être, ô mon Dieu ! l'adieu qu'elle me laisse. »
 Mille soupçons affreux s'élèvent... Plein d'effroi,
 Il monte à pas pressés l'escalier du beffroi :
 « Sentinelle, as-tu vu chevaucher sur la route ?
 Des pas, des voix, ont-ils résonné sous la voûte ?
 A-t-il parti du bord une voile, un esquif ?
 – Je n'ai rien entendu, que l'eau sur le récif.
 Seulement, sur le pré qui domine la plage,
 À l'heure de minuit j'ai vu descendre un page,
 Et peu d'instant après, au jour de ce ciel pur,
 Une ombre à pas muets glisser contre le mur !
 – Où sont-ils ? réponds-moi. – Seigneur, de cette place,
 L'angle du bastion dérobe la terrasse,
 Mais l'œil peut y plonger du sommet du beffroi.
 – J'y cours. Baisse ton front, sentinelle, et suis-moi ! »
 Hermine, s'attachant aux pas de sa nourrice,
 Avait rejoint Tristan aux bords du précipice,

Et, dans son cœur brisé retenant ses sanglots,
Voulait parler, pleurait, ne trouvait plus de mots,
De ses deux pâles mains se couvrait le visage,
Regardait tour à tour la nourrice et le page,
Et le ciel et le lac, et pensait : « Ô mon Dieu !
Que sa vague était douce auprès d'un tel adieu ! »
Puis enfin, s'efforçant d'une voix qui chancelle,
Elle voulait parler : « Tristan, Tristan ! » dit-elle.
Un long silence encor suivit ce faible effort ;
Mais ce seul mot était plus triste que la mort.
« Te souviens-tu d'un mot qu'au sein de la mort même
Ma bouche a murmuré dans un aveu suprême ?
Ah ! la mort de mon cœur pourra seul l'effacer !
Mais mon nom découvert me défend d'y penser ;
Il restera plongé dans l'ombre de mon âme
Comme un obscur fourreau cache une riche lame.
Il dormira bientôt sous le sceau du trépas.
Je vous le rends ici. – Je ne le reprends pas,
Plus basse est ta fortune, et plus un amour tendre,
Pour être à toi, Tristan, s'honore de descendre.
Descendre ! ah ! qu'ai-je dit ! S'élever, s'ennoblir !
Honorer ce qu'on aime, est-ce donc s'avilir ?
Est-il un rang si bas que la vertu n'honore ?
Illustre, je t'aimais ; malheureux, je t'adore !
Et mon cœur à ton cœur attaché sans retour,
Ce que ravit le sort, le rend par plus d'amour !
Mais toi dont la tendresse, aux risques de ta vie,
À l'injure, à la mort, dans tes bras m'a ravie,
Toi qui semblas m'aimer tant que je fus ta sœur,
Tristan ! ton cœur est-il si docile au malheur ?
Se peut-il qu'un seul jour efface tant d'années !
Tant de doux souvenirs, tant d'heures fortunées,
De tes yeux pour jamais sont-ils donc disparus ?
Et quand ce cœur perd tout, ah ! ne m'aimes-tu plus ? »
Les mains jointes, le front baissé sur sa poitrine,
Tristan restait muet, debout devant Hermine,

Comme un homme accusé, parmi ses ennemis,
D'un crime imaginaire et qu'il n'a pas commis,
Mais, coupable d'un autre et prêt à se confondre,
Refuse de parler et tremble de répondre.
Hermine, interprétant ce silence incertain :
« Ah ! s'il est vrai, cruel ! pourquoi, pourquoi ta main
Ne m'a-t-elle à la honte, aux flots abandonnée ?
Je mourrais moins coupable et moins infortunée !
Va, pars, arrache-moi tout dans le même instant,
Et pour suprême adieu ne me laisse en partant
Que l'éternel chagrin dont je meurs consumée,
Que la honte et l'affront d'aimer sans être aimée ! »

Le page, à ces accents dont son cœur est frappé,
Retient en vain un cri de son âme échappé.
« Aimer sans être aimée ! Ah ! je devais peut-être
Mourir avant ce cri qui vous l'a fait connaître,
Et cachant, même à moi, mes sentiments secrets,
Ne révéler qu'à Dieu le nom que j'adorais !
Mais ce reproche, Hermine, a vaincu ma constance,
Mon cœur en se brisant a trahi mon silence.
Car si jamais, ô ciel ! vous me le reprochez,
Je ne vous l'ai pas dit ! c'est vous qui l'arrachez !
Oui ! seule vous étiez ma pensée et ma vie.
Dans le fond de mon cœur, c'est vous que j'ai servie,
Dans la lice, au tournoi, c'est vous que je pensais !
J'y portais votre nom et je le prononçais !
Quand on me demandait quelle serait ma dame,
Je murmurais tout bas ce seul nom dans mon âme ;
Et, vainqueur ou vaincu dans ces brillants hasards,
Je ne voyais jamais mon prix qu'en vos regards !
Ne me demandez pas depuis quand je vous aime !
Mon cœur pour l'avouer ne le sait pas lui-même.
De cet amour si doux dès l'enfance animé,
Je ne me souviens pas de n'avoir pas aimé.
Et ne trouvant en moi d'image que la vôtre,
Je n'ai jamais pensé qu'on pût aimer une autre

Longtemps ces noms si doux et de frère et de sœur,
Comme ils charmaient ma vie, ont pu tromper mon cœur,
Et je ne cherchais point à démêler la trame
Des doubles sentiments qui régnaient dans mon âme.
Qu'importait à mon cœur de le savoir jamais ?
D'amour et d'amitié j'étais heureux, j'aimais !
Mais au moment fatal où dans les bras d'un traître
Je vous vis, ce moment m'apprit à me connaître ;
J'ai su combien j'aimais par combien j'ai souffert,
Et le ciel m'a puni de l'avoir découvert !
Mais qu'au fond de mon cœur ce secret vive et meure !
L'amour qui fut ma gloire est mon crime à cette heure,
Trop éloigné d'un rang qu'un regard peut ternir,
Ce serait l'offenser que de m'en souvenir !
Reprenez à jamais celui qui fit ma gloire !
Qu'il s'efface en votre âme ainsi que ma mémoire !
Plaiguez-moi quelquefois ; mais, fidèle à l'honneur,
Aimez-en un plus digne ! – Ai-je donc plus d'un cœur
Et crois-tu qu'à ton gré je puisse à l'instant même
Aimer ce que je hais et haïr ce que j'aime ?
Non, l'amour que mon cœur reçut avec le jour
Qu'on me fit respirer dans le même séjour,
Ce lait qu'au même sein ensemble nous puisâmes,
L'amour qu'un nom si doux a nourri dans nos âmes
N'est pas un sentiment fragile et passager
Qu'un jour peut faire éclore et qu'un mot peut changer ;
Tristan, il est nous-même, il est notre pensée
Dans le cœur l'un de l'autre en naissant retracée ;
Il est notre mémoire et notre souvenir,
Nos peines, nos soucis, le passé, l'avenir,
Et le sang qui s'anime, et l'air que je respire !
Sur un tel sentiment nulle voix n'a d'empire !
Il brave et l'injustice et l'outrage du sort,
Et, pour l'anéantir, il n'est rien que la mort !
Va, ne tente donc pas d'en étouffer la flamme ;
Il est à toi, Tristan, par tous les droits de l'âme,

Par tous les noms sacrés les plus chers à mon cœur,
D'ami, d'amant, de frère ou de libérateur !
Mon amour te les garde, et ce cœur qui t'adore,
S'il en est un plus doux, te le consacre encore !
Oui ! je le jure ici, par tous ces noms chéris,
Par ce lait fraternel dont nous fûmes nourris,
Par l'âme de ma mère et ces larmes dernières
Que versèrent sur nous ses mourantes paupières,
Par ce même berceau qui nous reçut tous deux,
Par ces premiers amours nés de nos premiers jeux,
Par ce ciel qui m'entend, par ce lac tutélaire
Dont ton berceau flottant endormit la colère,
Par cette nuit suprême où, ravie au trépas,
L'amour qui t'inspirait me sauva dans tes bras ;
Par ma part dans le ciel, par mon nom de chrétienne,
Jamais ma main n'aura d'autre appui que la tienne,
Jamais mon cœur n'aura d'autre maître que toi !
Reçois devant le ciel ce gage de ma foi ;
C'est de ma mère, hélas ! le plus cher héritage,
Le gage de sa foi, l'anneau de mariage
Que l'heure de la mort à son doigt a trouvé,
Et qu'en secret pour toi mon cœur a réservé !
Approche, que ma main à la tienne s'unisse,
Et que Dieu qui m'entend nous juge et nous bénisse !
Et toi, jure qu'au mien, jusqu'au jour de la mort,
Ce nœud mystérieux enchaînera ton sort !
– Je jure, dit Tristan, d'obéir à mon maître,
De respecter le rang où le ciel vous fit naître,
De refuser toujours le nom de votre époux,
Pour vivre et pour mourir moins indigne de vous ! »
Hermine, à cet arrêt d'une perte éternelle,
Sent défaillir son cœur ; elle pâlit, chancelle,
Murmure un cri confus qu'elle n'achève pas,
Et Tristan, à genoux, la soutient dans ses bras.
Mais, du haut des créneaux d'où son regard domine,
Le vieillard les découvre ; il voit, il voit Hermine

Au moment où, tombant sous l'excès du malheur,
Le page, avec respect, la reçoit sur son cœur.
Tristan ! sa fille ! ensemble ! en ces lieux ! à cette heure !
« J'en ai trop vu, dit-il ; ah ! que le traître meure !
Dût se mêler au sien mon sang déshonoré ! »
Il s'écrie, et, d'un bras de fureur égaré,
Arrachant l'arbalète aux mains de l'homme d'armes,
Sur le bord du rempart, il la supporte, il l'arme,
Et, trop lent à son gré, mais plus prompt que l'éclair,
Le trait qu'il a lancé siffle, vole et fend l'air.
Mais, ô fureur aveugle ! ô trop malheureux père !
Le trait mal assuré qu'a lancé la colère
Le venge et le punit dans le même moment ;
Il frappe d'un seul coup et l'amante et l'amant,
Et, traversant l'épaule où s'appuyait Hermine,
Sur le corps de Tristan lui perce la poitrine,
Réunissant ainsi dans les nœuds de la mort
Ces deux enfants en vain séparés par le sort !
Percé du même dard dont le fer les rassemble,
Le couple infortuné chancelle et roule ensemble,
Et, du haut de la tour dont ils touchent les bords,
Sur l'abîme profond tombant comme un seul corps,
Le lac qui les reçoit ouvre sa vague obscure,
Et le flot les recouvre avec un sourd murmure.
Tels pendant qu'au printemps un couple de ramiers
Soupire ses amours sur les hauts peupliers,
Le perfide oiseleur, qui voit battre leurs ailes,
Perce d'un même trait les deux oiseaux fidèles,
Les gouttes de leur sang teignent leurs flancs ternis,
Leurs cols entrelacés se penchent réunis,
Et, comme un doux faisceau qu'un trait mortel enchaîne,
La même flèche encor les unit sur l'arène.

LIGARAN 

Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez
notre catalogue
en cliquant [ici](#).**